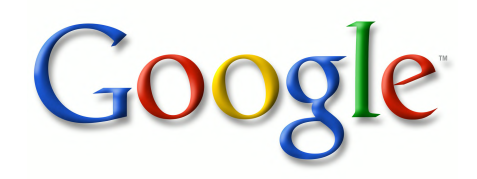



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

TOME SIXIEME.

ŒUVRES
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE;

CONTENANT

PLUSIEURS ÉCRITS RELATIFS AUX

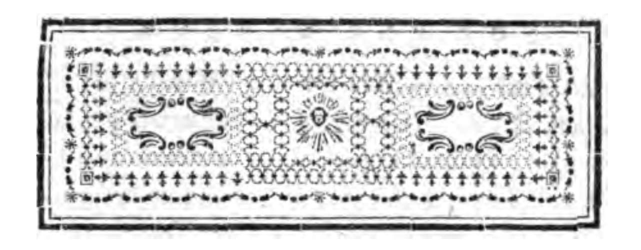
BEAUX-ARTS,

Dont quelques-uns ont déja paru, mais fautifs: d'autres sont nouveaux.



A LAUSANNE,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.



SUR CES PAROLES

DE

M. DE LA NAUZE:

L'on aimoit, l'on eſtimoit les ouvrages de l'art, & l'on mépriſoit ceux qui en faiſoient leur occupation, ou même leur amuſement. Page 298, tome 25 des Mémoires de l'Académie.

J'Ai dit dans une des Notes ſur Pline, *que ceux qui exercent un art de génie, ne ſont mépriſables qu'autant qu'ils ſe ſont rendus tels par leurs mœurs, & par l'uſage malhonnête qu'ils font de leurs talens.* Voici ce que j'ajoute.

Etoit-ce pour faire mépriſer le jeune Pedius que ſes parens alliés à Jules Céſar, délibererent de lui faire enſeigner la Peinture? Etoït-ce pour avilir cet enfant, qu'Auguſte ſon parent, approuva la délibération? Rien moins que cela.

Mais l'orateur Meſſala voyant ſon petit neveu muet, & qu'il ne pouvoit ſe diſtinguer ni au barreau, ni dans aucune autre fonction publique, trouva que l'éloquence muette de la Peinture, convenoit à l'enfant. Il ne ſe trompoit pas, & le jeune Artiſte avoit déja fait de grands progrès lorſqu'il mourut. Les peintres n'étoient donc pas mépriſés : ou bien il faudroit dire qu'une famille noble, Auguſte à ſa tète, ignoroit le mépris qu'on faiſoit à Rome de ceux qui exerçoient la Peinture, ou qu'il vouloit rendre un de ſes parens mépriſable. Cette réflexion ne s'eſt point préſentée à M. de Jaucourt, lorſqu'à la page 274, tome 12 de l'Encyclopédie, il a cru entendre Pline, & qu'il n'a fait que copier M. de la Nauze. C'eſt au reſte, avoir du courage que de prendre ainſi ſur ſoi, les bévues d'un Ecrivain qui s'égare. Il eſt vrai que M. de Jaucourt adoucit l'injure, en ajoutant, *je doute que les Grands ſoient bien revenus de ce préjugé.* Sans prétendre achever de les en faire revenir, je vais l'attaquer, & montrer qu'il eſt dépourvu de fondement.

Ce *Fabius Pictor*, dont j'ai déja parlé, ce citoyen illuſtre (a) qui peignit le temple du Sa-

(*a*) *Nobiliſſimus civis.* Cicer. Val. Max.

lut, étoit-il méprisé? L'eût-il peint, s'il eût cru s'avilir? Etoit-ce par mépris pour lui que sa famille conserva le surnom de Pictor? La race des Fabiens étoit nombreuse, & divisée en six branches, dont chacune, pour être distinguée des autres, prenoit un surnom qui en même tems qu'il la distinguoit, ne la déshonoroit pas (*b*); celle-ci prit le surnom de *Pictor*. Qu'il ne fut pas un de ces noms imposans, qui trop souvent devroient faire rougir l'héritier qui s'en charge, il n'étoit pas non plus un de ceux qui portent avec eux l'idée de mépris; car à ce titre les Fabius auroient pu ne pas vouloir le porter, & ils eussent pris un signe distinctif moins humiliant. On sait que les Romains prenoient ou recevoient sans déshonneur, un surnom qui leur venoit de quelque conformation ou habitude du corps, ou de leur naissance, ou de leurs voyages, ou de quelque art qu'ils exerçoient ou avoient exercé, &c... Mais la fille de *Fabius Pictor*, qui exerçoit aussi la peinture, & avec tant de pudeur, qu'elle ne peignit jamais d'homme, croyez-vous qu'elle

(*b*) *Ambusti*, *Maximi*, *Vibulani*, *Butones*, *Dorsones*, *Pictores*.

eût pris cette voie, si le mépris & l'avilissement en eussent été la récompense (c)?

M. de la Nauze n'est pas le seul Ecrivain de son avis, & l'idée qu'un homme de bonne naissance s'aviliroit en peignant, est passée même dans le Dictionnaire de Moreri, place où, comme on sait, bon & mauvais trouvent un azyle. On y dit, à l'article *Fabius Pictor*, *qu'il fit peindre les murs du Temple de la Santé* (*d*).

Cependant Pline trouvoit dans ses Auteurs & dans les Annales de Rome, qu'il fit lui-même

---

(c) *Fabii Pictoris filia pudicitiæ studio virum nunquam pinxit, cætera graphiæ expressit.* Voyez le *Thesaurus Græcarum antiquitatum*, Tom. 9. pag. 833. Les Romains, dit Plutarque dans la vie de *Coriolan*, accoutumoient sagement les hommes à ne pas rougir des surnoms qui leur étoient donnés, leur vinssent-ils de quelques défauts, & à ne pas les prendre pour des injures: à plus forte raison le surnom de *Pictor* ne devoit-il pas en être une.

(*d*) L'Auteur de cet article ne savoit pas que *C. Junius Bubulcus* fit commencer le Temple du Salut l'an 447 de Rome; qu'il en fit la dédicace l'an 451, que Fabius en exécuta les peintures, & que par conséquent ce fut *Bubulcus* & non *Fabius* qui fit peindre les murs du Temple *du Salut*, & non *de la Santé*.

cette peinture, *ædem salutis pinxit;* cela est positif, & ce *pinxit* n'a pas le sens figuré du *M. Agrippa fecit*, qu'on lit au Panthéon: il est au propre comme le *læva is manu pinxit*, que Pline dit ensuite, des ouvrages du Chevalier Romain Turpilius. Mais il n'en faut pas vouloir plus de mal aux Auteurs de ce Dictionnaire qu'à M. de la Nauze; ils ont exprimé chacun leurs fantaisies comme ils l'imaginoient; l'Académicien cependant, devoit être plus instruit, plus conséquent, & plus poli. Voyez dans Pline, au chapitre premier du Livre 35 n°. 8, l'opinion que les Grecs avoient des Peintres & des Statuaires; voyez ce qu'ils firent pour Polygnote; voyez dans Pausanias, que plusieurs Artistes eurent leurs statues auprès de celles qu'ils avoient faites: voyez dans Plutarque, les Athéniens pousser les honneurs accordés aux Artistes, jusqu'à la folie de sacrifier à Parrhasius & à Silanion pour avoir fait, l'un le tableau, l'autre la statue de Thesée (*e*). Vous allez voir encore comment les

---

(*e*) Les hommes honnêtes & point bourrus parlent autrement que M. de la Nauze. Lisez ce que dit M. l'Abbé de Lubersac, dans son *discours sur les monumens publics*.

" La considération attachée au talent, fut sur-tout

hommes honnètes qui professoient la Peinture étoient regardés chez les Romains, même du bas Empire, & vous comparerez des faits à l'assertion peu raisonnée de M. de la Nauze.

„ le plus puissant motif pour animer les Artistes, qui „ n'étoient pas traités en ouvriers dans un pays où „ l'on sentoit tout le prix du génie dans les arts. Un „ Artiste pouvoit prétendre à la même considération „ qu'un Philosophe. Esope & Socrate leur faisoient cet „ honneur de les regarder comme de vrais sages, & „ s'honoroient assez eux-mêmes pour préférer leur „ société à toute autre.

„ Marc-Aurele, cet Empereur philosophe, n'a point „ rougi de publier qu'il avoit obligation au Peintre „ Diognète, des connoissances & des vertus qu'on „ vouloit bien trouver en lui.

„ L'orgueil d'un particulier riche & insolent, com„ me sont en général les prétendus connoisseurs, ne „ mettoit pas le prix aux chef-d'œuvres des arts. „ Les plus sages & les plus éclairés d'entre les Grecs, „ jugeoient & couronnoient les talens. Ce n'étoient „ pas les noms, c'étoient les ouvrages qu'on y jugeoit. „ L'Artiste inconnu pouvoit comme le plus célébré se „ mettre sur la ligne des Phidias & des Praxitèles, des „ Apelles & des Zeuxis, & quelquefois il l'emporta sur „ eux. Leurs juges n'étoient pas de cette classe que „ nous appellons *Amateurs* pour donner un titre à „ l'ignorance; car la jeunesse la plus distinguée fré-

Vous trouverez dans les Commentaires de Jacques Godefroi, ſur le code Théodoſien, une ordonnance des Empereurs Valentinien, Valens & Gratien, laquelle accorde neuf priviléges aux gens de naiſſance libre qui profeſſent la peinture. Vous verrez qu'ils ont des droits égaux à ceux des citoyens diſtingués, & tels à-peu-près que ceux dont Louis XIV gratifia ſon Académie de Peinture & de Sculpture; droits d'ailleurs aſſurés au point que ſi quelque *Rector Provinciæ*, mépriſoit l'ordonnance en vertu de laquelle ils avoient ces diſtinctions, il ſubiroit les peines portées contre les ſacrileges, les *legum violatores* (*f*).

Il ſemble que ces Empereurs n'euſſent pas placé l'encouragement & les diſtinctions, par un acte de cette authenticité, & avec une pareille clauſe finale, ſur des perſonnes vouées au

---

„ quentoit également le Portique & les atteliers". M. de Luberſac a l'attention, dans une note, de diſtinguer les vrais connoiſſeurs & les amateurs utiles à l'art.

(*f*) *Quæ omnia ſic conceſſimus, ut ſi quis circa eos* (*pictores*) *ſtatuta neglexerit, ea teneatur pœna quæ ſacrilegi coercentur.* Lib. 13. tit. 4. tom. 5. pag. 61. Lipſiæ 1741.

mépris public, & que si on eût pensé qu'elles en subissoient ou en méritoient la flétrissure, on la leur eût laissée, ou peut-être aggravée, comme les mêmes Empereurs firent bien ou mal à propos à l'égard des Comédiens, *Scænici* (voy. Cod. Theod. lib. 15. titul. 7.) Ainsi 30 ans après Constantin, 300 ans après Pline, dans un tems où la peinture étoit réduite à la plus grande médiocrité, quand elle ne produisoit que des images de Saints, des portraits, & peut-être de fort plats tableaux d'histoire, on honoroit encore par des immunités les gens honnêtes qui la professoient; on vouloit même que les *de la Nauze*, s'il s'en trouvoit, fussent traités comme des sacrileges : décision bizarre, & qui tient à l'orgueil féroce de Valentinien; mais enfin, ce n'est pas là mépriser ceux qui s'occupent de la peinture. Cet Empereur *peignoit & modeloit agréablement*, dit Ammien Marcellin.

Il ne m'a pas été possible de découvrir, dans ce que j'ai lu de M. de la Nauze, cette dialectique adroite & embarrassante qui, saisissant toutes les faces des idées, ne laisse aucune proposition sans réplique. Mais il peut se trouver des esprits plus subtils, plus disputeurs, & qui diroient : *puisqu'il a fallu des édits pour faire*

honorer les Peintres, c'eſt bien la preuve qu'avant ces édits les Peintres étoient mépriſés; & cette maniere de conclure trouveroit peut-être des approbateurs. Qu'il me ſoit permis de montrer qu'elle ſeroit très-infirme, & d'en faire une application à d'autres tems & à d'autres Princes, ſauf à voir, par qui voudra s'en donner la peine, ſi elle convient ou non au ſiecle de Valentinien.

Si je rapportois ici tout ce que contiennent d'honorable, & pour l'art, & pour ceux qui le profeſſent, les édits de Louis XIV, il y auroit de l'affectation, peu de goût, & certainement de l'ennui pour bien des gens. Je m'en tiendrai donc à deux articles qui prouvent qu'un Prince, par un édit, peut honorer encore ce qui l'étoit déja. Voici ce que dit Louis XIV: *Et comme entre les Beaux-Arts, il n'y en a point de plus noble que la Peinture & la Sculpture, que l'une & l'autre ont toujours été en très-grande conſidération dans notre Royaume, nous avons bien voulu donner à ceux qui en font profeſſion des témoignages de l'eſtime particuliere que nous en faiſons. Pour cet effet,* &c. (*g*). L'eſtime gé-

(*g*) Lettres patentes du Roi, 10 Octobre 1663, régiſtrées au Parlement 14 Mai 1664.

nérale avoit précédé l'eſtime particuliere, la voix publique n'avoit pas attendu la lettre patente ; & l'idée de *noble* dans un art, & celle de *mépriſables* dans ceux qui l'exercent ſont incompatibles.

Louis XIV avoit accordé deux ans auparavant, aux Peintres & aux Sculpteurs *de ſon Académie*, d'autres immunités : *tout ainſi*, dit-il, *qu'en jouiſſent ceux de l'Académie françoiſe & les Officiers de notre maiſon* (*h*). Cela, comme on voit, étoit pour les perſonnes; auſſi le regne de Louis XIV produiſit-il la plus grande partie de nos meilleurs Artiſtes. Les diſtinctions accordées aux Peintres & aux Statuaires diſtingués, ne finiſſent pas à Louis XIV. Louis XVI vient de les confirmer. Voyez le préambule de nos derniers ſtatuts ; il nous eſt tout auſſi honorable : je n'en tranſcrirai que quelques mots. *Les arts de Peinture & de Sculpture, qui ſont partie des Arts libéraux, ont été deſtinés dans tous les tems, chez les peuples éclairés, à concourir à la gloire nationale, par des monumens qui conſervent la mémoire des actions vertueuſes, des*

(*h*) Lettres patentes du Roi, Janvier 1655, régiſtrées au Parlement 23 Juin de la même année.

travaux utiles, & des hommes célebres, &c. Après avoir parlé de l'abolissement d'une avilissante maîtrise de peinture & de sculpture, le préambule dit: *Voulant donc protéger spécialement ceux de nos sujets qui cultivent, & cultiveront les Arts de Peinture & de Sculpture d'une maniere libérale, & les porter à de nouveaux efforts pour mériter des graces par l'emploi honorable de leurs talents, nous avons jugé à propos*, &c. *Et voulons qu'à cet égard les Arts de Peinture & de Sculpture soient parfaitement assimilés avec les Lettres, les Sciences, & les autres Arts libéraux, spécialement l'Architecture*, &c. Si vous comparez ce que disent Louis XIV & Louis XVI au titre honorifique d'une Académie des mêmes Arts, fondée en Russie, vous trouverez qu'au moins on lit la même idée sur les billets d'invitation: *L'Académie Impériale des trois plus illustres Arts: Imperatorçkaia Academiia trekh znatneichickh khoudojestv'.* Je mets du mieux qu'il m'est possible la valeur du Russe; car nous n'avons pas de lettres qui puissent exprimer l'exacte pronunciation de cette langue.

Les Empereurs Valentinien & Valens avoient fait également leur possible pour élever nos Arts; mais des causes qui les détruiront toujours, malgré la bonne intention du Souverain, s'y

oppofoient fortement : la guerre, les troubles inteftins, la barbarie, & que fais-je encore. Nos Arts attendoient le fiecle de Leon X : alors ils furent en Europe dans toute leur fplendeur.

Avec moins de morgue, plus de critique, & peut-être plus de fagacité, M. de la Nauze eût pu voir auffi que l'efclavage tenant chez les Romains, comme ailleurs, les hommes dans l'abjection, un efclave avoit beau faire de la peinture, fa perfonne reftoit méprifée, tant que l'affranchiffement ne l'admettoit pas dans la Société. Etoit-il affranchi, ce n'étoit encore qu'un parvenu, un homme équivoque entre le citoyen né libre & l'efclave. Exceptez-en les affranchis d'un mérite rare, & d'autres qui, par la faveur du Prince, en impofoient à la voix & à l'opinion publique.

Ainfi, malgré l'injure de M. de la Nauze, en Grece, en Italie, en France, on ne méprifoit pas les hommes honnêtes qui s'occupoient de nos Arts; & fi les Michel-Ange, les Raphaël, les Titien, les Rubens, les Cavalier Bernin, & tant d'autres Artiftes honorés, euffent vu l'écrit de notre Académicien, ils n'en auroient pas fait un titre pour eftimer l'Auteur, qui ne diftingue ni les tems, ni les états, ni les gouvernemens, chez des peuples qui, felon les

circonstances, y attachoient des idées très-différentes.

Le trait rapporté par Vasari, doit trouver ici sa place, quoique chacun le sache, excepté sans doute les de la Nauze. Michel-Ange s'étant brouillé avec le Pape Jules II, un Evêque se chargea de la réconciliation, & vint prier Sa Sainteté de faire grace à l'Artiste, parce que, disoit-il, ces gens-là étoient des ignorans, & d'ailleurs de peu de considération. Le bouillant Pontife répondit au Prélat avec sa canne, & lui dit, en le chassant de sa chambre, qu'il étoit lui-même un sot d'insulter ainsi l'Artiste. Pour Michel-Ange, il reçut en signe de paix, la bénédiction & des présens du Pape.

En Littérature, comme en tout, les fautes viennent ordinairement de ce qu'on entreprend plus qu'on ne sait, ou qu'on ne se sert pas assez de ses lumieres. Enfin, j'ose assurer M. de la Nauze, & ses semblables, que par-tout où l'on aimoit, où l'on estimoit l'Art, on ne méprisoit pas l'Artiste honnête qui le professoit. A Lacédemone, par exemple, où l'on n'accueilloit guere ni Poëte, ni Peintre, ni Statuaire, ni discoureur; le commentaire de M. de la Nauze & le mien n'eussent pas fait fortune. Si, par le préjugé d'un orgueil barbare, on a quelquefois

méprisé les Artistes ; si des constitutions politiques ont éteint le génie & dégradé l'espece humaine, soit à Rome, soit ailleurs, c'est à cette circonstance qu'il faut s'en prendre : il n'y a guere que le pédantisme vain, ignorant & grossier, qui s'avise d'en faire un reproche à ceux qui professent des arts toujours utiles (je ne dis pas nécessaires) aux Nations qui les protégent & les encouragent. Mais la premiere science, le premier art des Nations, ce sont les mœurs. Où sont-elles aujourd'hui ? Dans quelques écrits des Moralistes.

M. l'Abbé de la Bléterie a cru sans doute avoir de bonnes raisons pour dire que Rome n'accueillit les Arts que par air ; mais qu'elle les méprisa toujours par principe : que les Artistes ne furent à ses yeux que des manœuvres & des esclaves. Mais cet Ecrivain ne paroît pas en rejetter le blâme sur les Arts, puisqu'il ajoute que Rome qui les payoit largement, ne put ou ne voulut leur accorder la seule récompense qui puisse flatter, échauffer & perfectionner le génie ; *l'estime éclairée, & l'admiration fondée sur le discernement.* (Vie de Tacite donnée avec la traduction *des mœurs des Germains.*) Les Lacédémoniens étoient du moins conséquens : s'ils n'estimoient ni les Beaux-Arts, ni

les Artiſtes, ils ne les accueilloient pas par air, ils n'accumuloient pas leurs productions. Quoiqu'il en ſoit, il ſemble pourtant par les faits, que les Romains n'ont pas toujours eu le mépris qu'annonce M. l'Abbé de la Bléterie; & ſuppoſé qu'il ſe trompât, il n'inſulte pas comme notre ami M. de la Nauze; il charge de la faute ceux qui, ſelon lui, avoient en air ce qui leur manquoit en goût & en diſcernement.

Mais voici bien un autre adverſaire, & tout autrement redoutable; c'eſt du moins ſur lui qu'on ſe fonde quand on veut injurier les Artiſtes. Cicéron, après avoir dit au commencement de ſa premiere Tuſculane, que les Romains furent longtems ſans avoir de Poétes, parce qu'ils les méſeſtimoient, ajoute: *ne penſons-nous pas que ſi on eût loué l'illuſtre Fabius de ce qu'il peignoit, nous aurions eu beaucoup de Policlètes & de Parrhaſius? L'honneur nourrit les Arts, & c'eſt par la gloire qu'ils ſont tous enflammés: ce qui eſt déſapprouvé chez un peuple reſte toujours ſans vigueur* (*i*). Voilà en

(*i*) An cenſemus, ſi Fábio, nobiliſſimo homini, laudi datum eſſet, quod pingeret, non multos etiam apud nos futuros Polycletos & Parrhaſios fuiſſe? Ho-

paſſant Cicéron en pleine contradiction avec Pline, lequel aſſure que la Peinture fut honorée de bonne heure chez les Romains; *apud Romanos quoque honos maturè huic arti contigit.* Ce ne ſera pas moi qui tenterai de les concilier; c'eſt aux Savans qu'il convient de réſoudre cette difficulté que je ne crois pas légere.

Mais je dirai d'abord que la répugnance des premiers Romains pour les Poëtes n'empècha pas que dans la ſuite il n'y en eut pluſieurs parmi eux, & qui furent honorés & careſſés. Cicéron même ne fit-il pas des vers, qu'il ne crut pas qui le déshonoraſſent? Il faudroit donc l'interpréter comme il paroît qu'il ſe feroit interprêté lui-même; car ſi enfin on honora les Poëtes à Rome, il ne dit pas que, dans le même tems, on y mépriſât les Peintres. La queſtion ſeroit donc de ne pas confondre les dates; de diſtinguer Rome formée, policée, amollie même, ſi vous voulez, de Rome guerriere & encore barbare. En diſcernant les tems où, ſelon Cicéron, la Poëſie & la Peinture étoient mal connues

---

nos alit artes, omneſque incenduntur ad ſtudia gloriâ jacentque ea ſemper, quæ apud quoſque improbantur. 1. Tuſcul. ſ. 2.

connues & méfeftimées, d'avec ceux où elles ne l'étoient plus, il en réfultera que ni l'une ni l'autre ne fùrent méprifées quand elles furent connues.

Sans remonter fi haut, un coup d'œil fur l'état des Arts en Ruffie avant Pierre I, nous montrera clairement cette marche naturelle de toutes les fciences. On avoit beau y admirer des images peintes, on avoit beau y emprunter quelquefois des Artiftes étrangers, un Peintre n'y étoit pas feulement regardé. Quoique l'art y foit fort ancien, & qu'il n'y ait peut-être pas eu de pays où l'on ait plus anciennement travaillé en peinture, les tableaux n'étoient encore parvenus qu'à être criés pour deux ou trois fous, fort fouvent pour deux ou trois œufs. Ce fut l'ornement des églifes & des maifons, depuis la cabane du payfan jufqu'au palais du Souverain: l'Artifte national refta par conféquent toujours méprifé. On commence à peine à l'appercevoir, & fi le goût & la connoiffance des Beaux-Arts parvenoient à s'y étendre affez généralement, & s'y maintenoient, on y verroit peut-être, comme on l'a vu ailleurs, les Artiftes honorés par des diftinctions convenables à leur état. Mais des fpéculatifs prétendent que la Ruffie ne produira jamais ce qui s'appelle de grands

Peintres & de grands Statuaires; ils en donnent pour raiſon, le climat, les mœurs, le gouvernement, & diſent que le moral joint au phyſique, concourent efficacement à détruire les eſpérances du Souverain. Nous laiſſons au tems à donner tort ou raiſon aux ſpéculatifs. D'autres croient cependant que ſi M. le Comte de Chouvalow eût pu conſerver la direction de l'Académie qu'il avoit fondée, les Beaux-Arts donneroient de favorables eſpérances; mais que M. de Betzky les a toutes anéanties: *que ſais-je?* eût dit Montaigne.

Voilà, pour revenir à Cicéron, ce que j'aurois à dire, en ſuppoſant qu'il eût dit lui-même une vérité exacte. Mais, comme je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé, Fabius ne fut point blâmé, pour avoir peint chez un peuple religieux, le temple du ſalut; & ſi les remercimens qu'il a dû en recevoir, ne ſont pas venus juſqu'à nous, l'hiſtoire ne nous a pas non plus tranſmis un mot qui lui en fit un déshonneur; c'eſt donc Cicéron qui a fait un mauvais raiſonnement, & à un autre égard, bien plus mauvais encore, comme je crois pouvoir le montrer.

Phidias, Apelles, Polyclète & Parrhaſius attendirent-ils, pour être célebres dans la Grece, qu'un Archonte eût peint ou ſculpté? Michel-

Ange, Raphaël, & tant d'autres Artiſtes en Italie, attendirent-ils pour paroître qu'un *Monſignor* eût pris la palette ou le cizeau? Les peintures d'Ardée, celles de Lanuvium & celle de Cæré n'étoient-elles pas faites dans le voiſinage de Rome bien avant Fabius Pictor? Comme les Auteurs de ces ouvrages n'avoient rien dû aux éloges qu'on auroit pu donner à Fabius, ce ſeroit donc une bonne plaiſanterie de croire que les futurs Polyclètes & les Parrhaſius Romains duſſent attendre leur naiſſance de ces mêmes éloges.

N'eſt-ce pas dans tous les tems, & dans tous les pays, après des études laborieuſes, enflammées par le génie, que des hommes induſtrieux & conſtans avoient faites pour illuſtrer les Beaux-Arts, que quelques Grands s'en ſont amuſé? Et où a-t-on vu que la peinture d'un grand Seigneur ait jamais produit des Artiſtes célebres! C'eſt donc une idée fauſſe, & point du tout réfléchie, que Cicéron a produite un peu légerement. J'ai fait voir ailleurs qu'il connoiſſoit peu la peinture, dont pourtant il parle aſſez ſouvent. Ainſi mettons hardiment ce qu'il en dit ici d'inexact avec ce que j'ai raſſemblé de ſes raiſonnemens ſur l'Art, & contentons-nous d'avoir prouvé par un ſeul trait qu'un grand homme

peut ſe tromper comme un autre. Quant à ſon *honos alit artes omnesque incenduntur ad ſtudia gloriâ*, c'eſt une vérité que deux expériences contraires ont toujours prouvée, & prouveront tant qu'il y aura des Souverains qui honoreront les Arts, & que d'autres, ſoit par eux-mêmes, ſoit par leurs Miniſtres prépoſés *ad hoc*, les compteront pour rien dans un Etat, ou du moins pour peu de choſe : les ames dures & froides ne ſont pas plus faites pour les Beaux-Arts que ceux-ci ne ſont faits pour elles.

Mais, dira-t-on, les Romains n'ont jamais eu de très-grands Peintres, ni des Statuaires de la premiere célébrité ; ils ſont en cela toujours reſtés loin des Grecs. C'eſt que les Grecs étoient en poſſeſſion d'exercer ces deux Arts chez les Romains, & que peut-être ces derniers n'avoient pas eux-mêmes le ſentiment qu'il faut pour y exceller ; c'eſt du moins ce que Virgile paroît avouer par ces deux vers prophétiques à l'égard de la ſculpture.

Excudent alii ſpirantia mollius aera,
Credo equidem ducent vivos de marmore vultus.

D'autres feront ſans doute plus mollement reſpirer l'airain & donneront la vie au marbre.

Vous avez avancé plus haut, me va-t-on dire,

que l'histoire ne nous a pas transmis un mot qui fit à Fabius un deshonneur d'avoir peint le temple du salut. Reprenez vos jettons, & comptez avec un Ecrivain qui n'a dit que deux mots à ce sujet, mais foudroyans. Ouvrez Valere Maxime, vous y trouverez que ce Fabius appliquoit là son esprit à une sordide occupation (*k*).

Quoi! vous me parlez de cet élégant flatteur d'un tigre réfléchi, d'un monstre qu'Auguste caractérisa par cette prophétie : *Miserum populum Romanum qui sub tam lentis maxilis erat.* Ignorez-vous que Tibere n'aimoit, n'affectoit de préférence que les peintures les plus infâmes, non pas à cause de l'art, mais pour les sujets : c'étoit en tableaux, ses plus cheres délices, & il les achetoit un million de sesterces.

(*k*) Illa vero (gloria) etiam a claris viris interdum ex humilibus rebus petita est. Nam quid sibi voluit C. Fabius nobilissimus civis, qui cum in æde salutis, quàm C. Junius Bubulcus dedicaverat, parietes pinxisset, nomen his suum inscripsit? Id enim demum ornamenti familiæ consulatibus & sacerdotiis & triumphis celeberrimæ, deerat? Ceterum *sordido studio* deditum ingenium qualemcumque illum laborem suum silentio obliterari noluit. Val. M. l. 8. c. 14. Ex. 6.

Avez-vous trouvé qu'il encourageât les beaux-arts? Ne voyez-vous pas que si Valere Maxime eût écrit sous Adrien, qui se piquoit d'être Artiste, ou sous Valentinien qui s'en piquoit aussi, & qu'il leur eût dédié son livre, il auroit loué les gens de qualité qui exerçoient la peinture, & que vous ne trouveriez pas dans son ouvrage le *sordidum studium?*

Lisez son indigne épître dédicatoire; voyez avec quelle vile profanation, il préfere la *divinité visible* d'un scélerat qui regne, à celle des Dieux invisibles. Vous allez dire que ces sortes de lâcheté étoient communes, & qu'il y auroit eu du danger sur la fin du regne de Tibere, à ne pas s'y soumettre; car c'étoit alors que Valere Maxime écrivoit. Ajoutez donc, si vous voulez être tout-à-fait conséquent, que cet Auteur se voyoit obligé d'écrire aussi, que Fabius en peignant le temple du salut, s'occupoit à un métier sordide. Ignore-t-on que pour juger un Ecrivain, il faut avoir égard & à son caractere, & à ses prétentions, & au regne sous lequel il écrit? Que savons-nous d'ailleurs si Valere Maxime, descendant de *Fabius Maximus*, n'avoit pas aussi cette morgue originelle qui jette le coup d'œil méprisant sur toute no-

blesse qui ne tire pas sa gloire des armes ? au moins n'y auroit-il pas là de bassesse.

Revenons à notre Fabius. Croyez-vous que s'il eût pensé faire une action avilissante, si ceux qui le voyoient peindre en eussent eu cette idée ; croyez-vous qu'il eût écrit au bas de son tableau *Fabius pinxit ?* & qu'il eût prétendu que ce nom ne seroit pas oublié ? — Oh ! c'est qu'il avoit une fausse idée de la gloire. — Pardonnez-moi ; c'est seulement qu'il devinoit assez juste qu'il y en avoit encore d'autres que celle des armes, & que malgré le raisonnement de Cicéron, malgré l'insulte de Valere Maxime & celle de M. de la Nauze, il seroit au moins loué de ses contemporains. Si la postérité ne s'y est pas jointe, c'est qu'il y a toute apparence que l'ouvrage de Fabius, bon pour son tems, étoit mauvais dans les beaux siecles de l'art.

J'ai lu dans un mémoire de M. le Comte de Caylus, que cet illustre Romain avoit seulement enduit de couleur les murs du temple ; ce qui reviendroit assez bien au métier d'enlumineur de jeux de paume. Cependant l'Artiste y auroit-il écrit son nom, comme nous l'apprend Valere Maxime ? Cette sorte de besogne ne lui eût-elle pas valu, & à sa famille, un autre sur-

nom que celui de *Pictor ?* Enfin Pline l'auroit-il mis au nombre des Peintres Romains, s'il eût trouvé dans ses Auteurs que ce Fabius étoit un enduiseur de murailles, un *Fabius Tector ?*

Junius, dans son traité *de la Peinture des Anciens* a fait un beau chapitre, où il compile fort séchement tout ce qui peut honorer l'art. C'est fort bien fait, & chacun avec du labeur, de la patience & des livres, pourroit, si je ne me trompe, en faire autant. Mais quelque bonne & honnête que soit l'intention d'un Ecrivain, il doit être vrai. Il doit aussi, quand il cite, ne pas rapporter une autorité qui seroit contre lui, s'il ne la tronquoit point. Junius a commis ces deux fautes: il rapporte le passage de Valere Maxime que j'ai mis en note; il le commence à *nam quid sibi*, & fait disparoître le *sordido studio*, &c. Voyez son chapitre 9 du livre second. Il est dur de voir les gens se jouer ainsi de la science; car enfin Junius étoit un savant, & même un fort honnête homme. Puis fions-nous aux citations d'un savant honnête homme.

A la bonne heure, me dira-t-on, mais vous avez oublié le jugement de Plutarque sur votre art, ou vous l'avez dissimulé. Ni l'un ni l'autre,

& je vais le rapporter. Dans l'introduction à la vie de Périclès, il dit : « Je mets en fait » qu'il n'y a pas de jeune homme bien né, » qui pour avoir vu à Pise la belle statue de » Jupiter, voulût être Phidias ; ni Polyclète » pour avoir vu celle de Junon à Argos ; ni » Anacréon, Philemon, ou Archiloque, pour » avoir pris plaisir à leurs vers. Car de ce qu'on » trouve un ouvrage agréable, il ne s'ensuit » pas de là nécessairement qu'on en estime l'Au- » teur. C'est pourquoi toutes ces sortes de cho- » ses, qui ne font pas naître dans l'ame des » spectateurs cette forte émulation, & d'où ne » sort pas, pour ainsi dire, des esprits qui ex- » citent la volonté, & qui enflamment le desir » de s'y conformer, sont entierement inutiles ».

Premiérement, Plutarque ne donne pas le premier rang à la peinture & à la sculpture ; ni moi non plus. Secondement, il conclut que ces deux arts sont *entiérement inutiles*, & là nous sommes partagés. S'il eût dit qu'ils ne sont pas nécessaires, je le dirois avec lui, & je trouverois Plutarque aussi judicieux dans ce jugement, qu'il peut l'être ailleurs. Platon son maître, dont il suit les vues, appelle l'art du Poëte, celui du Peintre, celui du Sculpteur, &c. *τεχνύδρια, de petits arts.* (Rep. l. I.) Voilà au

moins de la ſublime philoſophie : mais l'utilité des belles productions de ces différens arts, la difficulté d'y réuſſir, & les diſtinctions méritées, qui dans tous les tems furent accordées aux Artiſtes du premier ordre, contrediront toujours, & Platon, & Cicéron, & Séneque, & Plutarque, & qui vous voudrez des modernes, qui ont eu le travers de les copier dans cet endroit foible. Platon, dit encore Plutarque, reprochoit à ceux qui augmentoient l'utilité de la géométrie en l'appliquant à la méchanique, de la corrompre; attendu qu'il falloit y employer le travail des mains, ce qui eſt l'objet d'un métier ſervile & bas. Et de l'orgueil philoſophique de Platon, Plutarque n'en parle pas.

Soutenir l'honneur des Artiſtes, contre un Académicien qui les dénigre, n'eſt pas une corvée trop laborieuſe. Prouver que des hommes illuſtres ſe ſont trompés, n'eſt pas difficile, quand l'erreur eſt palpable. Enfin, montrer que Valere Maxime n'a dit qu'une groſſiere injure, parce qu'il pouvoit bien avoir une raiſon d'eſclave pour la débiter, ne l'eſt pas davantage. Mais que dire à un Docteur de l'Egliſe qui précipite aux enfers les faiſeurs d'images?.... Tertullien aſſure que c'eſt le diable qui introduiſit dans le monde les Peintres & les Statuai-

res (*l*) *qui ſont tous des adulteres; car*, dit-il, *l'auteur de la vérité n'aime point ce qui eſt faux, & toute repréſentation eſt à ſes yeux autant d'adulteres* (*m*). Pour ce point il eſt inconteſtable à l'égard des Peintres, qui journellement *adultèrent* & mêlangent leurs couleurs. Il eſt vrai que Tertullien en vouloit auſſi furieuſement à un certain Hermogène qui s'aviſoit d'être Peintre & hérétique, & que le Docteur Africain n'étoit déja plus lui-même trop orthodoxe, lorſqu'il nous damnoit ainſi. Faiſons donc de la peinture & de la ſculpture de notre mieux, & ne déſeſpérons pas de notre ſalut.

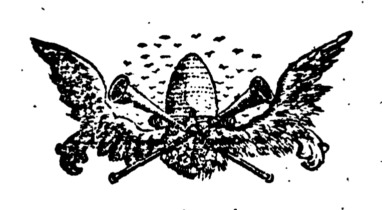
Mais voici un Saint, une des grandes lumieres de l'Egliſe, qui ne nous fait pas plus de quartier, & qui nous lance même un arrêt des plus infamans. St. Clément d'Alexandrie nous damne ſans contredit; mais avant le ſupplice éternel, il nous envoye préluder à la Greve. Il dit: *de même que celui qui a volé le bien d'autrui & dont le vol cauſe un grand dommage, a mérité la mort; ainſi ceux qui, ſoit en ſculptant,*

(*l*) Diabolum ſeculo introduxiſſe artifices ſtatuarium & omnis generis ſimulacrum. *De Idolol.* c. 3.

(*m*) Non amat falſum auctor veritatis, adulterium eſt apud illum omne quod fingitur. *De Spectacul.* c. 23.

ſoit en peignant, s'approprient par leur art, les œuvres de Dieu, & qui imitent les plantes ou les animaux, ſont également des voleurs (*n*). Après des traits de cette force, rien n'empêche d'honorer les Saints & de terminer ces obſervations.

(*n*) Quemadmodum qui aliena furatur, cum magnam faciat injuriam, jure incidit in commerita ſupplicia: ita fures ſunt, illi qui Dei opera fingendi vel pingendi arte ſibi vindicant & ſe plantas aut animalia ducunt. *Strom.* l. 6.



SUR
LA PEINTURE DES ANCIENS.

LE plus beau ſiecle de la peinture chez les Grecs eſt, dit-on, au tems d'Apelles, & c'eſt lui, ſelon l'opinion générale, qui en fait la plus brillante époque. Qu'il me ſoit donc permis de riſquer ici, quelques obſervations ſur la peinture des Anciens, & d'examiner, non tout ce qu'en a dit un Antiquaire moderne & fort diſtingué, mais ſeulement une partie qui peut me diſpenſer d'examiner les autres. Je ſerai prolixe au jugement de quelques Lecteurs, & d'autres trouveront peut-être que je devois être moins concis, puiſqu'il s'agit d'une diſcuſſion dont l'objet occupe depuis longtemps ceux qui parlent ou qui écrivent de la peinture des Anciens.

M. Cochin qui a vu l'Italie en très-habile Artiſte, autant qu'en eſprit juſte & en vrai Connoiſſeur, penſe que le goût dominant des Peintres anciens, pouvoit bien être *un goût de bas-relief.* Je n'ai encore rien vu ni lu qui détruiſe cette opinion, qu'on peut voir à la

page 71 de ses *observations sur les antiquités d'Herculanum*, 2e. édition, 1755. Il faut lire tout ce que dit M. Cochin, dans son ouvrage même, & l'on pourra trouver que ce qu'il donne pour des *conjectures*, suffiroit pour une démonstration. Je ne rapporterai qu'une partie de ses raisons. " Il paroît, dit-il, que quand
" les arts descendroient parmi nous de la per-
" fection où ils sont maintenant parvenus, à
" tel point qu'ils dégénérassent, il se conserve-
" roit toujours une harmonie d'imitation, qui
" bien qu'elle pût être fausse, serviroit à prou-
" ver que cette partie si touchante de la pein-
" ture, auroit été connue, & feroit soupçon-
" ner à nos derniers neveux qu'elle avoit été
" portée fort loin par ceux qui l'avoient pra-
" tiquée les premiers. Si on n'en découvre
" donc aucune trace dans les tableaux d'Her-
" culanum, il semble qu'il soit permis de pen-
" ser qu'elle étoit alors entiérement ignorée.
" Ces tableaux peuvent à la vérité passer pour
" modernes en comparaison des peintures si
" vantées de l'antiquité; mais il n'en est pas
" moins vraisemblable que leurs Auteurs avoient
" encore sous les yeux, un grand nombre de
" beaux morceaux, où ils n'auroient pas man-
" qué de puiser la connoissance des parties de

„ l'art dont il s'agit, si elles avoient existé dans „ quelque degré capable d'en inspirer le goût", pag. 72 du même ouvrage.

Si ce raisonnement n'est pas de la plus saine logique, je renonce à tous les livres, & j'adopte pour une bonne fois, toutes les billevesées qu'on a débitées sur nos arts. Cependant M. le Comte de Caylus s'est élevé contre cette opinion; il a traité *d'insensés*, de *Perraults*, de *Tassonis*, ceux qui la produisent (*a*). Mais il paroît que cet illustre Antiquaire ne donne pas de son avis, les meilleures raisons possibles, & qu'ici trop zélé défenseur des Anciens, il laisse en son entier ce qu'il veut détruire. Voyons si je ne me tromperois pas moi-même.

(*a*) Il est beau d'entendre dire à M. Thomas, quand il parle de Charles Perrault: *Il se distingua sur-tout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, & avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte.* (Essai sur les éloges, chap. 32.) Voilà les hommes devant qui l'on pense; voilà comment ils pensent eux-mêmes: leurs jugemens ne sont ternis par aucune prévention dont ils aient à rougir, & chez eux *les Perraults* sont équitablement appréciés.

Après avoir en peu de mots, regretté la perte des anciens ouvrages de peinture, qui nous réduit à ignorer un très-grand nombre d'usages que cet art nous auroit transmis, M. le Comte de Caylus passe à la diatribe déposée dans le 3e. tome de ses *antiquités*, pag. 105, 1759, & il dit: *Les peintures qui nous sont parvenues, sont tellement inférieures à celles des grandes écoles de la Grece, qu'il seroit insensé de vouloir juger des unes par les autres.* Si l'on disoit, l'exécution de ces peintures est médiocre; donc les plus grands Peintres n'en savoient pas davantage, on raisonneroit en *insensé.* Mais si l'on dit; il reste encore dans plusieurs de ces peintures inférieures, un style qui prouve la grande maniere des bons Peintres anciens, je ne crois pas que ce raisonnement soit *insensé.* Si l'on ajoute; la quantité réunie des foibles peintures anciennes, témoigne pour toutes les parties de la plus belle peinture ancienne, en supposant toujours que ces parties étoient supérieurement rendues, je ne crois pas qu'on raisonnât en *insensé.*

La sculpture, continue M. de Caylus, *suffiroit seule pour faire sentir, ou du moins pour constater l'ancienne perfection des ouvrages du pinceau. Les parties communes aux deux arts,* telles

telles que le dessein, le beau choix, l'élégance, l'esprit, la convenance, &c. ont nécessairement été pratiquées dans le même tems & dans le même pays. Cela paroît certain, & je n'y vois que l'*et cetera* de trop; car toutes ces parties-là sont presque les seules communes aux deux arts; mais la plus belle sculpture ne peut faire *sentir* ni *constater* le coloris & la magie du clair-obscur, que les Peintres auroient pratiqués dans le même tems & dans le même pays. Peut-être au lieu de cet *& cetera*, falloit-il nommer l'*expression* & *l'harmonie*; tout ce que les deux arts ont de commun eût été dit. Peut-être encore ne falloit-il pas ajouter que cette preuve de perfection dans la peinture ancienne, démontrée sur les belles statues Grecques, ne pourra se concevoir que *selon les organes, les talens, les connoissances & les dispositions naturelles de celui qui s'occupera de ces réflexions*: parce que si on vouloit dire aux gens qui ne pensent pas comme nous, quoiqu'ils se soient occupés toute leur vie de ces réflexions, qu'ils ont de foibles organes, peu de talent, peu de connoissances & de mauvaises dispositions naturelles, on emploieroit cette formule, que je ne crois pas bien honnête; à moins qu'il ne faille entendre les Amateurs en général, & non les Artistes.

Notre Amateur illustre entre dans quelques détails. *Pour donner*, dit-il, *une juste idée de la peinture ancienne & pour détruire les préjugés des Perrault, & des Tassoni, peut-être même les préventions de plusieurs autres modernes qui n'osent les avouer.* Si *Charles Perrault* & *Alessandro Tassoni* vivoient encore, on pourroit espérer de détruire leurs préjugés; mais cela n'étant plus possible, leurs noms désignent ici, tout autant ceux qui comme M. Cochin, disent franchement leur avis, que les autres modernes *qui n'osent avouer leurs préventions.* Voici comment M. de Caylus détruit ces préventions.

« Mille fois les Auteurs anciens ont exalté
» la sculpture, & même l'architecture qui fleu-
» rissoient de leur tems. On ne dira pas qu'à
» cet égard ils nous ont (aient) trompés. Les
» ouvrages qui nous restent de ces deux gen-
» res, ne confirment-ils pas le jugement qu'ils
» ont porté? ...... Mais n'ont-ils pas associé
» la peinture aux mêmes éloges? n'a-t-elle pas
» partagé sans réserve & sans restriction, les
» louanges qu'ils ont données à la sculpture
» & à l'architecture? Si donc le haut degré de
» perfection où ces deux derniers arts étoient
» parvenus, est constaté par le témoignage des
» Anciens, celui du premier ne l'est-il pas de

„ même". Quoique tout ceci ne ſoit qu'une rédondance, qui n'ajoute rien à ce qui le précede, encore faut-il s'y arrêter un inſtant, & montrer combien eſt infirme cette maniere de comparer la peinture à l'architecture & à la ſculpture.

Quelqu'un dit-il, que la peinture des Grecs n'avoit pas les qualités qui lui étoient communes avec leur ſculpture? Non. Les Auteurs anciens ont-ils donné de la peinture de leur tems, une idée auſſi claire, auſſi diſtincte pour la partie du clair-obſcur, de l'harmonie touchante, & des reſſorts d'une grande compoſition, que la donnent les Ecrivains modernes, quand ils parlent de la peinture de leur tems? Non. Le clair-obſcur eſt-il une des parties de la ſculpture & de l'architecture? Non. Pourquoi donc, puiſque c'eſt le point unique de la queſtion, pourquoi le détourner, ou s'en éloigner toujours? on auroit beau m'en aſſurer, je ne puis croire que cette façon de comparer les trois arts, pour trouver la perfection de la peinture, paſſât jamais pour un bon modele de logique. C'eſt pourtant de cela que M. de Caylus dit: *tout ſolide qu'eſt ce raiſonnement, fortifions-le encore par des conſidérations tirées de l'hiſtoire*. Voyons comment cette ſolidité eſt

encore fortifiée, & par quelles considérations tirées de l'histoire.

La premiere consiste en ce qu'Alexandre ayant un esprit éclairé, qui portoit tout au grand, ne voulut être représenté en peinture que par Apelles. Qu'est-ce que cela prouve, si non qu'Apelles étoit reconnu par Alexandre, pour le plus grand Peintre du tems ? Mais ce choix ne dit pas que l'Artiste connût comme Titien, Corrège, Rubens, Rembrandt, le prestige du clair-obscur. Alexandre qui n'en avoit pas l'idée, devoit être fort content des ouvrages de son Peintre, puisque les plus difficiles connoisseurs d'alors auroient bien eu tort de ne pas s'en contenter. Il vient ensuite une page 108, dont je ne parle point, attendu qu'elle me paroît ne rien dire; du moins je n'y vois gueres plus que des mots.

La seconde *considération*, si je ne me trompe, ne va pas mieux au fait. Il s'y agit du tableau qui représentoit Alexandre en Jupiter prêt à lancer la foudre. *Quelle grandeur de trait*, dit M. de Caylus, *quel feu d'expression faut-il supposer dans le caractere de cette tête ? Quelle intelligence de dessein & de couleur faut-il se représenter, pour admettre ce bras saillant & raccourci, qui portoit la foudre ? Quelle justesse dans*

la position, quelle grandeur dans le choix, & quelle barmonie ne devoit pas être dans le tableau, pour avoir pu contenter la tête chaude d'un Alexandre ? Je ne vois pas qu'il y ait à répondre à cela ; puisqu'Apelles y répondit si bien, le jour qu'il avertit avec douceur Alexandre, qu'il se connoissoit plus mal en peinture que les manœuvres qui broyoient les couleurs, & qu'il n'en pouvoit parler sans les faire rire. On pourroit seulement ajouter à la réponse d'Apelles qu'un Roi destructeur qui se donne pour fils de Jupiter, est fort *content*, quand on le représente armé comme son pere, & prêt à lancer la foudre. Pour des bras en raccourci, qui paroissent sortir du tableau, on en peut faire, sans pour cela connoître à fond toute la magie de l'art. Il y en a plusieurs exemples dans des tableaux vigoureux de couleur, harmonieux même, si vous voulez, jusqu'à un certain point ; mais sans intelligence absolue du clair-obscur : deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Nous ignorons à quel degré cette derniere partie dominoit dans le tableau d'Apelles ; mais quelque mérite qu'il eut d'ailleurs, nous savons qu'on reprochoit à l'Artiste, d'y avoir peint Alexandre avec un coloris brun & obscur, quoiqu'il eût la carnation blanche, fraiche &

vermeille, ce qui dans un portrait n'eſt pas un petit défaut. (voyez Plutarque, vie d'Alexandre.)

M. le Comte de Caylus ajoute : *un art doit avoir été pouſſé bien loin, quand on lui demande une pareille compoſition.* Mais pas ſi loin, à ce qu'il ſemble, puiſque la *demande* n'étoit que d'une ſeule figure. On faiſoit bien d'autres *demandes* à l'art au tems de Polygnote, c'eſt-à-dire, 120 ans environ avant Apelles. Cependant Cicéron & Quintilien, qui ne font en cela que répéter la voix hiſtorique, diſent que ce même Polygnote, dont on voyoit des compoſitions immenſes, n'en étoit encore qu'au rudiment de l'art, & n'avoit pas atteint ce terme où ſelon M. de Caylus, la peinture fut *pouſſée bien loin.* Certainement on ne connoiſſoit pas alors, les grands reſſorts, & la chaine magique d'une vaſte compoſition.

Des Ecrivains, mauvais juges à la vérité, ont tâché de déprécier cette eſſentielle & ingénieuſe partie de la peinture. Ils ont affecté de la regarder comme un ſigne de la décadence de l'art : ils n'ont pas fait attention qu'elle ne ſe trouve point dans les anciens *ouvrages inférieurs*, & faits dans le tems de cette décadence. La forte envie de rabaiſſer les modernes à qui ils auroient dû en faire honneur, puiſ-

qu'ils ne l'ont pas vue chez les Anciens, leur a fermé les yeux. (Voyez le livre de M. Webb, ſur la peinture.)

“ Les Anciens, dit M. Mariette, uniquement „ occupés de deſſiner leurs figures correctement, „ & de leur donner des attitudes ſimples & „ vraies, & des expreſſions naïves, n'introdui„ ſoient dans leurs tableaux qu'un petit nom„ bre de figures, preſque toujours iſolées & „ diſpoſées ſur un même plan. Ils ne connoiſ„ ſoient ni la perſpective, ni cet art enchanteur „ de la compoſition & du clair-obſcur, dont „ les Peintres modernes ont ſi heureuſement „ tiré parti, & qui mettent, j'oſe le dire, les „ Raphaëls & les Correges fort au-deſſus des „ Zeuxis & des Apelles ”. (*Traité des pierres gravées*, tom. I, pag. 40. 1750.)

Cinq ans après le livre de M. Mariette, M. Cochin en a dit autant, & l'a prouvé, on l'a vu. Quatre années enſuite M. le Comte de Caylus a voulu établir le contraire avec des expreſſions qui ne ſont pas toujours honnêtes. Je reviens ſur la ſcene, & je ne déſeſpere pas d'avoir auſſi quelque jour ma petite mercuriale, bien ou mal à propos. Mais du moins qu'elle inſtruiſe, & j'aurai produit quelque choſe en la méritant.

Nous voici à l'endroit délicat; & je ne crois

pas que notre Amateur en ait tiré un plus heureux parti que du reste. Il lui est impossible, dit-il, de porter aucun jugement sur les peintures trouvées à Herculanum ; il ne les a point vues : cela est sage. Mais il établit que peu d'années après la mort d'Alexandre, la peinture étant beaucoup déchue dans la Grece, les Peintres qui se transporterent dans les villes étrangeres, ne pouvoient être que du second rang, même en leur faisant beaucoup d'honneur (*b*). Que de plus, ne s'étant point trouvé dans les fouilles d'Herculanum, des tableaux portatifs & peints sur bois, selon l'usage des Anciens, il ne faut plus espérer de voir aucun ouvrage de grands maîtres (*c*).

(*b*) S'il est vrai que Timomaque ait été contemporain de César, *Cæsaris Dictatoris ætate*, & qu'il ait fait pour lui, des tableaux du premier ordre, n'est-ce pas trop hazarder, que de fixer la chute de la peinture grecque, à peu d'années après la mort d'Alexandre ? César mourut 280 ans après Alexandre.

(*c*) Cependant les débris d'Herculanum offrent de petites figures dont les actions, le dessein, le drapé est bien digne des grands maîtres, & en est du moins un beau reflet. Vous les trouverez dans les premiers volumes des *Pitture antiche d'Hercolano*. Mais il ne faut chercher ces beautés que dans des figures seules,

Voyons ce que tout cela va devenir. Il passe pour certain que la ville de Herculanum fut bâtie avant la guerre de Troye. Il est certain aussi qu'Alexandre mourut 324 ans avant Jesus Christ, & que cette ville périt l'an 79. Quel nombre d'années ne voilà-t-il pas dans l'espace de ces trois époques? En faut-il davantage pour que des Peintres Grecs & leurs écoles aient pu & dû se répandre, & porter le bon goût de l'Art en différens endroits, & sur-tout dans une ville voluptueuse, peu éloignée de la Grece, & dont la fondation remonte jusqu'à Hercule. La Sicile étoit peuplée de Grecs; l'Italie possédoit les chef-d'œuvres de leurs plus grands Peintres; comment pouvoient-ils être ignorés à Herculanum? Les peintures trouvées dans cette ville sont en général dessinées dans la maniere grecque; pourquoi ne seroient-elles pas aussi composées & colorées dans les mêmes principes, en admettant toujours de la dégradation autant qu'on voudra? Le premier de ces tableaux que

---

ou dans de fort simples compositions. Pour le coloris, je n'en parle pas: on ne le regarde point non plus comme la partie la plus recommandable de ces ouvrages: plusieurs sont des camaïeux.

présentent les gravures d'Herculanum est signé ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΓΡΑΦΕΝ. Il est vrai que cet Alexandre, échappé des grands maîtres, l'est à peu près comme nos Peintres fort médiocres, sont des échappés des Jouvenet, des Van-Loo, des Le Moine, & de tous nos meilleurs maîtres; ce qui n'empêche pas les Editeurs de dire: *Ne Plinio ne altri fa menzione di questo Alessandro che ben meritava di esser con laude nominato.* S'il méritoit quelque louange, ce n'étoit ni pour l'art de bien draper, ni pour l'expression, mais seulement pour un goût de dessein refleté des bons tems de l'Art en Grece. Cet ouvrage, est un camaïeu sur marbre, & les Editeurs le jugent, par la forme des Lettres, fait peu avant l'ère chrétienne. En le supposant, le bon goût des Grecs seroit donc arrivé jusques-là, mais bien affoibli, dans ce tableau du moins, à en juger par la gravure.

Mais on n'a point trouvé des tableaux de grands maîtres, & peints sur bois, dans Herculanum. C'est que le bois est combustible. Disons mieux, on a mal servi M. de Caylus, en ne lui montrant pas des vers de Stace qui l'eussent éclairé sur l'existence des ouvrages des plus grands Peintres, lorsque les villes proche du Vésuve furent abymées. Ce Poëte décrit

une maison de campagne de Pollius Félix, située à Sorrento, environ à quinze milles du Vésuve; & il dit que ces sortes de maisons étoient ornées des plus beaux ouvrages des Apelles, des Phidias, des Myron, des Polyclete: elles n'appartenoient pour la plûpart qu'à des particuliers. Jugez si des villes où regnoient le luxe, les plaisirs & la mollesse, ne devoient pas aussi renfermer de pareils chef-d'œuvres.

Voici les vers de Stace, qui perdroient trop si je les traduisois; d'ailleurs aussi, je serois embarrassé de rendre fidellement, & d'une maniere qui fit honneur au Poete, le *Phidiacæ rasère manus*.

" Quid referam veteres ceræque ærisque figuras?
„ Si quid Apellæi gaudent animasse colores?
„ Si quid adhuc, vacuâ tamen, admirabile Pisâ
„ Phidiacæ rasêre manus; quod ab arte Mironis
„ Aut Polycletæo quod jussum est vivere cœlo,
„ Æraque ab Isthmiacis auro potiora favillis,
„ Ora ducum, & vatum, sapientumque ora priorum,
„ Quos tibi cura sequi, quos toto pectora sentis
„ Expers curarum, atque animum virtute quieta
„ Compositus, semperque tuus".

Stati. l. 2. Silv. Villa Surrentino Pollii Felicis, v. 63.

Voilà donc les tableaux d'Apelles sous les yeux des habitans de ces quartiers-là, dans l'inf-

tant que des villes y périssent. Stace a vu les tableaux, il étoit contemporain, & c'étoit son pays; il nâquit & mourut à Naples. M. Cochin a donc eu raison de dire : *Ils avoient encore sous leurs yeux un grand nombre de beaux morceaux, où ils n'auroient pas manqué de puiser la connoissance des parties de l'Art dont il s'agit, si elles avoient existé dans quelque degré capable d'en inspirer le goût.* Plus de six siecles après, il existoit encore des peintures du meilleur tems de la Grece. La fameuse bibliotheque de Constantinople que fit brûler en 726 Leon l'Isaurien, contenoit, disent les Ecrivains du tems, ce que l'Antiquité avoit eu de plus précieux en statues, en bustes, en médailles & en tableaux. La grande & belle peinture des Anciens fut donc encore longtems après Herculanum sous les yeux des Artistes, tant en Grece qu'en Italie. Ainsi M. le Comte de Caylus paroît avoir eu tort de prendre de l'humeur contre un fort habile Artiste, qui pour le moins en sait autant que cet Amateur laborieux en savoit, dans une partie que, selon des apparences, il a supérieurement possédée.

Mais ne pourroit-on pas dire à M. Cochin, qu'il est des pays & des écoles où l'on a sous les yeux de très-beaux tableaux des grands maî-

tres de l'Italie moderne, joints à la plus belle ſculpture des Grecs, & que pourtant on y eſt encore loin de ces grands modeles? Si on ne s'expliquoit pas autrement, on diroit un menſonge, ou du moins on obſcurciroit la queſtion; parce que ceux dont on voudroit parler, quels qu'ils ſoient, ont parmi eux des Artiſtes qui, s'ils n'égalent pas en tout leurs modeles, ont l'avantage de les approcher dans quelques parties & de les valoir dans d'autres. Le Brun, Puget, le Sueur, Girardon, Jouvenet, Bouchardon, &c. fermeront toujours la bouche aux raiſonneurs légers. Et qu'on prenne où l'on voudra ſes exemples, pourvu que ce ſoit dans un pays qui ait cultivé les Arts, on y trouvera toujours un reflet général, & plus ou moins vif, des beaux ouvrages qui environnoient les Artiſtes ſubſéquens: ce reflet devoit donc être à Herculanum comme par tout ailleurs, &c. (*d*).

(*d*) J'ai déja éprouvé qu'on ne pardonnoit pas à la critique des Anciens quelque fondée qu'elle put être: ce que j'avois dit du cheval de Marc-Aurele a excité les cris des Antiquomanes: en vain je n'ai marché que la preuve à la main, en vain j'ai démontré rigoureuſement ce que j'avançois; on n'a vu qu'un

Les vers de Stace que j'ai rapportés, sont en partie dans des *recherches historiques*, qui précédent les *observations* de M. Cochin. M. de Caylus auroit-il négligé de les lire, ou n'en

---

détracteur injuste dans l'Artiste qui jugeoit de son art: il m'a fallu prouver que je n'étois pas seul de mon avis, que des connoisseurs en avoient jugé comme moi, & on n'a pas voulu m'écouter: dussai-je ne point l'être encore, je rapporterai ici un passage en ma faveur; je le tire d'un Auteur qu'on n'accusera pas de juger des chevaux sans les connoître; c'est du *sieur de Solleysel.* "C'est une chose certaine, dit-il, „ que tous les bons Peintres & les Sculpteurs célebres „ n'ont rien tant à cœur que d'imiter l'antique: ils „ sont tous fort persuadés qu'on ne peut leur faire „ connoître qu'ils ont manqué, s'ils alléguent qu'on „ voit le défaut duquel on les reprend dans quelque „ piece antique de ces excellens maîtres si célebres: „ par exemple, dans le cheval de l'Empereur Marc-„ Aurele, & autres qui sont à Rome ou ailleurs. „ J'avoue avec eux que ceux qui ne suivent pas l'an-„ tique n'ont pas le bon goût, particulierement pour „ ce qui regarde le corps humain; mais en matiere „ de chevaux, quoique les Anciens aient observé les „ proportions en beaucoup de parties, ils ont manqué „ en quelques-unes, &c". *Parfait maréchal*, seconde „ partie, chapitre 3. Paris 1775.

auroit-il pas tenu compte ? Au moins auroit-il dû penser qu'ils sont connus. Il s'est contenté de dire qu'on a trouvé à Herculanum des morceaux de sculpture capables de faire honneur à l'ancienne Grece, & d'en conclure toujours que la sculpture suffiroit seule pour constater l'ancienne perfection des ouvrages du pinceau. Je crois avoir prouvé que cela ne la constate point selon la prétention de M. de Caylus, & je ne me répéterai pas.

Il est fâcheux que les peintures qui nous sont parvenues des Anciens, ne soient que leurs moindres productions en ce genre ; car on dira toujours que ce qui est perdu est incomparablement au-dessus de ce qui reste ; & ceux qui voudroient entrer en éclaircissement sur ce fait n'auront que la voie de discussion, d'analogie de rapport que les opposans ne voudront pas écouter, quoiqu'ils soient réduits eux-mêmes à ne pouvoir en employer d'autres. On devroit seulement nous dire pourquoi les peintures trouvées à Herculanum, quand elles sont simples & isolées de composition, comme une figure seule, ou un groupe de peu d'objets, sont les mieux exécutées, & qu'elles peuvent aller de pair avec de la bonne sculpture. Tous les Peintres d'alors s'étoient-ils donné le mot pour laisser

voir, dans certains de leurs ouvrages, la finesse, le dessein, l'expression, la grace, la belle couleur, les tons, les demi-teintes harmonieuses; & pour que, dans leurs grandes compositions, il n'y eut aucun vestige de cette intelligence pittoresque? Oublioient-ils quand ils en avoient le plus de besoin, cette magie qui donne tant d'ame à la peinture, & qui affecte vivement les hommes sensibles?

Je ne crois pas qu'on ait encore saisi l'entiere signification de ce passage de Quintilien: *La peinture ne ressort pas si elle n'est entourée. C'est aussi pourquoi, lorsque les Peintres assemblent même plusieurs objets dans un tableau, ils les distinguent par des espaces, afin que les ombres ne portent pas sur les corps.* Aujourd'hui nous dirions: " La peinture ne ressort pas, si elle „ n'a pas des oppositions, soit d'ombre ou de „ lumiere. C'est pourquoi les Peintres, lorsqu'ils assemblent plusieurs objets dans un ta„ bleau, les groupent de façon que par le foyer „ de lumiere, ou les masses d'ombres portées „ sur plusieurs objets rassemblés, l'effet soit „ plus imposant, plus soutenu, & que cette „ chaîne, cette magie de l'art, aide à l'entiere „ illusion ".

Mais les paroles de Quintilien, qui disent précisément

précisément le contraire, ne donnent de la peinture qu'une idée des plus resserrées. Circonscrire chaque figure d'un entourage d'ombres, & les séparer toutes, de peur que l'ombre de l'une ne porte sur l'autre, c'est diviser, éparpiller les objets qui forment la composition; & si Quintilien parle juste d'après la peinture qu'il voyoit, on peut croire qu'elle avoit en général quelque rapport avec les bas-reliefs du même tems. Si cela est, M. Cochin a pour lui une autorité de plus.

Voici le texte de Quintilien. *Nec pictura, in qua nihil circumlitum est, eminet. Ideoque artifices, etiam cum plura in unam tabulam opera contulerunt, spatiis distinguunt, ne umbræ in corpora cadant.* (Inst. Orator. l. 8. c. 5.) Voilà, si je ne me trompe, un rayon de lumiere, que nous avons sur la peinture des Anciens; & je n'ai pas vu que ceux qui élevent cette peinture au-delà de ce qui convient, l'aient encore produit.

M. le Comte de Caylus emporté par le moment, lorsqu'il écrivoit son 3e. tome des *antiquités*, se trouvoit dans une situation d'esprit fort différente de celle qu'il avoit en parlant d'une peinture colossale qui représentoit Néron, & dont j'ai déja parlé dans une des notes sur le 35e livre de Pline. « Si ce colosse, dit-il,

„ a été bien exécuté, & s'il a eu ce qu'on ap„ pelle de *l'effet*, comme on ne peut presque „ pas en douter, puisque Néron l'exposa à la „ vue de tout le peuple, on doit regarder ce „ morceau, non seulement comme un chef-„ d'œuvre de peinture, mais comme une chose „ que peu de nos modernes auroient été ca-„ pables de penser & d'exécuter". Les Peintres depuis Alexandre, ne sont plus ici du *second rang, en leur faisant même beaucoup d'honneur.* Les voilà sous Néron capables de penser & d'exécuter *un chef-d'œuvre de peinture : on ne peut presque pas en douter.*

" Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.
„ Il condamne au matin ses sentimens du soir".

Il est cependant vrai que M. de Caylus n'a condamné, ni retracté, du moins à notre connoissance, ni ses sentimens du *soir*, ni ceux du *matin ;* ainsi passons. Il a, dit-il, beaucoup examiné la *Noce Aldobrandine*, qu'on a trouvé très-conservée à Rome. (aujourd'hui elle ne l'est plus.) *Ce morceau*, dit-il encore, *quoique dans une classe inférieure aux grandes écoles de la Grece, ne laisse pas de nous faire sentir le faire, & la maniere de dessiner, de peindre & de composer des Anciens.*

Quand un bon Connoisseur a beaucoup examiné un ouvrage, on doit s'en rapporter à son jugement, &, des principes qu'il établit, on peut hardiment tirer des conséquences. On pourroit donc assurer que les Anciens *composoient* leurs tableaux, sans plans, sans beaucoup de perspective, sans liaison d'objets, sans harmonie générale, sans chaîne; d'une maniere éparse, décousue, & tout-à-fait dans le goût de leurs bas-reliefs; & même de ceux où ils mettoient ensemble des scènes qui ne se passoient ni dans un même instant, ni dans un même lieu: tous ces défauts se trouvent dans la *Noce Aldobrandine*. Voici ses bonnes qualités. Le *faire* en est facile, le dessein assez bon, le drapé simple & noble. On assure aussi que la touche en est hardie. Puisqu'on y trouve ces qualités de la peinture ancienne, pourquoi n'y trouve-t-on pas aussi celles qui devroient y être également, si l'Auteur les eût vues dans les tableaux des plus grands Maîtres; car ce Peintre étoit un fort habile homme? Dira-t-on que son goût le portoit de préférence au grand simple, & que le Poussin en est un exemple récent? Mais quand tout ce qu'on a trouvé de meilleur à Herculanum, est, plus ou moins calqué sur ce patron, l'exemple particulier du

Pouſſin ne peut avoir lieu. D'ailleurs le Pouſſin, dans ſes plus froides compoſitions, diſpoſoit ſes objets avec plus de liaiſon & plus de vérité qu'il n'y en a dans la *Noce Aldobrandine*. Un Ecrivain Romain & Connoiſſeur (le Pere Reſta) croioit que ce tableau étoit d'Apelles qui vint le peindre à Rome. Sur quoi il eſt bon d'obſerver que l'ouvrage fut trouvé plus de 80 ans après la mort de Raphael, & qu'alors, dans le plus beau ſiecle de la peinture en Italie, des Connoiſſeurs Romains eſtimoient ainſi le mérite d'Apelles. Il ſeroit poſſible à la rigueur que quelques années après la mort d'Alexandre, Apelles eût été à Rome ; & ç'auroit pu être vers le tems que la peinture étrangere commençoit à y être connue : mais ce voyage n'eſt pas aſſez prouvé.

Pour plaider une cauſe avec quelques avantages, il faudroit du moins, eut-on raiſon, ne pas employer des moyens qui la fiſſent perdre ſur le bureau ; c'eſt à quoi M. de Caylus n'a pas fait aſſez d'attention ; car nous lui dirons toujours : les Peintres anciens connoiſſoient ou ne connoiſſoient pas les grands reſſorts de la compoſition, & la grande harmonie du clair-obſcur : c'eſt là une queſtion. La preuve qu'ils étoient ſupérieurs dans ces deux parties en eſt

une autre; & cette preuve n'a pas encore paru, quelques efforts qu'aient pu faire des Ecrivains modernes, pour la chercher. Voyez comment les Anciens parlent de l'expreſſion en peinture, & combien ce qu'ils en diſent eſt clair & ſouvent exact. C'eſt qu'ils la voyoient dans les bons tableaux de leur tems. S'ils y euſſent vu les deux autres parties, pourquoi n'en auroient-ils pas également parlé? L'imagination des Grecs étoit trop vive pour y manquer. Le mot que je vais dire ne paroîtra pas *inſenſé* aux oreilles de tout le monde. Si les grands Peintres modernes euſſent toujours ignoré les reſſorts d'une grande compoſition, & la grande harmonie du clair-obſcur, les Ecrivains modernes n'euſſent jamais dit que les Anciens avoient ces deux connoiſſances.

M. le Comte de Caylus parle enſuite du prix exceſſif de la peinture ancienne, & donne ce prix pour une preuve de ſa ſupériorité ſur la ſculpture. Il craint que par mauvaiſe foi, ou plutôt par ignorance, on ne diſe que les Peintres anciens étoient peu étendus dans leurs compoſitions; & voici comment il en uſe avec l'ignorance & la mauvaiſe foi. Il rapporte les ſujets de quelques tableaux, dont la compoſition pouvoit être étendue. Il finit juſtement

par celui où Burlaque peignit le combat des Magnètes ; ouvrage qui lui fut payé par le Roi Candaule, au poids de l'or : nous ignorons la grandeur & la pesanteur du tableau. Hélas, ce Burlaque vivoit plus de 300 ans avant qu'aucun tableau méritât de fixer les regards ; & nous pouvons en croire Pline qui nous l'apprend. Cela s'appelle appuyer son opinion sur un fait qui la détruit sans ressource. Car un lecteur conséquent dira : si on payoit ainsi des tableaux certainement au dessous du médiocre, il ne faut pas être surpris qu'on en payât de beaucoup meilleurs à des prix excessifs ; & leur beauté réelle n'en étoit pas toujours la seule cause. *Les premiers tableaux, quoique grossiers, ont dû paroître des ouvrages divins*, dit fort à-propos l'Abbé Du Bos.

Notre Amateur assure que *le prix des tableaux anciens est quelquefois supérieur à celui de certaines statues, même distinguées, & c'est*, dit-il, *Pline qui nous en instruit.* Si M. de Caylus, à qui je ne suppose jamais de la mauvaise foi, avoit aussi longtems que moi feuilleté Pline, il auroit vu que le prix des statues anciennes est aussi quelquefois supérieur à celui de certains tableaux même distingués : c'est Pline qui nous en instruit. Quant à payer *par distinction* des

tableaux au poids de l'or, tandis qu'on ne paye pas ainſi des ſtatues, c'eſt une plaiſanterie qui ne mérite de s'y arrêter, qu'autant de tems qu'il en faut pour comparer la peſanteur d'une maſſe de bronze ou de marbre, à celle d'une planche.

Je crois que ſi M. de Caylus n'eut pas mieux réuſſi dans les autres parties de ſes recherches, que dans le morceau que j'examine, la poſtérité ne voudroit jamais lui accorder un rang diſtingué parmi les illuſtres Antiquaires. Mais le bien que ſa perſonne, & la totalité de ſes écrits auront fait aux arts, lui aſſignera ſa place.

Je terminerois ici mes obſervations; mais je crois ne devoir pas laiſſer paſſer ſans en dire un mot, une ſorte d'injuſtice qu'il plaît à M. de Caylus de faire aux Artiſtes, quoiqu'ils aient quelque droit d'en attendre moins de ſa part. En reſpectant toujours la perſonne & le zele qui l'anime, en ne confondant pas l'homme avec certaines de ſes opinions, qu'il me ſoit permis d'imiter la franchiſe de notre Amateur. Il ſe pourroit que quelques Lecteurs ſe formaliſaſſent de la mienne, & qu'ils lui donnaſſent des noms odieux; à eux permis. Mais ſuis-je curieux de leur ſuffrage! Déſirai-je de plaire à ceux qui ne ſavent pas être vrais, & qui ne voudroient pas que d'autres le fuſſent! C'eſt à l'eſclave qu'il

convient de courber ſon ame avilie. Mais l'homme libre, l'homme honnête fait en rendant à la naiſſance & au rang ce qui leur eſt dû, relever les erreurs; ſurtout quand elles ſont comme celles que j'examine, du reſſort des arts, & que cet homme eſt Artiſte.

« On pourroit conclure de pluſieurs faits que » j'ai rapportés, dit enfin M. le Comte de Cay» lus, que les Peintres & les Sculpteurs doi» vent être les meilleurs juges, & les connoiſ» ſeurs les plus confirmés: je leur accorderois » volontiers cette qualité, ſi leur façon de voir » étoit celle qui convient à l'étude de l'anti» quité. Il eſt certain qu'ils ſentent dans une » plus grande étendue l'élégance & la beauté » des précieux monumens de la Grece: mais » ils n'accordent leur éloge qu'à un très-petit » nombre de morceaux, c'eſt-à-dire, qu'à ceux » auxquels on ne peut abſolument le refuſer, » ſans ſe dégrader ſoi-même; l'intérêt perſon» nel, les lunettes de l'amour propre, s'il eſt » permis d'employer ce terme, les fixent pour » l'ordinaire, vivement ſur les parties qui peu» vent laiſſer quelque choſe à deſirer. Cepen» dant les morceaux inférieurs à l'Apollon, au » Torſe & au Gladiateur, &c., ne ſont pas dé» pourvus de mérite, même du côté de l'art;

„ & d'ailleurs ils doivent être conſidérés par
„ rapport à l'hiſtoire, aux mœurs & aux uſa-
„ ges des nations; obſervation qui ſe préſente
„ difficilement au jugement des Artiſtes".

Comme il y a plus de Lecteurs que d'Artiſtes, & que je ſuis peut-être le premier de ceux-ci qui examine publiquement cette opinion, qui a trouvé plus d'un approbateur; car je l'entends répéter à chaque inſtant ſans qu'on diſe d'où on la tient: qu'il me ſoit permis de voir juſqu'à quel point elle eſt fauſſe.

Si les Peintres & les Sculpteurs ſentent dans une plus grande étendue, l'élégance & la beauté des précieux monumens de la Grece, ils ſont donc les meilleurs juges de ce qui, avec le beau naturel, fait la baſe des ouvrages de l'art. Cependant on doit leur refuſer cette qualité, puiſqu'ils n'accordent pas les mêmes éloges aux morceaux inférieurs, quoiqu'ils ne ſoient pas dépourvus de mérite, même du côté de l'art; & qu'ils doivent être conſidérés relativement aux uſages divers. Ne diroit-on pas que l'Artiſte ſe moque & de l'hiſtoire, & des mœurs, & des uſages nationaux; qu'il eſt inſenſible à l'habit & à la coëffure des Daces, & qu'il ira les coëffer & les habiller à la romaine; qu'il acoutrera Cléopatre en Veſtale, & Diogene en Séna-

teur, ainſi du reſte. Son objet à l'égard du coſtume, eſt de s'y conduire avec *goût & choix*, ainſi que M. de Caylus le dit lui-même ailleurs : faut-il que pour faire de bons ouvrages, l'Artiſte aille employer ſon tems à rechercher ſi tel magot, tel morceau de pot caſſé, vient de la Chine ou de Congo? Ce ſeroit un aſſez ridicule projet que celui de vouloir faire de l'Artiſte, un Antiquaire dans toutes les formes. Chacun doit s'appliquer à ſon métier, & laiſſer faire aux autres celui qu'ils ont embraſſé. Se renfermer dans les bornes du génie, de la métaphyſique & de l'étude de ſon art : obſerver & diſtinguer, avec *les lunettes* de la ſaine critique, les beautés du premier ordre, celles d'un ordre inférieur, & les mauvaiſes ou inutiles productions, afin d'atteindre aux unes & ſe garantir des autres : s'inſtruire des points d'hiſtoire & des uſages néceſſaires ; voilà l'Artiſte, ou du moins ce qu'il doit être. Mais ce n'eſt pas la crainte de ſe dégrader qui lui fait louer, étudier, dévorer, *s'il eſt permis d'employer ce terme*, l'Apollon, le Torſe, le Gladiateur, & les autres précieux monumens de la Grece. Jamais un maître a-t-il dit à ſes éleves : *étudiez l'Apollon comme je l'ai étudié moi-même ; c'eſt une politique d'Artiſte, ſans laquelle nous ſerions dégradés ?*

En vérité, on ne reconnoit plus M. de Caylus, quand il se livre à de pareils écarts; & je crois qu'il n'y a pas un Artiste qui ne voulût s'être trompé en les lisant.

Cependant, il est des objets dont les observations qu'ils inspirent à l'Antiquaire, *se présentent difficilement au jugement des Artistes*; nous rangeons dans ce nombre celle, par exemple, que fait M. de Caylus, sur ce qu'il appelle un cerf Etrusque, dont la figure est déposée planche 16, N°. 4, tome 7. *J'ai plus d'une fois*, dit-il, *admiré le génie des Etrusques, qui sans pouvoir exprimer les formes, indiquoient un caractere général d'esprit & de vérité qui permettoient de reconnoître l'idée qui les avoit frappés sur la nature. Tel est ce petit cerf informe, mais que l'esprit du monument ne permet pas de méconnoître. De pareilles opérations peuvent donner lieu à des réflexions très-profondes sur les arts.* Voyez cette planche, & vous serez bien assuré que l'Artiste à ce prix, ni qui que ce soit, ne fera jamais des réflexions très-profondes sur les arts, à moins qu'on n'aime à en faire sur le petit cheval ou le petit chien que nos enfans pétrissent avec de la mie de pain, ou de l'argille; & sur la poupée que nos petites filles bâtissent avec des chiffons. L'Artiste verra cependant avec plaisir, les morceaux bons &

utiles qui ſont épars dans les ſept volumes d'Antiquités.

Après avoir jetté un coup d'œil ſur les planches 13, 14 & 17, du dernier volume, & après en avoir détourné la vue pour lire les diſcours qui s'y rapportent, regardez l'urne, planche 66, & compatiſſez aux foibleſſes des hommes, ſi d'ailleurs ils ont beaucoup de mérite. Voilà comment & où nous devons avoir de l'indulgence pour les erreurs d'autrui. Ce n'eſt non plus qu'à ce prix que nous devons en eſperer à notre tour. Mais l'examen doit préceder l'indulgence.

Cette urne, à laquelle je ne puis refuſer un ſoupir, eſt le monument que M. le Comte de Caylus s'étoit préparé. Il repoſe avec elle dans l'Egliſe de Saint Germain du Louvre. Ses cendres inſenſibles, ſa réputation même, ne recevront aucune atteinte de mes obſervations. Si elles ſont juſtes, elles n'enlevent que quelques taches à ſes écrits. *Il eſt toujours bon de relever les turpitudes des gens, ſans quoi toute erreur ſe perpétueroit d'un bout du monde à l'autre, s'il ne ſe trouvoit quelque bonne ame qui eut aſſez de hardieſſe pour l'arrêter en chemin*, dit M. de Voltaire, *Lettre ſur les prétendues Lettres de Ganganelli*. Je demande grace pour le mot *turpitude*, que je n'ai pas fait diſparoître, & dont

pourtant je ſuis loin de faire aucune application. Je rapporte un texte, il doit être exact, ſauf à n'en point adopter ce qui ne me convient pas.

Mais les Artiſtes vivants qu'un amateur déſoleroit, que ſon crédit voudroit tenir dans l'obſcurité, auroient-ils tort de le ſentir? Mais s'ils le méritoient? je ne l'examinerai pas ici, & m'en tiendrai à cette conſéquence: en beaux-arts comme en Littérature, on peut donc rendre à chacun ſelon ſes œuvres.



SUPPLIQUE AU LECTEUR.

L'Ecrit malhonnête & presque insensé que je reproduis, est, je l'avoue, de nature à rester dans les ténebres qui l'enfanterent. Mais comme il est un des instrumens mis en jeu pour tracasser & insulter un homme qui, en voulant faire du bien, se méprit quelquefois, seroit-il mal-à-propos d'exposer encore de telles productions à la honte qu'elles méritent?

J'ai répondu à cet Ecrit; mais en le joignant à ma réponse, elle n'en sera que plus intelligible & mieux sentie. C'est une de mes raisons pour oser le montrer encore: je ne m'y porte cependant qu'avec répugnance, & si je croyois que ce monument n'eût pas son utilité à sa maniere, je le laisserois tranquille dans le journal où, réjouissant la canaille ignorante de Pétersbourg & ailleurs, il indignoit les hommes honnêtes, sensés & instruits.

Examen de la traduction des Livres 34, 35 & 36 de Pline l'ancien, avec des Notes, par M. FALCONET, *in-8°. imprimée à Amsterdam en* 1772.

M. Falconet, Professeur de Sculpture, &c. actuellement à Pétersbourg, a cru devoir mettre à la tête de son ouvrage un *errata* de huit pages, *qu'il prie instamment le Lecteur de lire tout entier*. A ces fautes près, & celles de ponctuation, l'Auteur acquiesce au reste; il se flatte même qu'on en fera peut-être une seconde édition. Il ne prétend pas *attribuer ses fautes à l'Editeur, pas même à l'Imprimeur; elles lui sont échappées, soit par fatigue, soit par négligence.* L'aveu est superflu; le Lecteur éclairé ne sauroit s'y méprendre.

Cette traduction est suivie de quelques petites pieces que je ne ferai qu'indiquer: *Réflexions lues à l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, en* 1760. *Révision de quelques passages des observations sur la statue de Marc-Aurele,* contenant des observations sur un ouvrage de M. Mosès de Mendelson. *Quelques idées qu'une gazette Allemande a occasionnées*: il s'agit d'une

feuille périodique qui s'imprime à Gottingue, N°. 118. 3 Octobre 1771. *Lettre de M. Cochin à Falconet; & réponse de M. Falconet à M. Cochin;* l'une & l'autre contre M. l'Abbé Aubert, Auteur du *Journal des Beaux-Arts & des Sciences.* Tom. IV, Octobre 1771.

L'Auteur, dans un avertissement de 34 pages, se plaint de *ce qu'on n'a point de traduction supportable de Pline en François.* On croit qu'il n'y en a de bonne en aucune langue, & qu'il ne peut pas y en avoir de parfaite, quand tous les Artistes s'y mettroient, pour des raisons que M. F. ignore apparemment. Il se plaint que *celle de Dupinet est infidelle & mal écrite;* que *celle des six livres par Pierre de Changy est inconnue aujourd'hui;* que *l'on ne doit pas compter quelques passages de Pline, bien ou mal entendus, que M. le Comte de Caylus a donnés dans les mémoires de l'Académie;* & que *M. de la Nauze, qui a lu Pline en Littérateur & en Savant prévenu, n'a pas mieux réussi dans le même recueil. Si vous êtes seulement Artiste, vous n'entendez pas un Auteur latin.* Cela est clair. *Si vous êtes seulement Littérateur, vous n'entendez pas un Ecrivain qui a traité des beaux-arts.* Cela n'est pas si clair. A ce compte, pour entendre les écrivains Latins & Grecs, il faut qu'un Littérateur

rateur ſache faire un tableau, une ſtatue, qu'il ſoit muſicien, architecte, jardinier, &c. de fait; car les Auteurs parlent de tout cela. Je doute pourtant que les Scaliger, les Muret, les Caſaubon, les Saumaiſe, les Heinſius, les Voſſius, les Gronovius, les Bentley, & tant d'autres grands hommes aient fait autre choſe que feuilleter leurs livres, & en écrire; mais M. F. penſe peut-être que les ſciences & les arts ne doivent rien à ces Meſſieurs, & que leurs écrits ne ſont remplis que de diſcuſſions ſcholaſtiques: car il paroît que chez lui *littérateur* & *pédant* ſont ſynonymes. *Mais l'Artiſte qui, ſans être Littérateur, cultive les Belles-Lettres*, c'eſt-à-dire, M. Falconet, *ne pourroit-il pas eſpérer de rendre la penſée de l'Auteur?* Nous allons le voir.

D'abord on pourroit dire que la traduction qu'on nous donne ici du texte, n'eſt rien moins que brillante, ſi le Traducteur ne prenoit les devans là deſſus, en avertiſſant qu'*il ne s'eſt point attaché à l'élégance de ſon Auteur*; qu'il y a d'ailleurs *des endroits ſecs*, tels qu'une *liſte de noms*, & un *catalogue d'ouvrages*, *qui ne ſont pas ſuſceptibles de beaucoup d'agrémens dans le diſcours*; enfin qu'*il n'oſe ſe flatter d'avoir partout compris le ſens de Pline*, *ſur-tout dans les endroits où il paroît avoir ſacrifié la clarté de la*

penſée au tour épigrammatique de l'expreſſion. On n'a pas de peine à croire qu'il y ait pour M. Falconet, dans un Pline, bien des énigmes ou épigrammes, comme il les appelle; mais, *pourvu qu'il ne ſe ſoit pas trompé dans les endroits ſur leſquels portent ſes obſervations, il paſſera, ſans rougir, condamnation ſur tout le reſte.* J'en ſuis fâché pour M. Falconet; on le prend au mot. Ce ne ſera pas ſeulement devant les *vrais Savans*, dont il *reſpecte les lumieres* dans toute autre matiere que dans celle des arts, qu'il aura à rougir de ſon entrepriſe; ce ſera devant les demi-Savans, devant les écoliers mêmes, &, ce qui eſt le plus fâcheux, devant ſes adverſaires.

Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis, æquam viribus, &c.

Au lieu de ſe ſouvenir de cette ſage leçon, M. Falconet auroit-il, par malheur pour lui, pris trop à la lettre cet autre trait d'Horace?

Pictoribus atque Poëtis,
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Pour peu que l'on ſoit verſé dans l'hiſtoire littéraire, on ſait combien les manuſcrits anciens ont été maltraités, altérés, interpolés à

force d'être recopiés par des ignorans. On a lardé de vers, de gloses ridicules, de scholies, les écrits suivis & liés des Poetes, des Orateurs, & des Historiens. J'ai actuellement devant moi un manuscrit des lettres de Cicéron à ses amis, de la main d'un Moine, fidele copiste de ses stupides prédécesseurs: ils ont fait entrer successivement dans le texte (où cela fait souvent le plus plaisant effet du monde) des choses qu'ils avoient trouvées écrites en marge. On sent pourquoi il n'a pas été trop difficile aux critiques de délivrer de tels Auteurs de ces excrescences, du moins en partie; je dis, en partie, car il reste encore de quoi occuper les Saumaises futurs. Mais un ouvrage tel que l'*Histoire naturelle* de Pline, tout de pieces de rapport, est incurable aujourd'hui (*a*). Il en est de

(*a*) Le P. Hardouin, pour donner une meilleure édition de Pline que ne l'étoient celles publiées avant lui, qu'il appelle *pitoyables*, a *consulté*, *feuilleté exactement*, *confronté* 600 auteurs, anciens & modernes, Grecs & Latins; & il a corrigé plus de 2000 fautes. Voyez Bayle, *Nouvelle de la République des lettres*, *Mai* 1686, *art. X. tom. I, p.* 565 & 596. *des Œuvres diverses*, 4. vol. in-fol. La Haye 1727. Avec les 5000 passages corrigés par Hermolaüs Barbarus, cela feroit

même du *Cato*, *de rê rusticâ*, & d'autres ouvrages semblables. Tout ce dont un lecteur sensé peut être sûr, c'est que ce qu'il trouve d'exquis est de l'Auteur, ou mérite d'en être, & que ce qui en est évidemment indigne, n'est pas de lui, mais a été barbouillé d'abord en marge, & transporté ensuite dans le texte. Voilà comme fait juger, pag. 274, 275, M. de Buffon, en parlant tantôt de Pline même, tantôt de son livre, tel qu'il nous est parvenu, sans se contredire, comme l'en taxe M. Falconet, qui croit que tout le monde écrit comme lui,

---

7000 corrections, tant bonnes que mauvaises, sans compter celles de tant d'autres. Il faut lire toute la note F de l'article *Barbarus* (*Herm.*) dans le *Diction. de Bayle*, édition d'Hollande en 4. vol. 1740. Bayle y dit, d'après le P. Hardouin, que " dans plusieurs „ éditions on a eu de grands égards pour les cor- „ rections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées au „ texte; mais qu'il y a longtems qu'on a dit, que ce „ prétendu médecin de Pline lui avoit fait plus de „ plaies qu'il ne lui en avoit guéri. — Il est vrai „ pourtant (ajoute Bayle d'après Hermolaüs même), „ qu'il trouva Pline dans un très-mauvais état, & „ semblable à une terre qui a été longtems inculte, „ & à un logis pestiféré, ou infesté des lutins, que „ chacun fuyoit ".

avant d'y avoir bien pensé. Voilà comme en agit M. de Buirette avec Plutarque, dans son savant commentaire sur la musique ancienne. Je pourrois citer à M. Falconet une multitude de pareils exemples ; mais il ne pourroit pas me suivre dans des terres qui lui sont inconnues (*b*).

(*b*) " On sent (dit Bayle à l'endroit des *Œuvres* „ *diverses*, cité dans ma premiere note, page 566, „ en parlant d'un passage obscur de Pline) qu'un „ homme qui sait écrire, ne raisonne pas si obscu„ rément, ni sur des allusions si forcées. Il faut „ donc qu'il y manque encore quelque chose ; & que „ sait-on si Pline, revenant au monde, ne trouveroit „ pas qu'on lui a dérobé plusieurs lignes en cet en„ droit " ? Et combien de lignes bâtardes ne rejetteroit-il pas, que l'on a mal-à-propos mises sur son compte ? Dans le *Dictionnaire*, *article Babylone*, lisez toute la note B, où il s'agit d'un endroit de Pline dépravé ". " Il n'y a rien de plus absurde, dit très„ bien Bayle, que le raisonnement de Pline, si l'on „ suppose qu'il a parlé comme il parle dans les ma„ nuscrits & dans les éditions de son livre. C'est „ ainsi que Pline raisonne, dans l'état où est aujour„ d'hui son histoire naturelle. —— C'est le cas où „ Pline se trouveroit, s'il avoit dit ce que l'on trouve „ aujourd'hui dans son ouvrage ". Je serois très-flatté

Faiſons l'hiſtoire très-vraiſemblable d'un manuſcrit, de l'*Hiſtoire naturelle* de Pline par exemple. Suppoſons qu'il ait appartenu, dans un tems donné, à quelque bon homme, amateur ſeulement, point Artiſte (pour nous accommoder à la fantaiſie de M. Falconet), curieux de noter en marge, tant bien que mal, ce qu'il liſoit dans d'autres livres, ce qu'il entendoit dire, ce qu'il voyoit à Rome, de la vie & des ouvrages des Peintres & des Statuaires Grecs & Latins. A la mort du vieillard, un *Librarius* a acheté le *codex*, & en a fait une nouvelle édition, c'eſt-à-dire, une copie. Par malheur ce Libraire-là n'étoit pas un Etienne; il n'y regardoit pas de ſi près. Croyant de bonne foi que tout étoit de Pline, charmé d'avoir acquis un exemplaire plus complet, à ſon avis, que les autres, il a inſéré ces notes marginales là où il lui paroiſſoit qu'on avoit voulu les avoir, & l'a vendu d'autant plus cher à un bon campagnard. Ce nouveau propriétaire a enrichi & brodé à ſon tour, & à ſa façon, les articles où

---

de ce que mon idée ſe rencontre ſi exactement avec celle de Bayle, ſi elle n'étoit pas de celles qui doivent naturellement venir dans l'eſprit de tout homme ſenſé, pour peu qu'il ſoit littérateur.

Pline traite des propriétés des animaux, des végétaux, des fossiles, de leurs qualités occultes, de leurs vertus médicinales, de leur usage dans les cérémonies religieuses, la magie. De là un nouveau copiste a tiré une nouvelle copie dans le goût de la précédente, & qui, à son tour, a servi de modele à d'autres. De là les anachronismes, les contradictions que M. Falconet a pris la peine de relever, quoique souvent peu adroitement. De là peut-être quelques recettes, invocations, & autres inepties, qui ne sauroient être sérieusement de Pline, & dont M. Falconet pourroit se moquer avec raison, s'il avoit les lumieres & les connoissances requises pour discerner ce qui est réellement absurde & indigne d'un Auteur qui n'est point à sa portée (*c*).

(*c*) « Vous connoissez une infinité de gens qui » censurent Pline, & qui le nomment le *menteur par* » *excellence*. Ils ont tort. Il a rejetté souvent les » fables qu'il rapportoit; & s'il en rapporte beaucoup » d'autres sans les contredire formellement, il ne » s'ensuit pas qu'il les croie. On lui est fort redevable de nous avoir conservé tant de fortes preuves » de la foiblesse de l'esprit humain, hableur d'un » côté, crédule de l'autre. Ces faits là devoient entrer dans l'ouvrage de cet Auteur, puisque c'est

De là, enfin, Pline n'eſt à ſes yeux qu'un *radoteur*, un froid *déclamateur*, un *compilateur indigeſte*, un ſot *gazettier*. M. Falconet s'imagine peut-être que Pline compiloit & écrivoit pour vivre, & que le P. Hardouin n'a pas eu moins qu'un manuſcrit de la main même de Pline. Savez-vous bien, M. Falconet, que ce Pline étoit un très-grand Seigneur en ſon tems? Tacite, que vous mettez (pag. 133.) ſi fort au-deſſus de lui (peut-être par oui-dire,) & ſon neveu Pline le jeune, ami intime de Tacite, tous deux Conſulaires, chériſſoient, honoroient, reſpectoient, célébroient ſa mémoire. Peut-être avoit-il des Artiſtes parmi ſes gens. Que ſavez-vous s'il n'étoit pas Artiſte lui-même? En ce cas, il avoit ſes raiſons pour ne pas s'en vanter, comme vous auriez les vôtres; ſi cela vous étoit connu, de le prôner autant que vous vous efforcez à préſent de le décrier. Si vous voulez ſavoir les ſiennes, liſez, & faites-vous expliquer la préface & le commencement

„ l'ouvrage de la nature; & ils ne ſont point la partie „ la moins utile de cette hiſtoire pour ceux qui ſavent „ moraliſer". *Contin. des Penſées diverſes ſur la com.* §. 3 *dans les Œuvres diverſes de Bayle*, tom. III, page 193.

de la *Vie d'Epaminondas* de *Cornelius Nepos*. Relisez aussi la quatrieme *Verrine* de Cicéron, que vous auriez pu mieux lire, puisque vous croyez dans vos *Observations sur la statue de Marc-Aurele*, qu'il convient de bonne foi ne point se connoître en tableaux, ni en statues. En attendant, permettez que je fasse voir, en relevant quelques-unes seulement de vos fautes, que, tout grand Artiste que vous puissiez être, l'ouvrage de l'art traduit & commenté de votre façon, est aussi pitoyable que le seroit la statue que s'aviseroit de faire un petit Littérateur comme moi.

Je commence par un de vos morceaux favoris, puisque vous le citez dans votre avertissement, comme un exemple de votre attention à *traduire Pline, comme il auroit pu s'exprimer lui-même en françois*. J'observerai, en passant, que votre tirade scientifique sur le mot *domus*, votre synecdoche du *plus* pour le *moins*, ou du *tout* pour la *partie*, est une ostentation puérile, & l'eussiez-vous tirée du P. Hardouin même, un hors-d'œuvre ici, & une pure pédanterie. Il faut savoir à qui l'on parle, & où on dit les choses : ceux à qui vous voulez justifier votre traduction, vous dispensoient de cette remarque un peu commune ;

pour les autres c'eſt du grec. Voyons le paſſage que vous citez avec tant de complaiſance ; c'eſt peut-être celui que vous avez en vue, lorſque vous dites, pag. 313, (ſeconde édition, tom. II, pag. 100 à 101) *N'y eût-il qu'une de mes notes qui atteignît le but, on n'auroit pas perdu ſon tems.* Ce but eſt de faire voir que Pline raiſonne, on ne peut pas plus abſurdement des ouvrages de l'art, & qu'il n'appartient qu'à un Artiſte qui cultive les lettres, comme M. Falconet, de l'interprêter & de le juger.

Pline dit, liv. 35, c. II. n. 32, *Antiphilus puero ignem conflante laudatur, ac pulchrâ aliàs domo ſplendeſcente, ipſiûſque pueri ore.* Voici comme M. Falconet, pag. 233-234. (2e. édition, pag. 183. & 149.) traduit ce paſſage : *Antiphile eſt eſtimé pour avoir peint un jeune garçon ſoufflant un feu qui éclaire de fois à autre un beau logement, & la bouche de ce même enfant.* Je donne à deviner à M. F. ce qui lui arriveroit de la part de ſon régent, s'il étoit encore ſous ſa férule, pour avoir conſtruit comme il fait, & rendu le mot *aliàs* par *de fois à autre*, *quelquefois*, *alternativement*, dans ſon texte & dans ſa note ; pour n'avoir pas vu que *aliàs* eſt ici pour *alioquin*, *cæteroquin*, D'AILLEURS, & doit faire ſens avec *pulchrâ*, & nul-

lement avec *splendescente.* Le feu soufflé, dit Pline, éclaire dans ce tableau, & la bouche de l'enfant, & l'appartement, qui d'ailleurs est aussi fort beau, *domo aliàs pulchrâ.* Voilà comme l'art a servi à l'Artiste pour interpréter un ouvrage de l'art. Remarquez la maniere louche dont il a rendu ces paroles: *Antiphilus puero ignem conflante laudatur:* Antiphile *est estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu.* Dans le latin, c'est l'œuvre qui loue le maître; selon le françois de l'Artiste, on en diroit autant d'un Peintre de taverne; mais ne nous appesantissons pas là-dessus.

Aristonidas artifex, dit un Pline que j'ai sans notes & sans autres distinctions que celle des chapitres, liv. 34. chap. 14, *quum exprimere vellet Athamantis furorem Learcho filio præcipitato residentem, pœnitentiamque, ferrum & æs miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, exprimeretur verecundiæ rubor. Hoc signum extat Thebis hodiè.* Il y a une variante dans ce passage, rapportée par M. F., apparemment d'après l'édition du P. Hardouin, que je n'ai pas; mais en ce cas, le bon pere a eu tort de préférer une leçon qui fait un sens faux, à une autre qui en fait un très-bon, puisqu'elle saisit Athamas au moment où sa fureur rallen-

tie lui laisse assez de liberté pour appercevoir l'énormité, l'horreur de l'action qu'elle lui a fait commettre. Car que veut dire, *furorem residentem pœnitentiâ?* Cela n'a pas de sens, dans le cas même où l'on expliqueroit le *pœnitentia* simplement par *animo mutato.* Le repentir succede à la fureur; il est le fruit de la réflexion: or, on ne réfléchit pas tant qu'on est en fureur: on ne peut donc pas dire que le repentir l'appaise: l'*animus mutatus* ne sauroit avoir lieu non plus qu'après la fureur. Au reste, la traduction que voici, de M. F., pag. 81. (2e. édit., pag. 112.) rectifie à cet égard le latin qu'il avoit devant les yeux. *Lorsque l'Artiste Aristonidas vouloit* (il falloit dire) *voulut représenter le répentir d'Athamas, après avoir, dans sa fureur, précipité son fils Léarchus, il mêla du fer avec le bronze, afin que la rougeur de la confusion fût exprimée par la rouille qui se distinguoit au milieu de l'éclat du bronze. Cette figure se voit encore aujourd'hui à* Thebes. *Nitor æris, rubigo ferri, virtus Catonis*, sont des manieres de parler latines, qui équivalent à celles de *æs nitidum, ferrum rubiginosum, Cato virtute præditus.* Les Poëtes & les Orateurs emploient souvent ces façons de parler pour le nom substantif tout court, comme dans les exemples cités pour

æs, ferrum, Cato. On les appelle des *périphrases*, & il eſt difficile, ſouvent impoſſible, de les rendre en d'autres langues avec cette élégante briéveté, cette grace & cette énergie qu'elles ont en latin. *Narratur & priſci Catonis ſæpè mero caluiſſe virtus*, & *l'on dit que le vertueux Caton même s'enivroit ſouvent*, diſent la même choſe dans le fond; quelle différence pourtant, quelle ſupériorité de tour & d'expreſſion dans le latin d'Horace! Tout ce qu'il a de charme a diſparu dans la verſion. L'airain, par ſon éclat & par ſon poli, auroit répandu trop de gaîté, au gré de l'Artiſte Grec, ſur toute la ſtatue d'Athamas. Que fit-il? Il mêla du fer avec l'airain dans la fonte: cela devoit ôter à la ſtatue l'éclat qui pouvoit diſtraire le ſpectateur, & ne lui laiſſer qu'un extérieur de deuil auſtere, ſombre, & morne, convenable à l'expreſſion que le Sculpteur avoit donnée à ſes traits & à ſon attitude. Voilà, je penſe, ce que Pline a voulu dire, & ce que ſon traducteur, quoiqu'Artiſte, n'a pas compris; à moins qu'exprès il ne l'ait traduit ridiculement, afin de pouvoir *ajouter cela aux preuves, ſelon lui, du peu d'intelligence que Pline avoit dans l'art.*

Page 131 (*ſeconde édition, page* 232.) Il eſt certain que M. de Jaucourt n'a aucun droit,

ni divin, ni humain, de fermer la bouche à M. F.; mais il étoit très-fort en droit de dire à tout le monde: si nous ne voulons pas nous exposer à une juste censure, gardons-nous bien de critiquer Pline mal-à-propos: il avoit même le droit d'ajouter, *& de le traduire, si nous n'entendons pas le latin*; c'eût été un très-bon conseil à suivre. M. F. s'est bien cru en droit de dire, *page* 75 (*seconde édition*, *page* 509): « Quand on lira ces paroles de M. Blondel (qui „ rangeoit la peinture & la sculpture sous l'ar„ chitecture), *il ne faudra pas* imputer un trait „ de vanité ridicule à un si habile Artiste ".

Page 52 (*seconde édition*, *page* 86.) Selon la remarque de M. F., *exprimere*, quand il n'est pas joint à un adverbe comparatif, signifie seulement *copier*, *marquer*, *faire*, *représenter*, bien ou mal, n'importe. Ai-je donc mal entendu par le *signum expressum*, *effingens senem* de Pline le jeune, *liv.* 3. *ep.* 6, un vieillard parfaitement exprimé? Ai-je mal saisi l'*exprimere quid oratione* de Ciceron, *De Orat. II*, *l.* 3, & *de Divin. I.* 36; le *veri juris germanæque justitiæ solidam & expressam effigiem* du même Auteur, *de off. III*, 17? Ou Cicéron & Pline se seroient-ils mal exprimés? Je le demande à M. F. J'ai quelque pressentiment qu'il éclaircira à-peu-près mes

doutes. *Ne l'avois-je pas dit? Page 53* (*seconde édition*, *page* 34.) de la traduction, le *capillum exprimendo* de Pline signifie *en rendant mieux les cheveux.*

Page 142 (*seconde édition*, *page* 267.) Pline, *l.* 35, *c.* 9. *Hujus* (Polygnoti) *est tabula in porticu.* — *Hic Delphis ædem pinxit; hic & Athenis porticum, gratuitò, quum partem ejus Mycon mercede pingeret: unde major huic auctoritas.* Polygnote est l'objectum *propinquiùs*, l'objet direct de tout ce discours, & *Mycon* en est l'objectum *remotius*, l'objet indirect. Pline a donc régulierement dû dire *huic* de Polygnote; ce n'est point un abus de sa part, & la bonne grammaire n'intentera point de procès criminel à M. F. pour l'avoir *violée.* A l'école il auroit pourtant la férule, pour avoir mieux fait qu'il ne pense.

Page 144-145 (*seconde édition*, *page* 269.) Quand même *les Savans, qui possedent l'art des concordances, ne leveroient pas toutes les difficultés*, pas même celles que M. F. fait à Pline sur ces chapitres & ailleurs, il n'est pas en droit, pour cela, de s'en servir comme de preuves du *peu d'intelligence*, de l'*incapacité*, du *radotage* de cet Auteur. Si ce sont les vrais Savans que M. F. défie, ils ne vont pas si vîte ceux-là que

lui. Ils ne ſont point adorateurs aveugles des anciens, ou, pour me ſervir du terme de M. F., *antiquomanes*; mais ils ſçavent les apprécier: ſans les trouver parfaits, ils les regardent comme leurs maîtres. Ils croient que ces gens s'entendoient mieux que nous ne pouvons les entendre. Ils diront à M. F., que pour juger ce procès, il faudroit en avoir toutes les pieces en bon ordre, un manuſcrit authentique de Pline, les tableaux, les ſtatues dont il eſt queſtion, &c. J'ai déjà dit quelque choſe de ces contradictions dont on ſe plaint dans les Auteurs anciens. Je me tairai auſſi ſur les erreurs de dates & d'autres calculs. Les gens inſtruits ſavent à qui s'en prendre. Puiſqu'il eſt tout auſſi impoſſible que Lyſippe ait fait 600 ſtatues que 1500, pourquoi imputer, *page* 26, *note* 3 (*ſeconde édition*, *page* 55, *note* 8) ces abſurdes exagérations à un Auteur ſenſé, à Pline, plutôt qu'à de ſots gloſſateurs, & à d'imbécilles copiſtes (*d*)?

Page 160.

(*d*) Je veux néanmoins, M. Falconet, tâcher de vous prouver ce que je prouverois ſans peine à un P. Hardouin, qui m'en loueroit. Si vous avez la logique dans la tête, comme vous l'avez dans la bouche, ſuivez-moi dans l'analyſe que je vais faire du

Page 160, 161 (*seconde édition*, *page* 289-290, *note* 32 & 33.) Les notes 47 & 48 font d'un bizarre & d'un ridicule tranchant. *Pline raisonne juste :* cela est suspect ; *il faut qu'il ait lu cela quelque part.* Un moment après, *on*

---

passage de Pline, L. 34, c. 7. Après avoir parlé du prodigieux nombre de statues qu'il y avoit encore de son tems en Grece & à Rome, *Quis ista*, dit-il, *mortalium persequi possit ? Aut quis usus noscendi intelligatur ? Insignia tamen maximè, & aliqua de causa notata, voluptarium sit attigisse* (ici Pline finit de parler des signa, c'est-à-dire, des *statues ;* il va parler des (*Artistes*) *artificesque celebratos nominavisse, singulorum quoque* (scil. *artificum*) *inexplicabili multitudine*, " *cum* (puisque) *Lysippus ad sexcen-* „ *ta decem opera fecisse prodatur tantæ omnia artis*, „ *ut claritatem possent dare vel singula. Numerum* „ *apparuisse defuncto quum thesaurum effregisset hæ-* „ *res : solitum enim ex manipretio cujusque signi de-* „ *narios deponere aureos singulos* ". Je dis que tout ce que j'ai enfermé là entre des guillemets, n'est point de Pline, mais est manifestement supposé. Jugez-en vous-même, M. F. Pline a-t-il pu dire, *il est impossible de détailler la multitude des Artistes, puisque Lysippe a fait, dit-on, jusqu'à 610 chef-d'œuvres ?* Cela peut-il partir d'une tête saine ? C'est ici M. qu'il falloit dire surtout ce dont vous n'êtes convenu qu'une seule fois dans tout votre livre (je parle

l'avoit bien dit, *Pline l'avoue lui-même, il cite ses auteurs*, Antigone & Xénocrate, qui ont écrit de leur art. Mais c'est pourtant *honnête à Pline d'avouer cela.* Au reste, M. F. n'a point apperçu, ou a dissimulé que l'ingénieux auteur fait plus que copier ses garans; qu'il les juge aussi, en faisant honneur à ces deux Artistes d'une candeur généreuse, & d'un noble désintéressement, qu'apparemment il ne trouvoit pas dans le plus grand nombre de leurs confreres. *Hanc ei gloriam concessere*, remarque Pline, *prædicantes quoque, non solum confitentes.* M. F. ajoute une terrible menace: *ces notes & les observations sur la statue de Marc-Aurele ne sont peut-être que des préliminaires.* Il n'est pas bien difficile de prévoir ce qui en arrivera.

Pline, l. 35 c. 10, *Minor tamen videtur, sibi*

---

de votre *note 2 page 11, ou page 51 de la seconde édition*): *faut-il croire que Pline ait dit la sottise qui est ici dans son texte? Ne seroit-ce pas plutôt*, ajoutez-vous, *quelque restaurateur sans goût qui la lui auroit prêtée?* Mais pouvez-vous ignorer que le mal étoit fait longtems avant que les restaurateurs s'en soient mêlés, & qu'on n'a jamais accusé ceux-ci d'avoir forgé des passages, & de les avoir interpolés dans le texte?

comparatus, in mediis corporibus exprimendis. Si M. Falconet s'étoit donné le tems de penſer au *ſibi comparatus* de Pline, ou au *comparé à lui-même* de ſa traduction, il n'auroit pas taxé Pline de ſe contredire, & cela lui auroit épargné la mortelle *Note* 29. (*la* 34e. *de la ſeconde édition, pag.* 293.) Ne ſeroit-ce pas une malice, plutôt qu'une inattention? Pline dit, d'après deux Artiſtes, que Parrhaſius a ſurpaſſé les autres pour les derniers traits qui terminent & arrondiſſent les objets; ce qui, dans la peinture, eſt le dernier point de la perfection, &c. Enſuite il dit de ſon chef (comme on peut le voir dans le texte latin, & dans la traduction même) & non, comme le veut la note, d'après les deux Artiſtes, que lorſqu'on le compare avec lui-même, il paroît avoir réuſſi moins heureuſement à exprimer le milieu des corps. Cela veut dire qu'il a ſurpaſſé les autres dans le plus difficile de l'art, & que dans cette autre partie plus facile, il paroît, à proportion ſeulement, un peu moins de cette perfection; en d'autres termes, qu'il s'eſt ſurpaſſé, pour ainſi dire, lui-même dans la partie la plus difficile; qu'il ne s'eſt point ſurpaſſé dans une autre plus facile, quoique pourtant dans celle-ci même,

il ſoit ſupérieur aux autres (*e*). Quand la ſtatue équeſtre de Pierre le Grand ſera faite, ſi l'on diſoit qu'elle eſt la plus parfaite des ſtatues; que le roc contre lequel le cheval gravit, paroît un peu moins achevé, mais qu'il n'y a pourtant que M. Falconét qui eût pu faire un plus beau roc, auroit-il à ſe plaindre?

Dans la Note 50, (*la 36e. de la ſeconde édition, pag.* 300.) ce qui paroît à M. Falconet, ne paroît pas à d'autres: les *miracula* dans la bouche de Pline, ne ſont rien moins que les *miracles* d'aujourd'hui. Dans Tite-Live, *l.* 29,

---

(*e*) Avant Pline, Columelle, *de re ruſt.* L. III, C. 2, s'étoit ſervi précisément de la même maniere de parler. Voici le paſſage. *Nec dubium quin ſit ea nonnullarum vitium natura, ut, pro locorum ſitu, bonitate vini, modò vincat, modo ſuperetur. Solæ traduntur amineæ, excepto cæli ſtatu nimis frigido, ubicunque ſint, etiam ſi degenerent, ſibi comparatæ, magis aut minùs probi guſtûs vina præbere, cæteras omnes ſapore præcedere.* Cela veut dire que partout où le froid n'empêche pas abſolument les vignes aminées de proſpérer, elles donnent un vin plus ou moins agréable au goût, relativement au ſol où elles ſont plantées; mais qu'encore qu'elles dégénerent, leurs vins ne laiſſent pas de ſurpaſſer tous les autres en délicateſſe.

c. 9, un ſoldat accourt, frappé de la grandeur d'un ſanglier, *miraculo magnitudinis :* cela ne veut pas dire qu'on fonda une chapelle à l'honneur de la bête. Dans Phédre, *l.* 3, *fab.* 17, *Minerva admirans*, eſt ſimplement une Minerve ſurpriſe, qui déſapprouve même.

Pag. 183. *Note* 57. (*ſeconde édition*, *pag.* 348, *note* 44.) Il n'eſt pas vrai que l'expreſſion *futuroſque*, entendue des Peintres qui ſont venus depuis Apelles juſqu'à Pline, ſoit *incorrecte.*

Pag. 189. (*ſeconde édit. pag.* 354, *note* 48.) Le latin *indignatus*, n'emporte pas toujours l'idée de colere, comme le mot françois *indigné ;* & Apelles pouvoit être *indignatus*, *indignari*, *indignè ferre*, dédaigner le jugement du savetier, ſans foibleſſe, & ſans ſortir de ſon caractere doux & poli. On pouvoit donc ſe paſſer de la note 61. J'en paſſerai auſſi pluſieurs qui ſuivent : avec M. Falconet Pline a toujours tort : il dit trop, ou il ne dit pas aſſez : ce n'eſt qu'un *compilateur indigeſte*, *un radoteur de la premiere eſpece.*

Pag. 198. *l.* 35, *c.* 10 de Pline. *Hercules averſus*, eſt là un Hercule *renverſé.* Ainſi *numen averſum* ſignifieroit une divinité renverſée ? Voilà qui eſt un peu ſingulier.

Pline, *l.* 35, *c.* 10, *n.* 20. dit, *qui* (*Ariſtoteles Pro-*

togeni) etiam ſuadebat ut Alexandri magni opera pingeret, propter æternitatem rerum : impetus animi & quædam artis libido, in hæc potiùs eum tulère. Selon notre Artiſte, cela veut dire, *pag.* 212, (*ſeconde édition*, *pag.* 170.) qu'Ariſtote conſeilla à Protogenes, " de peindre les actions „ d'Alexandre le grand, parce que la mémoire „ en étoit éternelle ; mais que ce fut plutôt „ l'impulſion de ſon génie & ſa paſſion pour „ ſon art qui l'y déterminerent, " c'eſt-à-dire, à peindre les actions d'Alexandre. Vous n'y êtes pas, M. Falconet. Vous oubliez trop ſouvent d'invoquer votre art. 1°. L'objet direct du diſcours ce ſont les ouvrages de Protogenes, dont il eſt queſtion auparavant, & non les actions d'Alexandre, quoiqu'elles ſe trouvent localement plus près du *hæc.* 2°. Il ne falloit pas déplacer le *potiùs.* Enfin, 3°. il falloit ou mieux étudier, ou ne pas diſſimuler le *quædam artis libido.* Moyennant ces précautions, vous auriez trouvé que *le Philoſophe conſeilla à Protogenes de peindre les actions d'Alexandre le grand, parce que la mémoire en étoit éternelle ; mais que l'impulſion de ſon génie, & un certain caprice d'Artiſte le porterent à préférer les ſujets dont on avoit rendu compte plus haut.* Faites donc une autre note 78, (*note 65, de la ſe-*

conde édition, où l'on taxe aussi M. de Caylus d'avoir mal entendu ce passage) où vous reconnoîtrez que M. le Chevalier de Jaucourt entend le latin au moins aussi bien que vous, & remerciez-le de la politesse qu'il a témoignée aux Artistes, en adoucissant le *quædam artis libido*, & en l'appellant *goût*.

Sur ces paroles du *l.* 35, *c.* 10, *n.* 22. de Pline, *& Philoxenum Eretrium, cujus tabula nullis postferenda*, M. Falconet remarque, *pag.* 214, *de la premiere & pag.* 385 *de la seconde édition, note* 67, " que ce tableau doit au moins „ le céder aux plus beaux d'Apelles, puisqu'A- „ pelles a surpassé tous les Peintres précédens „ & futurs ". Si la contradiction étoit réelle & palpable, les mots, *cujus tabula nullis postferenda*, pourroient être rejettés, sans faire tort au reste du texte, comme la remarque de quelque possesseur ou admirateur du tableau en question. Mais cela n'est pas nécessaire. Pline pouvoit avancer, sans se contredire, qu'Apelles, qui a fait un si grand nombre de chef-d'œuvres, a surpassé, par-là même, celui qui n'en a su faire qu'un comparable à l'un des siens.

Pag. 221. Encore un coup d'épée dans l'eau, c'est la note 84, (*seconde édition, note* 72, *pag.* 394.) En retranchant ces paroles : *Hujus*

erat Minerva, ſpectantem adſpectans quacunque adſpiceretur, qui ont bien l'air d'une gloſe ou ſcholie, ce qui précede & ce qui ſuit ne s'en trouveroient que mieux liés. Mais ſi M. Falconet s'obſtine à vouloir que ces paroles ſoient de Pline, qu'il ſe donne la peine d'examiner le jugement que ſon Auteur porte de ce Peintre, en trois mots, quand il l'appelle *humilis rei pictor*, un Peintre de ſujets communs, bas, que le peuple admire, tels que le petit amour, par exemple, de Vanloo, dont M. Falconet parle quelque part (*pag.* 49 *de la premiere & pag.* 83 *de la ſeconde édition*) qui tire ſa petite fléche ſur tous les ſpectateurs. Ce jugement, qui n'eſt point d'un *ignorant*, mais bien d'un *connoiſſeur*, devoit un peu réconcilier M. Falconet avec Pline. Dans le reſte de cette note il *tire par les cheveux* un paſſage de Suétone, *Caeſ.* 47. pour en faire à Pline une application qui certainement n'a rien de bien piquant. Voici le paſſage : *Caeſarem prodiderunt Britanniam petiiſſe, ſpe margaritarum, quarum amplitudinem conferentem, interdum ſuâ manu exigiſſe pondus.* Le ſavant Gruter penſe que ces paroles, *quarum amplitudinem conferentem* pourroient bien être un *gloſſematium* de copiſte. Que M. Falconet n'aille pas s'imaginer que Gruter fut

joailler de ſon métier, pour avoir ſenti cela. Autre exemple plus frappant. Quand je lis ces paroles dans Pline le jeune, *l. IV. ep. II. Carent enim togæ jure, quibus aquâ igni interdictum eſt*, je n'héſite pas un inſtant à les regarder comme une annotation de ſcholiaſte : car Pline n'a pu, ni dû apprendre cela à ſon ami.

Pag. 223, (*p.* 176 *de la premiere*, & 396 *de la ſeconde édition*) *Celeber*, *celebris*, en latin, n'eſt pas proprement & primitivement ce que nous appellons *célebre* en françois. Selon vous, M. Falconet, *via celebris* ſeroit un *chemin célebre ?* Sachez, que ſi *fabula celebris* eſt pour vous un *conte célebre*, ce n'eſt pour Pline qu'un *conte bannal.*

Les pages 269-274 ſont remplies de traits tirés de l'hiſtoire naturelle de Pline, par leſquels M. Falconet croit ridiculiſer le Naturaliſte. Il faut lui pardonner cela (*f*). Il ne ſavoit pas, ſans doute, que, dans le plan d'une hiſtoire naturelle du tems de Pline, qui a écrit

(*f*) Je me retracte. C'eſt avoir trop d'indulgence pour un *rapporteur* infidele. Voyez-en la preuve dans les ſix derniers articles de mon *Supplément à l'errata que M. F. prie inſtamment ſon lecteur de lire tout entier ;* on le trouvera à la ſuite de cet *Examen.*

pour les petits comme pour les grands, pour les campagnards comme pour les gens de ville, il devoit entrer néceſſairement une eſpece d'hiſtoire naturelle ſacrée (*g*). Un Veſpaſien, un Pline, tel autre grand ou particulier à Rome, ne croyoient pas à ces fadaiſes; mais le peuple y croyoit; & puiſqu'il vaut mieux que le peuple croie quelque choſe que rien du tout, autant valoit-il alors lui laiſſer croire ces ſottiſes là que d'autres inepties nouvelles & étrangeres (*h*). Jules-Céſar, ce génie ſi univerſel, ſi

(*g*) Me voilà encore d'accord avec Bayle. Je ne l'avois pas lu quand j'ai écrit ceci. Voyez *ma note* 4.

(*h*) *Œuvres diverſes de Bayle*, *tom. III*, *page* 251. « De la maniere dont Pline parle (de certains préſages) ne le prendroit-on pas pour un grand dévot, ſi l'on ne ſavoit d'ailleurs quelle étoit ſa religion »? Pline ne croyoit point à la magie. Il fait même voir, *L.* 30, *C.* 1, l'origine, parmi les hommes, de cet art menſonger, des *magicæ vanitates*, du *fraudulentiſſima artium*. Il ne laiſſa pas néanmoins, de rapporter, lorſque l'occaſion s'en préſente, la propriété que les magiciens attribuent à tels animaux, telles plantes, telles paroles, &c. C'eſt que le peuple croyoit généralement à ces opérations magiques, & y avoit ſouvent recours; elles tenoient à ſa religion même. Et en cela, Pline n'en agit point malhonnêtement,

dégagé de préjugés, que les soldats aimoient, respectoient, redoutoient plus qu'ils ne redou-

---

comme M. F. l'en accuse quelque part, puisqu'il avertit dès le commencement, que le tout n'est que fourberie.

Dans l'article DÉMOCRITE, *note I du Dictionnaire*, Bayle dit que Pline (L. 32, C. 5.), entre les *hableries* des magiciens, rapporte " une chose, qui, si
„ elle étoit véritable, feroit les grenouilles plus utiles
„ au genre humain que les loix. Les grenouilles four-
„ niroient un expédient immanquable pour faire cesser
„ la galanterie parmi les femmes. Les paroles de Pline
„ n'ont pas assez de clarté, ni à l'égard de l'applica-
„ tion du remede, ni à l'égard d'une circonstance
„ noble. Il ne dit pas si l'expédient prévenoit le co-
„ cuage, ou si seulement il empêchoit la persévérance
„ de la femme dans l'adultere. Ce n'est point là une
„ distinction de logique; la chose est de conséquence
„ il y falloit peser tous les termes, & fuir jusqu'aux
„ moindres ambiguités. Il les falloit fuir aussi quant
„ à la maniere d'appliquer l'expédient: on verra dans
„ le passage de Pline qu'elles n'ont pas été évitées."
„ *Addunt etiamnùm alia magi, quæ, si vera sunt,*
„ *multò utiliores vitæ existimentur ranæ quàm leges.*
„ *Namque arundine transfixâ naturâ per eos, si sur-*
„ *culus in menstruo desigatur à marito, adulteriorum*
„ *tædium fieri.* Du Pinet traduit ainsi: *si on empâle à*
„ *un roseau une grenouille, l'embrochant droit par la*

toient leurs Dieux mêmes, qui n'eût que ce mot à dire, *credite me fecisse nefas*, pour leur

---

„ *tête & par sa nature.* Le P. Hardouin suppose qu'il „ falloit commencer par la nature, *arundine transfixâ* „ *per ranæ pudenda ad os usque.* Pline est donc „ obscur quant au cérémonial. Je laisse les autres „ obscurités". Je les laisse aussi, & pour cause. Le passage est fort clair, & Bayle le savoit très-bien; aussi n'est-ce pas aux dépens de Pline, mais à ceux du cocuage, un peu aussi en passant, à ceux de du Pinet & du P. Hardouin, qu'il a voulu s'égayer. Pline & Bayle s'entendent: l'un pousse une balle qui cherche son joueur; l'autre la prend au bond. Pour M. F., il est parti vraisemblablement de ce passage de Bayle, pour taxer à tout bout de champ Pline de n'avoir *point de logique*, de *se contredire*, d'*être obscur*, *trop bref*, de *compiler sans penser*, de *manquer d'exactitude*, *comme Bayle l'a fort bien montré.* Voyez les notes 2, 3, 9, 17, 20, 26, 28, 33, 50, 59, 67, 73, 82, 83, 84, &c. de M. F.

Je finirai par un mot sur la 18ᵉ. Il y recommande, comme *instructif*, le traité de Plutarque *du trop parler.* On peut, en revanche, lui recommander, non un traité, mais seulement ce peu de paroles de Bayle, dans la note F de l'article LINACER. "Il seroit à „ souhaiter, que ceux qui publient tant d'ouvrages „ mal tournés, mal digérés, & qui ne servent presque „ de rien à la République des Lettres, *outrassent* la

faire abattre d'une main sacrilege le bois de Marseille, n'a-t-il pas, au témoignage de Macrobe, composé au moins seize livres sur les auspices? C'est qu'il étoit grand-pontife. L'intérêt particulier s'en mêloit aussi: celui du pere de famille, à qui il n'étoit pas indifférent de savoir comment les victimes devoient être conditionnées pour n'être pas rejettées des prêtres; celui des gens du village, pour qui un sacrifice étoit un festin. Ajoutons que Pline, par ces façons de parler, *id etiam notatum*, *traditum*, *putant*, *aiunt*, &c. donne souvent à entendre d'après quelles gens il prétendoit parler, & ce qu'il en pensoit lui-même. Il faudroit faire un livre pour commenter & expliquer, à M. Falconet sur-tout, ce que celui-ci allegue dans ce peu de pages. On se contentera de savoir en gros, que tout ce qui est réellement de Pline dans ce morceau, doit à coup sûr avoir

---

„ maxime, qu'il faut garder un écrit dans son cabi„ net pendant 9 ans, *nonumque prematur in annum.*
„ (Hor. A. P.) Il seroit bon qu'ils se piquassent d'un
„ *excès* de délicatesse, & qu'ils ne crussent *jamais*
„ avoir mis la derniere main à une composition. Ra„ rement arrive-t-il qu'ils aient cette pensée. Il ne
„ faudroit point regretter qu'ils l'eussent souvent ".

rapport à quelque uſage religieux, ou autre, révéré & pratiqué par le peuple.

Pag. 282, 283, (*ſeconde édition, tom. II, p.* 53, 54.) Le paſſage de Séneque le Rhéteur: *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen, velut tonantem; nec ſtetit ante oculos ejus Minerva; dignus tamen illâ arte animus & concepit deos, & exhibuit;* ce paſſage, dis-je, n'en déplaiſe à M. Falconet, a été mieux vu, mieux ſenti par M. de Jaucourt que par lui. La verſion du Chevalier; *ſi Phidias forme l'image de Jupiter, il ſemble que ce Dieu va lancer la foudre; s'il repréſente Minerve, on diroit qu'elle va parler pour inſtruire ceux qui la conſiderent, & que cette ſage Déeſſe ne garde le ſilence que par modeſtie*, n'eſt effectivement pas une verſion de college, comme le remarque M. Falconet, par hazard, & mieux qu'il ne penſe; c'eſt une très-belle paraphraſe de la penſée de Séneque, priſe iſolée & ſéparée de ce qui ſuit dans l'autre latin. Il ſeroit ridicule de lui comparer la verſion de M. Falconet; la voici: *Phidias, qui n'a point vu Jupiter, l'a pourtant repréſenté comme lançant la foudre: Minerve ne lui a point donné de ſéances; cependant ſon génie, digne de ſon art, a conçu & produit ces Divinités.* Le commentaire critique de M. Falconet ſur ce paſſage de

Séneque ne lui fait pas plus d'honneur. " Séneque, dit-il, le pere du Philosophe, n'avoit pas vu le Jupiter de Phidias, quand il a dit que ce Dieu étoit représenté comme s'il lançoit la foudre, ou peut-être en déclamateur, a-t-il été plus curieux de faire briller son esprit que d'exposer la vérité du sujet. Le Jupiter de Phidias étoit couronné d'olivier, coëffure que les Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant. De sa main droite il tenoit une victoire; de sa gauche, il tenoit un sceptre: avec quelle main lançoit-il donc la foudre? Il n'en est pas même fait mention, soit dans les serres de l'aigle, soit ailleurs, & Pausanias n'étoit pas homme à l'oublier". J'ai transcrit ce morceau d'érudition de M. Falconet, parce qu'il sert à éclaircir sa version du passage latin, en faisant voir qu'il y a bien vu, à la lettre, ce que lui seul peut y voir, un Jupiter armé de la foudre. Ce passage, au reste, est de toute beauté, & contient le plus noble éloge que jamais Artiste ait reçu. Je vais le faire mieux connoître; il le mérite. Je remarquerai seulement en passant, que la pensée même est antérieure à Séneque: Cicéron l'avoit fait valoir avant lui. La citation, *Senec. rhet. controv.* 34, *l.* 5, est fausse; on trouvera le pas-

ſage dans la controverſe cinquieme du liv. 10. On ſait que ces controverſes de Séneque ſont des plaidoyers, dont les ſujets, propoſés pour l'exercice des jeunes gens, ſont imaginaires ou ſuppoſés. On leur donnoit le thème, c'eſt-à-dire, le ſujet, & la loi en vertu de laquelle l'action devoit être inſtituée pour ou contre l'accuſé : c'étoit à eux à employer les moyens, *colores*, que leur eſprit leur ſuggéroit. Ici le thème étoit Parrhaſius le Peintre, accuſé d'avoir fait expirer dans les tourmens un eſclave, afin de lui ſervir de modele pour peindre un Prométhée. Les jeunes gens ſe levoient, & déclamoient, chacun à ſon tour. *Fulvius Sparſus*, l'un d'eux, reproche entr'autres à Parrhaſius, de ne pas ſavoir, comme Phidias, ſe paſſer de modele. *Phidias*, dit-il, *n'a point vu celui qui ſait lancer le tonnerre ; Minerve ne lui a point apparu : mais lorſqu'il a été queſtion de les rendre viſibles, toute la majeſté de l'un, toute la ſageſſe de l'autre ont paſſé dans ſon ame, & delà au bout de ſon ciſeau : ſon génie a été égal à ſon art ; l'un a conçu les Dieux, l'autre les a repréſentés.* Quoique Séneque ne nous ait pas donné ces *déclamations* dans leur entier, mais ſeulement les extraits de ce qu'il y avoit de plus remarquable, j'oſe recommander le reſte de ce morceau

comme

comme l'un des plus admirables à lire & à étudier. Les plaintes touchantes du malheureux patient, l'attention avide de l'impitoyable Artiste à voir, venir & saisir d'un œil & d'une main tranquilles les traits de la douleur extrême, forment un tableau dont le coloris surpasse celui des plus grands Peintres.

Vous voyez, j'espere, à présent, M. F, que vous auriez pu mieux raisonner sur ce passage de Séneque. Que doit-on penser, après cela, de l'*habitude que vous avez contractée si à propos de vérifier*, *& dont vous vous vantez* page 263? Que diriez-vous, si je vous prouvois encore, comme je le pourrois, que dans vos *observations sur la statue de Marc-Aurele*, vous avez été la dupe des feints aveux de Ciceron (*i*),

(*i*) Si vous désirez pourtant sincérement de vous instruire, M. F, je veux bien vous mettre sur les voies, & vous fournir une preuve manifeste que cette ignorance de Ciceron étoit simulée, & un tour prémédité. Ouvrez vos épitres de Pline le jeune, L. I, épître 20: vous verrez que Pline parle à son ami Tacite de cette *Verrine* quatrieme, & de ce même passage : vous verrez que Pline dit que ce discours est de ceux que Ciceron a *écrits*, mais qu'il n'a point prononcés, & que Ciceron a écrit ce qu'il se propo-

dans ſa quatrieme *Verrine*; que le *hominum ſpecies* de Pline, l. 7, c. 2, ne ſont pas des *phantômes*, mais de gros ſinges, ou peut-être de cette eſpece d'hommes dont la blancheur, bien différente de la nôtre, eſt un objet d'horreur pour les Africains, de ces hommes enfin que nous appellons *Negres blancs*, & qui ne voient bien que la nuit; qu'au tems de Pline, on n'avoit pas lu Stenon, Harvey, de Graaf, Kerkring, & que l'on partoit de tout autres principes de phyſique que les nôtres; que la génération de toutes choſes ſe faiſoit autrement; qu'on n'avoit pas une ſi haute idée des œufs qu'aujourd'hui, & qu'on s'en tenoit à cet axiome: *La corruption de l'un eſt la génération de l'autre*; que le ſang ne circuloit pas encore, &c. &c. &c.?

ſoit de demander au ſouffleur dans l'action, en préſence des juges & de tous les aſſiſtans, & ce qu'il vouloit que le ſouffleur lui répondit: vous verrez que Pline appelle cela un impromptu fait à loiſir, *figura extemporalis*. Voici les paroles de Pline même: *Eſt enim oratio actionis exemplar, & quaſi archetypus. Ideò in optimâ quâque mille figuras extemporales invenimus: in his etiam quas tantùm editas ſcimus, ut in Verrem*, ARTIFICEM QUEM? QUEMNAM? RECTE ADMONES; POLYCLETUM ESSE DICEBANT.

Si mon ſtyle vous choque, s'il vous paroit trop piquant, ſouvenez-vous que vous-même en avez donné le modele. Vous dites qu'on ne gagne rien à être doux, & que M. de Lamotte a été la victime de ſa débonnaireté. Il eſt vrai qu'à la ſuite de vos *réflexions ſur la ſculpture*, & de la lettre de M. Cochin, votre confrere, vous obſervez dans votre réponſe à celui-ci, " qu'avec un eſprit juſte, & de la politeſſe, on „ peut démontrer que le plus habile homme „ s'eſt trompé; bien entendu qu'on ne ſe per„ mettra pas les termes de *ridicule*, d'*abſurde*, „ d'*impertinent*; parce qu'alors ces termes de„ viendroient autant d'injures méritées qu'on „ ſe diroit à ſoi-même, & d'autant mieux mé„ ritées qu'on les auroit adreſſées mal-à-propos „ à un autre ". D'accord. Pline a été un habile homme: il a pu & dû ſe tromper quelquefois. Il n'eſt plus; mais tant d'autres habiles gens ont eſtimé, eſtiment & eſtimeront ſes écrits, dont ils ſont bien meilleurs juges que vous! Au reſte, je vous déclare que je n'ai l'honneur de connoître ni vous, ni M. le Chevalier de Jaucourt, ni M. l'Abbé Aubert, ni l'Auteur du Journal de Gottingue, perſonne enfin de ceux avec qui vous avez des démêlés, ſi ce n'eſt Pline, & les autres bons Auteurs anciens, que,

ſans être antiquomane, je puis priſer beaucoup mieux que vous ne les priſez, parce que je les connois mieux, & dont je prends la défenſe, comme de bons amis, à qui je dois beaucoup, & qui ne m'ont jamais donné lieu de me dégoûter d'eux, ou de me répentir de les avoir fréquentés. Je déclare encore, qui, ſi vous ne les connoiſſez que par oui-dire, vous me connoiſſez encore moins; que je ne vous veux point de mal, & que vous ne m'en avez jamais fait, mais que vos plaiſanteries déplacées & mal fondées m'ont paru pouvoir en faire à une jeuneſſe peu ſur ſes gardes, ſi elle prenoit étourdiment votre clinquant pour de bon alloi; que vos *réflexions ſur la ſculpture* m'ont plu & dû plaire, autant que votre traduction & vos notes ſur Pline m'ont déplu & dû déplaire, parce que dans les premieres, vous paroiſſez parler avec connoiſſance & jugement, & non pas dans la derniere; que je crois qu'un homme de lettres, quoique connoiſſeur achevé en ſculpture & en peinture, doit conſulter ſur certains articles les Peintres & les Sculpteurs, & que vous autres Artiſtes avez grand beſoin, à votre tour, de conſulter, ſur d'autres parties de votre art, les gens de lettres, ſi vous n'ètes pas lettrés au point qu'il le faut pour pouvoir entiérement

vous passer d'eux; qu'en ce cas-là même, les avis combinés de plusieurs vous vaudront mieux que votre avis seul; enfin, que je révere trop la mémoire de mon héros, Pierre le Grand, pour ne pas désirer ardemment que vous remplissiez l'attente de l'Auguste & admirable Impératrice dont le choix est pour vous du plus heureux augure, en représentant cet immortel Monarque, sans l'avoir vu, avec la majesté & la sagesse de Jupiter & de Minerve. Egalez donc, surpassez, s'il est possible, mes vœux; & toute la terre vous célébrera comme le plus grand Artiste. Peut-être même oubliera-t-on votre traduction.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA

Que Monsieur Falconet prie instamment son lecteur de lire tout entier.

TEXTE DE PLINE.	TRADUCTION DE M. F.
L. 34, c. 2. *æquales*.	Page 9, premiere édition (seconde édition page 7) égaux en mérite.

METTEZ : *Contemporains*.

L. 34, c. 4. *Accessio candelabris fuit Clesippus fullo, gibbere præterea & alio fœdus adspectu.*

Page 10, premiere édition (seconde édition. page 8.) Voici l'histoire d'un de ces chandeliers. Dans une vente publique Théon, huissier priseur, cria ensemble ce chandelier & un esclave nommé Cléſippe, foulon de profession, & d'ailleurs d'un aspect très-difforme.

METTEZ: *Cléſippe le foulon ne fut vendu par le crieur Théon, qu'en guise d'accessoire d'un tel chandelier. Il est vrai que l'esclave étoit bossu, & laid à faire peur.*

L. 34, c. 5. *Lupercorum.*

Page 16. Des lupercales.

METTEZ: *Des Luperci, ou prêtres de Pan.*

Ibid. *Romanum celebrationem habent.*

Page 16, premiere édition (seconde édition, page 13.) Recommandables chez les Romains.

METTEZ: *Fréquentes chez les Romains.*

Ibid. *Antea à Senatu erat.* — Page 17, premiere édition (seconde édition. page 15.) Le Sénat l'avoit déja décerné.

METTEZ : *Auparavant c'étoit le Sénat qui le décernoit.*

Ibid. *Leges scribere.* — Page 18, premiere édition (seconde édition page 15.) écrire des loix.

METTEZ : *Faire, ou imposer des loix.*

Ibid. *Hostes a ponte arcere.* — Repousser l'ennemi sur le pont.

METTEZ : *Repousser du pont l'ennemi.*

Ibid. *Restituit.* — Fit élever.

METTEZ : *Fit relever.*

C. 6. *Cœlius.* — Page 19. premiere édition. (seconde édition page 16.) Clelius.

METTEZ : *Cœlius.*

C. 7. *Quæ in Hetruriâ factitata non est dubium.*

Page 23, premiere édition (seconde édition, page 21.) Il est certain qu'elles étoient faites en Etrurie.

METTEZ : *Du moins on en faisoit beaucoup en Etrurie.*

Ibid. *Ni Metrodorus Scepsius propter duo millia statuarum Volsinios expugnatos objiceret.*

Si Métrodorus Scepsius n'avoit objecté, que la ville de Volsinium fut assiégée à cause de 2000 statues qu'elle renfermoit.

METTEZ : *Si M. S. ne reprochoit aux Romains, de ne s'être emparés de Volsinium, qu'à cause de ses 2000 statues.*

Ibid. *CCC talentis quæ contulerant ex apparatu regis Demetrii, relicto moræ tædio.*

Page 33, premiere édition (seconde édition page 25) Trois cens talens qui furent le prix des approvisionnemens que le roi Démétrius avoit laissés de-

vant la ville, quand il en leva le siege, ennuyé de sa longueur.

METTEZ : *Trois cens talens, que les Rhodiens retirerent de la vente des machines de guerre que le Roi Démétrius leur avoit abandonnées, parce que leur transport lui auroit fait perdre du tems.* Démétrius ne s'ennuya pas au siege de Rhodes. Il avoit de meilleures raisons pour le lever, & se presser de partir.

C. 8. *In hoc mirabile, quod nullo doctore nobilis fuit ipse.*

Page 44, premiere édition (seconde édition p. 71.) Il est surprenant que celui-ci devint habile de lui-même sans avoir eu de maître.

METTEZ : *Celui-ci a le mérite d'être devenu habile de lui-même, sans avoir eu de maître.* Quant à votre note 9, premiere édition (seconde édition, page 16) M. F., sur ce passage, *pour que*, &c. il n'y a de surprise que chez vous. Ayez donc la bonté d'effacer toute cette note.

Ibid. *Quem nemo æmulatur.*

Page 45, premiere édition (seconde édi-

tion page 30.) Qui ne peut être égalé.

METTEZ: *Qui n'a pas de concurrent.*

Ibid. *Cliduchum.* Une ſtatue qui tient des clefs.

METTEZ: *Un Pluton.*

Ibid. *Polycletus diadumenum fecit molliter juvenem, & talentis nobilitatum. Idem & Doryphorum viriliter puerum.*

Page 46, premiere édition (ſeconde édition page 30.) Polyclete a fait un Diadumene, figure de jeune homme, où il a exprimé la molleſſe. Cette figure eſt devenue fameuſe par le prix de 100 talens qu'elle coûta. Il a auſſi fait un Doryphore, où, dans un enfant, il a repréſenté la vigueur.

METTEZ: *Polyclete a repréſenté un roi ſous la figure d'un jeune homme mol & efféminé; & un piquier grec ſous celle d'un enfant doué d'une vigueur mâle. La premiere de ces ſtatues s'eſt*

vendue jusqu'à cent talens. Quant à la note 10, page 45, premiere édition (seconde édition n°. 17, page 72.) *On croyoit donc*, &c, il convient de l'effacer; car le peuple fit plus que rédiger, il corrigea le jugement de vos confreres.

Ibid. *Solusque hominum artem ipse fecisse artis opere judicatur.*	Ainsi il est le seul que l'on juge avoir créé l'art par le moyen de l'art même.

METTEZ: *Et il est le seul que l'on juge avoir rassemblé les préceptes généraux de l'art, dans un morceau de cet art.* En bon latin *ars* signifie non seulement l'art même, mais quelquefois, comme ici, les rudimens, les élémens, la grammaire de l'art. *Opus artis* est ici un morceau de sculpture. On peut dire d'Horace & de Boileau, *artem fecerunt artis opere.* Supprimez donc, M. F., toute votre 11e. note, page 46, (seconde édition, page 77); vous venez, j'espere, de sentir pourquoi.

Ibid. *Quo opere nullum absolutius plerique judicant.*	Page 47, premiere édition (seconde édition page 31.) Et bien des gens le regardent comme ce qu'il y a de

plus parfait en ſculpture.

METTEZ: *Et bien des gens jugent qu'il n'y a pas d'ouvrage plus parfait.* Il faut auſſi effacer la note 12e., *ſi les figures*, &c. Car ce n'eſt pas Pline qui rapetiſſe celui qu'il vient d'aggrandir; c'eſt Varron, dont il rapporte ſimplement le ſentiment.

Ibid. *Celebratis verſibus.*	Page 48, par des vers devenus célebres.

METTEZ: *Par des vers qui ſont dans la bouche de tout le monde.*

Ibid. *Leontinus.*	Page 50. Leontinus.

METTEZ: *Pythagore de Leontium*, ou *Pythagore le Léontin.*

Ibid. *Puerum Libyn.*	L'enfant Libys.

METTEZ: *Un petit Africain.*

Ibid. *Hic primus nervos & venas expreſſit, capilloſque diligentius.*	Il fut le premier qui exprima les veines, & qui ſoigna davantage les cheveux.

METTEZ: *Il fut le premier qui exprima avec plus de ſoin les veines, les nerfs & les cheveux.*

Ibid. *Quam Græci Periboëton cognominant.* Page 57, premiere édition (seconde édition, page 36.) Que les Grecs nomment Périboéton.

METTEZ : *Que les Grecs surnomment Périboétos.*

Ibid. *Victa Perside.* Après la prise de la Perside.

METTEZ : *Après la conquête de la Perse.*

Ibid. *Quem Sauroctonon vocant.* Qu'on appelle Sauroctonon.

METTEZ : *Qu'on appelle Sauroctonos.* Ayez la bonté de tourner le feuillet, M. F., & d'effacer toute la note 17. page 58. (Seconde édition, n°. 29, page 94.) *Praxitele*, &c. Ce n'est pas Pline qui se contredit, ce sont des Artistes écrivailleurs, dont Pline ne fait que rapporter les opinions opposées. Voyez votre page 56, premiere édition (seconde édition, page 35.)

Ibid. *Cui pauca comparantur.* Page 60, premiere édition (seconde édition, page 38.) Peu d'ouvrages lui sont comparables.

METTEZ: *Peu d'ouvrages lui sont comparés*, savoir par les Artistes que Pline cite. Page 6. (seconde édition, page 96. n°. 32.): " après „ ces mots de la note 19, il est bon de voir „ aussi, que Pline les rapporte sans paroître „ les apprécier"; ajoutez: *car il parle d'après des Artistes. Il étoit poli. Il savoit, sans doute, que parmi eux, comme parmi les savans, il y a des gens hargneux, qui n'entendent pas raison.*

Ibid. *Lysimachen.*	(39) Lysimache.

METTEZ: *Lysimaque*: tout comme on dit Andromaque, & non *Andromache.*

Ibid. *In quo laudatur quod omnia simul intelligantur.*	Dans lequel on peut reconnoître tout à la fois, &c.

METTEZ: *Dans lequel mes Auteurs, les Artistes, prétendent qu'on peut reconnoître tout à la fois*, &c.

Ibid. *Cliduchon eximiâ formâ.*	Page 64, premiere édition, (seconde édition, page 39.) Un homme d'une rare beauté tenant des clefs.

METTEZ: *Un beau Pluton.*

Ibid. *Præter ſimilitudinem, famâ magnæ ſubtilitatis celebratur.*

Page 64, premiere édition (ſeconde édition 41.) Une reſſemblance parfaite, jointe à la délicateſſe du travail, a mérité à cet ouvrage une grande réputation.

METTEZ: *Outre la reſſemblance parfaite, la renommée vante dans cet ouvrage une grande délicateſſe de travail.* Au bas de la même page, à la place de la note 23. *Il ne faut*, &c. mettez celle-ci: *Miſere d'Artiſte, & non de Pline, ſi miſere il y a. Ne pourroit-on pas dire auſſi, que le gros de tant d'Artiſtes Auteurs qui ſe ſont mêlés d'écrire des livres, n'a jamais fait la partie la plus brillante du corps? Vivent les gens qui font beaucoup, & qui ont peu de babil!*

Ibid. *Vicit utroſque copiâ ſignorum, & de ſua arte compoſuit volumina.*

Page 70, premiere édition (ſeconde édition page 41.) A ſurpaſſé l'un & l'autre par le nombre de ſes figures, & a écrit ſur ſon art.

METTEZ: *A ſurpaſſé l'un & l'autre par le nombre de ſes figures, & a écrit ſur ſon art des volumes.* Ajoutez en note: *Ce peu de mots, la briéveté, le ſilence de Pline ſur toutes ces figures & ces volumes de l'Artiſte, en ſont peut-être la ſatire.*

Ibid. *Qui condidit volumina de ſua arte.*

Celui-ci a écrit de ſon art.

Ajoutez: *des volumes.*

Ibid. *Feminas nobiles.*

Page 71, premiere édition (ſeconde édition, page 42.) Des femmes, figures fort eſtimées.

METTEZ: *Des femmes illuſtres.*

L. 35. c. 3. *Placuitque excelſo ſpectari, & titulos honorum legi. Decora res utique ſi liberorum turba parvulis imaginibus ceu nidum aliquem ſobolis pariter oſtendat.*

Page 60, premiere édition (ſeconde édition, page 121.) On ſe plaiſoit à les voir dans un endroit élevé, & à lire les titres de leurs dignités. Cet uſage eſt fort louable, ſurtout quand les enfants

de

de celui dont on voit les images en petit, offrent également une espece de nid de sa postérité.

METTEZ: *Appius Claudius se plut à les voir exposés aux regards dans un endroit élevé, & à voir lire les titres de leurs dignités. Et en effet, il est honorable, il est beau de voir une foule de successeurs offrir au spectateur, dans l'amas de leurs petites images, l'espece de nid de toute une race pareille.*

Ibid. *Clus.* — Page 91, premiere édition (seconde édition, page 122.) *Combattre.*

METTEZ: *Etre renommé.*

Ibid. *Monochromaton dictam.* — Page 92, premiere édition (seconde édition, page 125.) On la nomme Monochromaton.

METTEZ: *On la nomme Monochromatos.* Et votre note 27 (n°. 2e. page 197 de la seconde

édition) effacez-la, M. F. Pline vous avertit, à la tête de cette section, que la discussion sur les commencemens de la peinture est incertaine, & étrangere à son ouvrage. Il dit au l. 7. c. 56, que tels & tels, selon Aristote, inventerent la peinture en Egypte & en Grece; tel autre, selon Théophraste. Ici vous lisez, que *l'on dit*, c'est-à-dire, que les autres d'un plus bas étage, qui font le grand nombre, ou bien que les Artistes (tous gens qu'un Pline pouvoit fort bien désigner par *on*, sans se donner la peine d'en décliner tous les noms) écrivent & disent communément, que la peinture linéaire fut inventée par tels autres. Puis donc qu'il ne vous est pas indifférent que Pline se contredise, consolez-vous, ou pleurez comme vous voudrez: il n'est pas *sujet*, vous le voyez, *à ce défaut*; il lui étoit seulement *assez indifférent*, comme à vous & à moi, *que ce fut Gygès ou un autre qui eût inventé la peinture en Egypte*.

Du même trait de plume vous effacerez la note 28, page 93 & 94 (seconde édition, n°. 3e. page 198), lorsque vous voudrez vous donner la peine de bien saisir le sens de Pline. Enfin, si vous n'avez pas d'autre preuve de la broderie & de la peinture de Troie que le poëme d'Homere, rayez aussi cela de votre note 29

(seconde édition, n°. 4e. page 199). Vous pourriez, avec autant de fondement, croire au bouclier d'Achille, aux nuages blancs sur lesquels étoient assis les dieux spectateurs des combats, à la sagesse de Pénélope, au vilain monstre Polyphême, à la sorciere Circé, à la Didon de Virgile, à Anne, la sœur Anne, &c.

Je reviens à la note 28, (seconde édition, n°. 3e. page 193) où je trouve ce passage étonnant, l. 3-9: " *Ut illa propè rudia*, dit Quintilien, *Inst. orat.*, L. XII, c. 10. — L'art „ étoit presque au berceau, *illa propè rudia* „ *erat*". Dites-moi, de grace, M. F., ce que c'est que *ars rudia*. Je ne l'entends pas. Ayez la bonté de consulter votre vocabulaire: avec son secours, vous mettrez *rudis*, si vous construisez, comme il paroît, cet adjectif avec le substantif *ars*; ou bien vous changerez *erat* en *erant*. Voici le passage entier de Quintilien, qu'il n'étoit du tout point difficile de concilier avec Pline: *Polygnotus atque Aglaophon, quorum simplex color tam sui studiosos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac veluti futuræ mox artis primordia, maximis, qui post eos extiterunt, auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi, ut mea fert opinio, ambitu.* Il y avoit, sans doute, du tems de Quintilien, comme aujour-

d'hui, de prétendus connoisseurs, qui, singes des vrais connoisseurs, outroient le cas qu'ils voyoient que ceux-ci faisoient, pour raisons à eux connues, des ouvrages de Polygnote, jusqu'à les préférer à ceux des plus grands maîtres qui vinrent ensuite; d'Apelle, par exemple. C'est à de telles gens qu'en veut Quintilien, à ceux qui *intelligere ambiunt*, & non à ceux qui *intelligunt*. Pline jugeroit comme Quintilien; en sortant du cabinet d'un sot qui lui auroit montré une esquisse de Rembrand, comme supérieure à tous égards aux tableaux finis de nos plus grands maîtres; & Quintilien penseroit comme Pline vis-à-vis d'un homme intelligent qui lui feroit voir la main précieuse du maître dans la même exquisse. Je place ici une remarque que j'aurois dû faire au commencement: c'est que M. F. n'attache jamais le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là. Il ne voit pas le relatif qui doit toujours être sous-entendu. Il veut que ces manieres de parler rétroactives aient au contraire, comme les loix nouvelles, force pour l'avenir. Telles sont, entr'autres, ces expressions: *jam enim absoluta erat pictura, etiam in Italiâ*. l. 35, c. 3. *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos*, l. 35, c. 10; ce que M. F. traduit ainsi:

« avant lui aucun tableau ne méritoit de fixer » les regards » ; au lieu de *l'on ne fait plus d'attention aux tableaux antérieurs aux siens.* L'art, au berceau du tems de Polygnote, étoit un enfant d'une rare beauté ; mais c'étoit un enfant : au tems d'Apelle, c'étoit un bel homme fait ; peut-être est-il un ange aujourd'hui : je le veux bien.

L. 35. c. 7. *Ut constat.* — Page 129, premiere édition (seconde édition, page 146.) Comme on l'assure.

METTEZ : *Comme on sait.*

C. 10. *Percontantique quanti licitaretur opera effecta, parvum nescio quid dixerat : at ille quinquagenis talentis poposcit, — nec nisi augentibus pretium* (Rhodii) *cessit.* — Page 193, premiere édition (seconde édition, page 162.) Apelles lui ayant demandé à combien il mettoit ses ouvrages, il lui dit un prix fort modique. Apelles en donna 50 talens, — & ne céda les ouvrages aux Rhodiens, qu'après qu'ils y eurent mis un prix plus fort.

METTEZ : *Apelles lui ayant demandé à quel*

prix il laisseroit aller ses ouvrages dans la vente, il lui dit un prix fort modique. Apelles en offrit 50 *talens* — *& les Rhodiens ne les eurent, qu'en enchérissant sur lui.*

L. 35, c. 10. *Sunt in ejus exemplaribus nobiles palustri accessu villæ: succolantium specie mulieres labentes trepidæque feruntur.*

Page 218, premiere édition (seconde édition, page 173.) On y voit des personnes distinguées, qui ont fait la gageure de passer, sur leurs épaules, des femmes à travers un endroit marécageux qui se trouve à l'entrée d'une maison de campagne, qui glissent, & qui tremblent pour leur charge.

Je ne suis nullement, M. F., ce que vous appellez connoisseur, encore moins Artiste; & pourtant, avec le seul secours de mon *gros bon sens*, d'un peu de goût naturel, & du latin que j'ai appris, je vais vous peindre exactement d'après Pline la fresque de Ludius, lorsque je vous aurai prévenu que *nobiles* est un adjectif, dont le substantif est ici *villæ*; que *mulieres suc-*

colantium specie sont des campagnardes, qui portent à leur maniere du laitage, des paniers d'œufs, de fleurs, de fruits, &c; que *trepidæ*, *labentes*, *feruntur*, sont des mots à nuances, comme dans Virgile, Æn. XII, 589, Illæ intùs tripidæ (i. e. *incertæ*) *rerum discurrunt*; que le mot *feruntur* a la force de toute sorte de mouvement passif, comme dans *præceps ferri*, rouler du haut en bas; dans *rabie feruntur*, Plin. l. 10, c. 33. *Sublime fertùr vis sinapis*, L. 20, c. 22. *Ad terram, naturâ suâ, fertur vitis, nisi fulta est*, Cic. *de Sen.* 52, ou *ferri* signifie successivement, courir comme un enragé, monter au nez, se courber vers la terre; enfin, que le mot *labi* seul peut recevoir les significations diverses de glisser, s'enfoncer, crouler, tomber. D'après ces notions, mettez: *On voit dans ses peintures de belles maisons de campagne, & sur leurs avenues marécageuses, des paysannes embarrassées glisser, chanceler, s'embourber, & tomber avec leur charge.*

L. 35, c. 10. *Sed nulla gloria artificum est, nisi eorum qui tabulas pinxêre.*	Mais il n'y a de gloire que pour ceux qui ont peint des tableaux.

METTEZ: *Mais on ne fait cas que de ceux qui ont peint des tableaux.* Du reste Pline ne se con-

tredit nullement, puis qu'il ne fait rien moins que tort à la bonté des fresques, en regrettant, avec les Artistes & les amateurs de son tems, que ces peintures ne fussent point portatives. Ainsi la note 82, seconde édition, n°. 70. page 388. est de trop.

C. 11. *Cameras.* Page 225, premiere édition (seconde édition, page 177.) Les appartemens.

METTEZ : *Les voûtes.*

36. *Dolon.* Page 235, premiere édition (seconde édition, page 183.) *La ruse.*

METTEZ : *Dolon.* C'étoit un personnage, comme Ulysse. Virg. *Æn.* XII, 347. *Antiqui proles bello præclara Dolonis.* Ovid. *Met.* XIII, 98, *Imbellemque Dolona.* Voyez aussi Homere. *Il.* X, 390 & 447.

L. 8, 51. *Id etiam notatum, facilius litare, &c.* Page 269. Les cochons appaisent plus facilement les dieux, &c.

METTEZ : *Les aruspices remarquent aussi que les cochons, &c.*

L. 7. c. 16. *Fortunæ blandimenta pollicentur.* — Ce leur eſt ſigne de bonheur.

METTEZ : *On leur promet du bonheur.*

L. 7, c. 8. *Ritus naturæ.* — La loi de la nature.

METTEZ : *L'ordre, la marche ordinaire de la nature.*

Ib. *Mos eſt efferri.* — Et il en ſort.

METTEZ : *Et la coutume l'en fait ſortir.*

L. 7, c. 17. *Obſervatum eſt, &c. virorum cadavera, &c.* — Les cadavres, &c.

METTEZ : *On a obſervé que les cadavres*, &c.

L. 18, c. 18 pr. *Et frugibus oſtentum ſemel, quod equidem invenerim; accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coſſ., quo anno ſuperatus eſt Annibal. In arboribus enim tùm nata produntur frumenta.* — Page 270. L'année de la défaite d'Annibal, les arbres produiſirent du bled.

METTEZ : *Il n'eſt fait mention* (dans les an-

nales, ou dans les livres pontificaux), *que je sache, que d'un seul prodige arrivé avec le bled: c'est à l'année du consulat de P. Ælius, & de Cn. Cornelius, la même où Annibal fut vaincu. L'on dit qu'il crut alors du bled sur les arbres* Il peut croître sans prodige un épi de bled sur un arbre des champs, &c. &c. &c.

J'en étois resté là il y a environ trois ans; & des affaires plus sérieuses m'avoient fait oublier M. Falconet, son livre & mon cahier, lorsque le hazard me présenta une seconde édition de cette traduction des trois derniers livres de Pline, faite à la Haye en 1773, en deux volumes in-8°., chez D. Monier, imprimeur, sans nom de libraire, apparemment aux fraix de l'Auteur. Je fus frappé d'abord de ces paroles de M. Falconet, dans une note à la page premiere du tome premier. " Une personne „ *qui savait beaucoup de latin*, avoit d'abord fait „ cette traduction; mais, soit ignorance de la „ matiere, soit distraction, soit dégoût de ce „ travail, l'ouvrage étoit mauvais, & *je le refis*. „ La déférence aux talens crus généralement „ supérieurs ferme les yeux. C'est ainsi que, „ malgré ma hardiesse de *retoucher* l'ouvrage „ d'un habile homme, il restoit encore dans la „ premiere édition un très-grand nombre de

„ fautes aſſez humiliantes. Mais, enfin, bien
„ & duement détrompé, j'ai travaillé *ſérieuſe-*
„ *ment*, & j'oſe croire à préſent cette traduc-
„ tion, ſinon irréprochable, du moins ſuppor-
„ table.—A douze corrections près, deſquelles
„ je ſuis redevable à des perſonnes éclairées,
„ *la traduction eſt devenue mon propre ouvrage* :
„ le manuſcrit original que je conſerve du pre-
„ mier traducteur, pourroit en être la preuve ".
Je confrontai cette note avec une pareille qui
ſe trouve à la page premiere de la premiere
édition. La voici. " Une perſonne beaucoup
„ plus en état que moi de faire cette traduction,
„ avoit bien voulu s'en charger à ma priere ;
„ mais d'autres occupations l'ayant *détournée de*
„ *ce travail, j'ai oſé l'entreprendre, & je dois*
„ *le dire, afin que les fautes n'en puiſſent être*
„ *imputées à d'autres qu'à moi*, quoique j'aie
„ conſulté de fort habiles gens ; j'ai auſſi *laiſſé*
„ *quelques endroits* de la premiere traduction,
„ qui m'ont paru bien, & que je n'ai pas ſu
„ mieux rendre ". Voilà, M. Falconet ſi achar-
né à déterrer & à multiplier des contradictions
dans Pline, en contradiction bien plus grave
avec lui-même. J'ai feuilleté cette ſeconde édi-
tion, mon cahier à la main ; & de toutes les
fautes que j'avois relevées dans la premiere, je

n'en ai trouvé que cinq corrigées, tant bien que mal, dans la seconde. Les voici.

Dans sa préface, pag. XIII de la deuxieme édition, au lieu de *camera*, l'Auteur a mis *cubiculo*, sans savoir pourtant si ce feu fut soufflé précisément dans une chambre à coucher. Quoiqu'il en soit, il ne laisse pas, T. I. p. 177, de traduire encore *camera* par *appartement*.

Pag. 265, l'Auteur a redressé l'*Hercule renversé*, & l'a mis *vu par derriere*. Mais il ne démord pas du *promittat*, parce qu'il a besoin de soutenir dans sa note 70, pag. 198 de la premiere, & pag. 370, note 57 de la deuxieme édition," que le P. Hardouin n'entend pas ce terme, *faute d'avoir les vraies connoissances de l'art*, & que Pline ne s'est point exprimé en *connoisseur* ici, où il ne parle pas d'après des Artistes, mais en *déclamateur*, qui veut dire une gentillesse.

Page 13, *luperques*, il a substitué celui de *lupercales*.

Page 32, il a corrigé, mais mal, le Sculpteur *Leontinus*, par *Pythagore de Leontinum*: il falloit *de Leontium*.

Page 42, il a corrigé encore mal, *des femmes, figures fort estimées*, par *des femmes de qualité*. Il falloit *des femmes illustres*. *Nobilis* se dit

en bon latin d'une perſonne vantée, renommée, de quelque naiſſance qu'elle ſoit.

Après cela, je n'irai pas vérifier les *deux cens* autres corrections que M. Falconet aſſure avoir faites dans cette ſeconde édition, ni les douze qu'il doit à des perſonnes éclairées. Il me ſuffit de deux ou trois endroits, qui ſubſiſtent dans la ſeconde comme dans la premiere édition, où il a prétendu traduire en grand Artiſte, *qui a les vraies connoiſſances de l'art*, pour faire voir que *le fondement ſur lequel il a bâti*, *tombe de lui-même*, & que, tout grand Artiſte qu'il puiſſe être, un Littérateur *paſſable* traduira toujours mieux que lui les paſſages où Pline, Cicéron, Séneque & Quintilien parlent des arts. Je n'ai pas beſoin d'autres exemples pour le prouver que de celui du garçon d'Antiphile, qui ſouffle le feu de maniere à éclairer *de tems à autre l'intérieur, & non le dehors de la maiſon*; du paſſage de Séneque le Rhéteur au ſujet du Jupiter de Phidias, qui a les mains ſi pleines qu'il eſt embarraſſé de *ſon foudre*, & de Minerve qui *donne des ſéances*; enfin, de la freſque de Ludius.

J'avois d'abord compoſé cet examen ſans notes, à l'aide ſeulement de quelques Auteurs latins de poche qui m'accompagnent par-tout:

les notes de M. Falconet m'avoient dégoûté d'en faire. De retour en ville, je m'avisai de consulter Bayle, que M. Falconet cite quelquefois, & qui n'est point portatif. Cela m'a donné de nouvelles idées. Je n'ai voulu ni les perdre, ni déranger pour elles ce qui étoit déja fait. Il a donc fallu, malgré moi, recourir à ce *moyen* qu'il trouve si *commode* pour transmettre aux autres ses pensées.



LETTRE A M***.

OU

Réponse à un prétendu Examen de la traduction de trois Livres de Pline.

MONSIEUR,

J'Ai lu dans le Journal Encyclopédique (*a*) ce qu'on appelle un *Examen* de mes Ecrits sur l'art. Je m'abstiendrai, autant qu'il me sera possible, de qualifier, comme il le mérite, l'Auteur de cette production, de laquelle cependant j'ai retiré quelque fruit. C'est au Public à juger si l'ignorance hardie, la présomption, les injures grossieres, & la mauvaise foi, dominent ou non dans cet *Examen:* mon devoir est de profiter du très-peu qu'il y a de juste.

Le premier reproche qu'on me fait est celui d'avoir mis *à la tête de mon ouvrage un* errata *de huit pages.* L'Ecrivain qui feroit un *errata* de seize pages, pourroit être soupçonné d'avoir

(*a*) Depuis le premier Juillet 1775, jusqu'au 15 Septembre inclusivement, ce qui forme six cahiers.

une fois plus de franchiſe & de modeſtie que moi. Mais celui dont l'eſprit eſt tourné de maniere à noircir cette conduite, de quoi faut-il le ſoupçonner, ſur-tout quand il s'annonce par un tel début? Et ſi ce reproche étoit faux, s'il étoit de mauvaiſe foi, comment les honnêtes gens devroient-ils le traiter? Voyez cet errata, il a quatre pages de longues additions & de changemens; il n'y a donc que quatre pages d'errata, & tout ce qu'elles prouvent, c'eſt ce que je viens de dire, & ſur-tout, que les imprimeurs étoient en Hollande, & l'Auteur à Pétersbourg.

L'Auteur paroît ignorer que les Gens de Lettres ſont quelquefois mauvais Ecrivains & mauvais Traducteurs, quoiqu'il y en ait pluſieurs exemples. Il paroît ignorer auſſi que M. d'Alembert, qui eſt bien éloigné de groſſir le nombre de ces exemples, après avoir donné ſa traduction de quelques morceaux de Tacite, fut traité, dans une feuille périodique, avec beaucoup d'indécence, & comme le dernier des barbouilleurs de papier (*b*). Cependant cet homme

(*b*) *Année Littéraire*, 1758, Lettre 4, page 73. Cette Lettre eſt *d'un habitant de la Gouadaloupe*, à ce que dit M. Freron.

homme illustre a rectifié le peu d'endroits où son Critique *anonyme* avoit raison, & sur le reste, la censure fut convaincue d'aigreur & de mauvaise foi, ce qui n'a pas corrigé les anonymes de cette espece (*c*).

(*c*) Voici quelques-unes des qualifications que se permet le critique anonyme de M. d'Alembert. *Il est ignoble & plat.* — *Il ne se doute pas du mot propre.* — *Il fait les plus grandes fautes contre le goût.* — *Il est long & traînant.* — *Il n'y a presque pas une ligne où l'on ne trouve quelque contresens, quelque mot impropre, quelque vice de style.* — *Rien de si fautif & de si mauvais que cette traduction.* — *Il faut qu'il ait oublié les premiers élemens de la langue latine.* — *Il ignore la signification des termes les plus usités.* — *Il change mal à propos les tems des verbes, & met au hazard, le passé pour le présent & le présent pour le passé.* — *Tout le feu de Tacite est éteint par le froid de l'Interprête*, &c.

Si l'on traite ainsi un homme d'un mérite aussi distingué dans la littérature, & qui ne contredit personne, que ne dois-je pas attendre de ceux qui espérant n'être pas démasqués, mépriseroient assez leur lecteur pour lui en imposer avec la plus répréhensible indécence? Mais je n'imagine pas qu'on aille jusqu'à s'en glorifier. J'ai beau lire dans une note sur *le pauvre diable*, Londres 1771, que M. Freron ait écrit dans une de ses feuilles, 1756; *Je ne hais pas la mé-*

Le nôtre, qui prétend ou feint de prétendre, que tous les Artiſtes du monde n'entendent rien à Pline, eſt prié d'écouter ce qui ſuit, & de juger ſi les inſultes qu'il ſe permet, ſont à leur adreſſe. Les fautes qu'il releve à propos, (je ne parle pas de ſes contreſens, qu'il donne auſſi pour des corrections) ſont le ſurplus de cinq cent environ, que l'*Artiſte* avoit corrigées à différentes fois dans les trois livres de Pline examinés. Et s'il veut ſavoir auſſi par qui la traduction exceſſivement fautive, en avoit d'abord été faite, je lui dirai que c'eſt par un Littérateur, & même par un habile Ex-Avocat au Parlement de Paris. Quoiqu'il ſoit mort, & que ſes fautes m'aient occaſionné pluſieurs ſortes de déplaiſirs, ma conduite pour ſa mémoire ſera la même qu'elle fut pour ſa perſonne: je ne le nommerai pas dans un Ecrit public; il avoit voulu m'obliger. Quand on a pu ſe charger de fautes qu'on n'avoit pas commiſes; quand, par égard pour celui qui oblige,

---

diſance, peut-être même ne haïrois-je pas la calomnie: ſi je le liſois dans l'original, je n'en croirois rien; cette monſtruoſité n'eſt pas dans la nature humaine: ces paroles ont peut-être un autre ſens chez M. Freron.

on déclare que celles qui pourroient bien rester encore, ne doivent être imputées qu'à soi; quand un an après, & par le même motif, on prend sur soi toutes celles qu'on n'auroit pas apperçues: on peut bien encore, malgré de vaines insultes, ne pas nommer le Littérateur de qui l'on conserve le manuscrit.

On lit un journal, & l'on n'examine pas aussi volontiers deux in-8°.; souvent même on n'a pas besoin de les avoir vus pour former son jugement. Si pourtant j'exposois dans leur jour quelques traits de l'*Examen* en question. sa valeur seroit mieux sentie, la sorte d'estime que mérite l'Auteur mieux établie, & la place qu'il doit occuper dans la Littérature, plus facile à marquer. Voici comment il raisonne.

“ Savez-vous bien, M. Falconet, que ce „ Pline étoit un très-grand Seigneur en son „ tems?..... Peut-être avoit-il des Artistes parmi „ ses gens. Que savez-vous s'il n'étoit pas Ar- „ tiste lui-même? En ce cas il avoit ses raisons „ pour ne pas s'en vanter, comme vous auriez „ les vôtres, si cela vous étoit connu, de le „ prôner autant que vous vous efforcez de le „ décrier. Si vous voulez savoir les siennes, „ lisez & faites vous expliquer la préface & le

, [illegible] de la *Vie d'Epaminondas*, de [illegible] (*a*).

[illegible]; & je demande si, [illegible] un homme est un *très-grand Seigneur en* [illegible], s'il fait tout, [illegible], & on doit s'efforcer de [illegible] sans restriction, [illegible] peu de délire & de bas- [illegible] reprochoit aussi à l'Abbé [illegible] Bayle avec peu de [illegible] que Bayle *étoit al-* [illegible] *familles de la province.*

[illegible] *parmi ses gens.* [illegible] bien successivement [illegible], Démarchus, Xantus [illegible] sage, ce vrai Philoso[illegible] [illegible] d'Epaphrodite. T[illegible] [illegible] *Terentius Lucanu*[illegible] [illegible] avoient bien, parm[illegible] [illegible] des Philosophes, des Poetes, d[illegible] [illegible], des Méd[illegible] [illegible] n'auroient-ils pas eu parm[illegible] [illegible] & des Statuaires? ([illegible]

[illegible] Encyclopédique, premier Juillet 17[illegible]

[illegible]

[illegible] à notre Censeur[illegible]

Que [illegible] s'il n'etoit pas [illegible]

[illegible]

ſ
r.
r-
ne
il
g-
?
le-
er
de
,
a-
de
ce
ui
s?
ce-
ſe-
cet
ni
on-
loit
en-
ſtris
etiam
ains,
des oc-

vient & reſte ſombre, & que le fer, s'il eſt travaillé après la fonte, eſt auſſi éclatant que l'autre métal avec lequel il eſt fondu; j'ai beaucoup de peine à croire qu'on puiſſe bien connoître ſi un Ecrivain eſt Artiſte, qu'on entende le paſſage où Pline dit une abſurdité ſur ce mêlange, & qu'on raiſonne mieux des arts qu'Alexandre chez Apelles. Et quand on *penſe que Pline a voulu dire* ce que, bien ou mal à propos, on lui fait dire ici, on donne raiſon à l'adverſaire que l'on réfute, en prouvant ſoi-même que Pline raiſonne fort mal de l'effet qui, ſelon lui, devoit réſulter de ce fer mêlé avec l'airain.

Il me reſteroit pourtant une difficulté. Le Statuaire Ariſtonidas avoit peut-être le ſecret de diriger ſi adroitement ſon bronze & ſon fer fondu enſemble, que la matiere propre à exprimer la confuſion, allât ſe placer juſte aux parties qui en étoient le ſiege; & que l'autre matiere, qui n'avoit pas le même office, prit auſſi le chemin de ſon département avec autant d'exactitude; car il s'agiſſoit d'exprimer *la rougeur de la confuſion d'Athamas.* C'étoit un beau ſecret: ſi Pline eût voulu nous le tranſmettre, mon Cenſeur, ou moi, aurions dit moins de ſottiſes.

Il avoit ses raisons pour ne s'en pas vanter. Ces raisons seroient-elles quand il dit, en parlant de la peinture ; *cet art fut honoré de bonne heure chez les Romains ?* Seroit-ce quand il ajoute qu'à Rome, la gloire de cet art augmenta selon des circonstances qu'il marque ? Seroit-ce cette délibération remarquable, *celebre consilium*, entre des personnes du premier rang, au sujet de la peinture ? Il s'agissoit de la faire enseigner à un jeune parent d'Auguste, & petit-fils d'un Consul. Auguste approuva l'avis, & le jeune homme avoit déja fait de grands progrès, lorsqu'il mourut. Seroit-ce enfin l'énumération qu'il fait des Nobles qui avoient exercé la peinture chez les Romains ?

Si vous voulez savoir ses raisons, lisez & faites-vous expliquer la préface & le commencement de la vie d'Epaminondas, de Cornelius Nepos. Eh bien, j'ai lu, & j'ai trouvé que cet Historien ne dit pas un mot de la peinture ni de la sculpture. Dans la préface d'Epaminondas, il dit fort sensément, qu'un peuple ne doit pas juger des coutumes étrangeres par les siennes. Puis il ajoute : *Scimus enim Musicen nostris moribus abesse à principis personâ ; saltare etiam in vitiis.* Ce qui signifie que, chez les Romains, la musique & la danse passoient pour des oc-

cupations honteuses & indignes des gens de qualité.

En commençant la vie d'Epaminondas, Cornelius nomme le maître de harpe & d'accompagnement, celui de flute, celui de danse & celui de philosophie de ce grand Capitaine; après lequel collectif il ajoute: *atque hæc ad nostram consuetudinem sunt levia, & potius contemnenda, at in Græciâ utique olim màgna laudi erant. Selon nos usages, ces choses sont frivoles, ou plutôt méprisables; mais en Grece elles étoient fort estimées.* Est-ce là ce que mon censeur veut que je me fasse expliquer? est-ce là que je dois trouver les raisons qu'auroit eues Pline de rougir de la peinture ou de la sculpture que, dit-on, il savoit peut-être faire?

Notre homme est fort assuré que l'ignorance des Artistes les empêchera toujours de discerner ce qui est vraiment de Pline d'avec ce qui n'en est pas: ignorance qu'ils n'auroient point, s'ils étoient Littérateurs. Il renvoye à la Note B de l'article *Babylone* du dictionnaire de Bayle, pour prouver que les seuls Savans jugent bien, & sont sûrs que *ce qu'ils trouvent d'exquis est de l'Auteur, ou mérite d'en être, & que ce qui en est évidemment indigne, n'est pas de lui.* La bonne opinion qu'on doit avoir de son pro-

chain, me porteroit volontiers à faire le même jugement du travail de notre Littérateur, & l'œuvre feroit méritoire; mais il s'agit de la note de Bayle.

Elle porte fur une obfervation aftronomique des Babyloniens, & la différence entre Pline & fes correcteurs eft de 720 à 470000 ans: *bagatelle* qui ne me regarde point. Mais voici ce qui regarde un peu le cenfeur dans cette note B de l'article *Babylone*, & dont il ne dit mot: *C'eft un grand fujet d'étonnement que mille doctes Critiques aient examiné ces paroles, fans y appercevoir une impertinente logique, qui les leur rendit fufpectes. Les Scaligers, les Voffius, les Marshams, les Dodvels, font fi peu entrés en défiance là deffus, qu'ils les ont prifes pour le fondement des conclufions qu'ils vouloient bâtir*, &c.

Voilà des Savans qui n'étoient ni Peintres, ni Statuaires, & qui pourtant n'ont pas apperçu *qu'un fou, un homme ivre, un radoteur, ne pourroit pas faire une plus extravagante rapfodie que Pline, dans l'état où eft aujourd'hui fon Hiftoire naturelle*, ajoute Bayle. Voilà un homme auffi, qui a l'ingénuité de produire un garant auquel on n'auroit peut-être pas fongé, & qui lui-même anéantit l'amas d'injures qu'il dit aux Artiftes. Puifque vous êtiez bien réfolu

de nous insulter, pourquoi avez-vous l'inconséquence de nous justifier, ou du moins de nous excuser ? on ne sauroit mieux se répondre à soi-même.

Notre Censeur docte & poli, est en état de prouver que l'indice (l. 24, c. 7, s. 17.) qui fit connoître combien Lysippe avoit fait de statues, est une interpolation *de sots Glossateurs & d'imbécilles Copistes* (g). Cela ne me re-

---

(*g*) MM. de Caylus & de Jaucourt qui ont commenté ce passage, ont part aussi à la sottise & à l'imbécillité. Si c'étoit une interpolation, elle seroit d'une belle longueur: c'est ce qui m'empêche de citer ici le morceau. Ceux qui voudront le consulter, jugeront s'il est sot & imbécille. (Voy. Pline L. 34. c. 7.) Cependant, il est bon d'avertir que tout cela est si bien de Pline, que plus bas, Chapitre VIII, n°. 5, il y renvoye lorsqu'il dit: *Lysippe étoit très-fécond, & c'est comme nous l'avons dit*, ut diximus, *celui de tous les Statuaires qui a fait le plus d'ouvrages.* Notre correcteur au lieu de transcrire mal-à-propos *entre des guillemets*, une phrase latine de 24 mots, & d'y ajouter: *je dis que tout ce que j'ai enfermé entre des guillemets n'est point de Pline, mais est manifestement supposé.* Au lieu de cela, dis-je, il eut mieux fait de nous apprendre à quel endroit cet *ut diximus* doit se rapporter; ou bien nous démontrer que Pline révoit

garde point, quoiqu'il m'en fasse en quelque sorte un reproche. Mais d'un coup de plume lâché un peu trop vîte, voilà tous les Commentateurs & tous les Editeurs assez *sots*, assez *imbécilles* à leur tour, pour n'avoir pas vu ce qui *est évidemment indigne de l'Auteur*. C'étoient pourtant des Littérateurs qui manquoient ainsi de discernement, & qui ne savoient pas lire: cela est un peu dur. Voilà comment, sans y penser, on associe aux Artistes des hommes devant lesquels ils se prosternent, qu'ils regardent avec une sorte de vénération religieuse; & voilà comment, d'une main mal adroite, on abat ce qu'on bâtit de l'autre.

On veut aussi faire *l'Examen* d'un ouvrage sans l'avoir lu: vous allez en voir deux assez bonnes preuves: " *Hercules aversus*, dit le Critique en parlant de ma traduction, est là un Hercule *renversé*. Ainsi *numen aversum*, signifieroit une Divinité renversée. Voilà qui est un peu singulier ". Oui, & même fort singulier, puisque j'ai dit, (pag. 165, 1er. vol.)

---

avoir écrit ce qu'il n'avoit point écrit: J'aurois pu voir alors, *si j'ai la logique dans la tête, comme je l'ai dans la bouche.*

on croit que c'est de lui (Apelles) *qu'est, dans le temple d'Antonia, l'Hercule vu par derriere.*

“ Ouvrez vos Epîtres de Pline le jeune, vous „ verrez qu'il dit que ce discours est un de „ ceux que Cicéron a écrits, mais qu'il n'a pas „ prononcés ”. Au lieu de Pline le jeune, j'ai ouvert mon second volume à la page 165, & j'ai lu; *cette Oraison n'ayant pas été prononcée, cette seconde partie de la citation ne signifie rien à la rigueur.* Voilà de ces hardiesses littéraires, qui surpassent les forces d'un Artiste, & auxquelles il n'atteindra jamais, ne s'y étant pas exercé de jeunesse. Mais si, par exemple, il eût écrit contre un particulier, le petit morceau qu'a produit notre Examinateur, & que pour dire plus commodement de grossieres injures, il eût caché son nom, ne lui reprocheroit-on pas autant de lâcheté que de rusticité.

Et puis on lui diroit: en commençant votre *Examen*, vous citez une page 101 de la seconde édition; vous l'aviez donc alors? En finissant vous convenez que l'Hercule y est redressé; vous avez donc pu voir pendant *trois ans* que votre *Examen* fut sur le métier, qu'on n'a été la dupe, ni dans la premiere, ni dans la seconde édition, *des feints aveux* de Cicéron. Seriez-vous menteur, ou méchant, ou étourdi? voilà

ce qu'on pourroit bien demander à l'Artiste, & je ne sais pas ce qu'il auroit à répondre, pour peu qu'il eût de la pudeur.

Mais l'Artiste ne traduira pas, *Equestres vero statuæ Romanam celebrationem habent*, par *les statues équestres sont fréquentes chez les Romains*; parce qu'il ne s'agit pas là du nombre ou de la fréquence de ces statues, mais de l'estime qu'on en faisoit à Rome; & que *celebrationem habere* peut bien signifier *être en grande récommandation*, *être fort estimé*. Il ne traduira pas *lupercorum* par *des luperci*; attendu que voulant parler françois, il doit dire des *luperques*. Il évitera de traduire *quem nemo æmulatur*, par *qui n'a pas de concurrent*, parce qu'une statue qui a, ou qui n'a pas de *concurrent*, ne lui paroît pas françois. Il ne mettra pas non plus *un petit Africain*, lorsqu'il aura mis *un jeune Libyen*, *Libyn puerum*; parce qu'on sait que la Lybie est une grande partie de l'Afrique. Il n'ira pas chercher non plus, dans une édition détruite par une autre, *l'enfant Libys*. Mais si notre homme eût su que cette faute est d'un Littérateur & la correction d'un Artiste, il se fut bien gardé de la relever.

L'Artiste ne dira pas, *fit relever*, quand le texte aura *instituit*. Il ne mettra pas *Cælius*,

quand il lira *Clelius*. Il ne donnera pas à *celebratis verſibus*, ce tour un peu commun, *par des vers qui ſont dans la bouche de tout le monde*, s'il a mis, *par des vers devenus célebres*. Quand ſon Auteur dira, *in quo laudatur quod omnia ſimul intelligantur, judex Dearum, amator Helenæ, & tamen Achillis interfector*; il ne voudra pas que ce latin ſignifie, *dans lequel mes Auteurs, les Artiſtes, prétendent qu'on peut reconnoître tout à la fois le juge des Déeſſes*, &c. parce que ce n'eſt point là ce que dit Pline, & que l'Artiſte n'a pas le projet de tordre ſon Auteur, pour inſulter aux lumieres & au bon ſens de ſes confreres, ſoit anciens, ſoit modernes. Il dira donc ſimplement comme Pline : *il y a d'Euphranor un Paris eſtimé, en ce qu'on y reconnoît tout enſemble, & le juge des Déeſſes, & l'amant d'Hélene & le meurtrier d'Achille.*

L'Artiſte ne ſe croira pas fort repréhenſible, en traduiſant un *conſtat*, par *comme on l'aſſure*, au lieu de *comme on le ſait*. S'il trouve dans ſon Auteur, *neque ante eum tabula ullius oſtenditur, quæ teneat oculos*; il ne traduira pas lâchement, *l'on ne fait plus d'attention aux tableaux antérieurs aux ſiens*. Mais pour conſerver de ſon mieux le tour de l'original, il dira : *il n'y a point de tableaux faits avant lui qui*

puiſſent attacher les regards. Quand il dit, *percontantique quanti liceret opera effecta*, je crois qu'il ne doit pas traduire, *lui ayant demandé à quel prix il laiſſoit aller ſes ouvrages dans la vente :* non ſeulement parce qu'Apelles, dont il eſt ici queſtion, n'a pas dû parler à ſon confrere comme s'ils euſſent été deux brocanteurs, mais auſſi parce que Pline même ne lui en fait pas tenir le langage, eût-il écrit *licitaretur*. L'Artiſte eſt donc obligé de dire ; *lui ayant demandé quel prix il mettoit à ſes ouvrages*. Voilà une liſte un peu longue : je vais cependant y ajouter encore deux ou trois articles.

Quand l'Artiſte, qui traduit quelques paſſages de Pline, trouve, *in Africæ ſolitudinibus hominum ſpecies obviæ ſubinde fiunt, momentoque evaneſcunt ;* il ne croit pas qu'il s'agiſſe là de gros ſinges, ou de Negres blancs, qui ſe ſauvent ſitôt qu'ils apperçoivent des voyageurs ; parce que la queſtion n'eſt pas de ſavoir ce que c'étoit, ni où en étoit la ſcience de l'Hiſtoire naturelle au tems de Pline ; mais de ce qu'il penſe & de ce qu'il dit. S'il eût penſé que ce fuſſent des ſinges, & il les connoiſſoit, il eût dit *ſimiæ* ou *cercopitheci*, au lieu d'*hominum ſpecies*. D'ailleurs les deux mots *fiunt* & *evaneſcunt*, empêchent l'Artiſte de battre la campa-

gne pour chercher, en dérangeant la queſtion, à trouver dans ſon Auteur autre choſe que ce qu'il dit, & l'obligeant à traduire, *des vapeurs, des phantômes, des figures d'hommes qui ſe forment & ſe diſſipent en un inſtant.* Il eſt bon de ſavoir auſſi que Pline employe, ſi je ne me trompe, quatorze fois, dans ſon ouvrage, le verbe *evaneſcere, ſe diſſiper, s'évanouir, venir à rien:* recherche un peu pédanteſque, mais qu'un Littérateur habile n'auroit pas donné lieu de faire à un ignorant Artiſte.

Quant à *ritu naturæ capite hominem gigni mos eſt, pedibus efferri*, je crois qu'il faut le traduire à peu près ainſi: *Selon l'ordre de la Nature, l'homme a coutume de venir au monde par la tête, & d'en ſortir par les pieds.* La penſée eſt fauſſe aſſurément; mais fauſſe ou non, il paroît que c'eſt celle de Pline; puiſque tous les manuſcrits & toutes les éditions ponctuent ce paſſage comme il l'eſt ici. Le Pere Hardouin, qui me l'apprend, ſouhaiteroit, que pour faire un ſens raiſonnable, il y eût deux points après *gigni:* Voyez ſa note (*h*), où il remarque auſſi contre

(*h*) Ita codices Mſs. omnes, & editi. Forte rectius tamen: *Ritu naturæ capite hominem gigni: mos eſt,*

contre Pline, que la maniere de naître dépend de la Nature, & que la volonté des hommes regle les funérailles. Il ne s'en est pas moins conformé aux autres Editeurs, en donnant comme eux, un texte absurde. Ainsi quelle foule de *sots & d'imbécilles*, qui n'ont pas vu que cette ponctuation est *évidemment indigne de l'Auteur!* Mon Critique l'a vu, dira-t-on, c'est pourquoi il me dit: Mettez, *& la coutume l'en fait sortir par les pieds.* Il le dit sans doute; mais je préfere le P. Hardouin & les autres Editeurs, non parce qu'ils sont beaucoup, mais parce que je les crois plus savans, & par conséquent plus sûrs que mon Critique. Je puis ajouter aussi l'autorité d'un manuscrit de la bibliotheque de Pétersbourg, lequel j'ai consulté quelquefois: il ne ponctue pas autrement ce passage.

Pour le mot *ritus*, que j'avois traduit *la loi*, j'avoue ma faute. Mais comme elle ne change rien à la pensée de Pline, le Censeur de mes bévues aura fait voir encore ici que sa science

---

pedibus efferri. Mos enim, qui hominum & arbitrii, non naturæ, esse videtur, ad elatos tunc, non ad nascentes aptissimè pertinebit.

littéraire n'égale pas sa promptitude, quand il se livre au doux plaisir de me tracasser: conduite qui peut réussir un instant chez quelques gens malhonnêtes, & qui n'en savent pas juger; mais chez d'autres, elle a moins de succès.

Denis d'Halicarnasse, qui parvint à bien savoir la langue des Romains, a rendu dans la sienne le mot *ritus*, par celui de *νόμος*, qui veut dire *loi*. On sait d'ailleurs par les différentes acceptions de ce mot, & sur-tout par celle qu'il a dans notre passage, qu'il peut signifier *loi* tout comme *ordre* ou *coutume:* on dit *les loix de la Nature*. C'est donc une vaine chicane d'enfant hargneux qu'on fait ici au Statuaire. L'ordre de la Nature est une loi: *ritu naturæ*, *lege naturæ*, signifient donc la même chose. Et si ce n'étoit ma coutume, c'est-à-dire, *la loi* que je me suis imposée, j'aurois quelque droit de traiter notre homme avec autant de mépris qu'il montre d'ignorance & de malhonnêteté.

Si je suis un *rapporteur infidele*, comme on m'en accuse, pourquoi de quatre-vingt passages que j'ai rapportés de Pline, n'en avoir censuré que six? Mais comme je ne cherche pas à me faire illusion, j'en ai trouvé davantage à rectifier: il est vrai que ce ne sont pas précisément ceux

qu'on me reproche. Comme il m'a fallu consulter de nouveau mon Auteur, j'ai recueilli, chemin faisant, de quoi augmenter ma petite collection; ensorte qu'elle s'est accrue jusqu'au nombre d'environ 300 passages, lesquels, avec autre chose, serviront peut-être un jour d'amusement au *Correcteur*......d'imprimerie.

Cet Examinateur dit quelque part (*i*): *Si mon style vous choque, s'il vous paroît trop piquant, souvenez-vous que vous-même en avez donné le modele.* Il y a deux mots à dire ici: 1°. Je ne suis pas choqué du style, parce que c'est affaire de *caractere*, & que je ne suis point choqué d'entendre aboyer à la lune & coasser dans un marais; & que d'ailleurs on ne doit pas se punir des vices d'autrui. 2°. Le style me seroit encore plus indifférent, quelque *piquant* qu'il fût, si le fond étoit plus profitable. 3°. Je défie qu'on puisse montrer dans mes deux volumes un style pareil, ni aucune *plaisanterie déplacée*; attendu que je ne m'en suis permis que pour répondre à des inepties sur l'art, ou à des injures: j'ai toujours critiqué

(*i*) Journal Encyclopédique, Tom. V, partie I, Juillet 1775. page 147.

décemment les hommes de vrai mérite & qui n'insultent pas, lorsqu'il m'a paru qu'ils se trompoient. Qu'un imprudent m'accuse de regarder tous les Savans comme autant de pédans, quoiqu'en vingt endroits je rende le plus respectueux hommage à la vraie science, on dira, il ne sait pas lire.. Mais quand il rapporte une partie de ces paroles de ma préface : *Les Savans, dont je respecte les lumières, n'attendent pas de la part d'un Artiste les connoissances qui leur sont reservées ;* & qu'il dit ailleurs, que j'entends par là des pédans ; apprenez-moi, je vous prie, ce qui conduit la tête & le cœur de cet homme dans son *Examen ?* & comment il est capable d'interprêter tout un ouvrage, puisqu'il transforme en poison des paroles aussi claires qu'elles sont honnêtes ?

Je ne vous veux point de mal, dit ce Monsieur, *& vous ne m'en avez jamais fait.* Cela est doux ; mais *si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime, hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?* Disons le mot & la chose, mais n'en abusons pas. Le petit déchaînement qu'annonce l'*Examen* de cet homme si doux, seroit propre à donner de la vanité ; car vous noterez qu'il déclare une fois pour toutes, & généralement que *mes notes sur Pline lui ont déplu, &*

dû déplaire. Cependant elles n'ont pas eu la même infortune à tous les tribunaux. C'est peut-être que tous les tribunaux n'ont ni les mêmes prétentions, ni peut-être les mêmes liaisons. Pour qu'on ne pense pas que je donne au terme de *vanité*, dont je viens de me servir, une extension illimitée, je dois en fixer le sens, ôter toute équivoque, & dire ici, que j'ai si peu la vanité de croire mes foibles productions à l'abri de la censure, que depuis l'impression j'ai corrigé, retravaillé, & presque refondu les deux volumes, sur des points essentiels, que notre Examinateur n'a ni vus, ni sentis; mais qu'un critique intelligent eût bientôt apperçus. Ainsi quand je dis que son petit déchaînement seroit propre à donner de la vanité, c'est qu'il me semble voir un enfant piaillard, qui se tortille dans son maillot, & qui est fort loin de se douter par où le berceau a besoin d'être raccommodé. J'ai donc en vue seulement le caractere de ce Critique, & l'usage qu'il sait faire de ses connoissances.

» Sans aller fort loin, je trouve un autre *caractere:* ce n'est pas dans un éloge, mais dans une sorte de critique sur mon jugement du cheval de Marc-Aurele, & du Moïse de Michel-

Ange (*k*). L'Auteur a bien tort de n'avoir pas davantage étendu ses observations : ses talens, ainsi que ses vertus, font regretter ce qu'il auroit pu dire de profitable. Il fait, en finissant, un souhait fort honnête : " J'aurai, dit-il, atteint le but que je me suis proposé dans ces réflexions, si M. Falconet les juge tirées *ex visceribus rei* ". Quelqu'embarrassé que l'on soit de dire son avis, quand il est un peu différent de celui d'un tel Ecrivain, je hazarderai cependant ma pensée, puisque j'y suis en quelque sorte invité.

M. Groslay croit que, par quelque accident, *le dos du cheval de Marc-Aurele avoit fléchi, ce qui, en ensellant le Cavalier, avoit produit un écartement dans les cuisses & dans les jambes.* J'ai, comme tous les Statuaires, & ceux qui connoissent les métaux, plus d'une raison de croire que ce dos est aujourd'hui dans la place où il a été fondu, soit qu'il y ait été remis, soit qu'il ne l'ait jamais quitté. Le corps de ce cheval est un cylindre de bronze, qui n'a d'autre difformité que son trop d'ampleur : or ce

(*k*) Journal Encyclopédique, Tom. V, partie I, Juillet 1795. page 147.

cylindre n'a pu s'élargir d'un sens, qu'il ne soit devenu, en proportion, plus étroit de l'autre, & cela n'est pas: le dos n'est point trop enfoncé, le dessous du ventre n'est point applati, le tout est parfaitement rond en tout sens: auroit-il donc été soufflé? Quant au Cavalier, qui de là fut ensellé, ce qui produisit l'écartement de ses cuisses & de ses jambes; je n'ai qu'un mot à dire: c'est que l'homme & le cheval ont été trouvés séparément & à des tems fort éloignés. Auroit-on gâté l'homme plutôt que de raccommoder le cheval? Mais quand on ramene la question à son point, toutes ces considérations disparoissent: on crie; c'est un très-beau cheval, & on le crie, non dans l'état où il a pu être, mais dans celui où il est.

L'esprit de douceur & de conciliation fait penser à M. Grosley que l'*attitude du Moïse n'est indécise à nos yeux, que parce que nous ignorons quel rôle lui étoit assigné par Michel-Ange; & qu'une de ses mains sur sa poitrine, & l'autre à sa barbe, semblent le présenter comme témoin, appuyant son témoignage du serment.* 1°. ~~Cette main, appuyée ici sur la poitrine~~, est dans le marbre, appuyée plus bas que le nombril: place où l'on n'appuie pas, que je sache, le témoignage d'un serment. 2°. L'attitude de

l'Apollon ſublime du *Belvedere*, n'eſt pas indéciſe à nos yeux, quoique nous ne voyons pas ſur qui le trait vient d'être décoché. Celle de la Niobé le ſeroit-elle, ſi ſa famille étoit abſente? &c. &c. (*l*). Je prie l'Auteur de me pardonner d'en avoir tant dit, ou de n'en pas avoir dit davantage. Il m'importoit de faire ces deux ou trois obſervations, & j'aurois pu riſquer d'en ajouter encore quelques autres; car je n'aime pas que *Jules II menât le génie de Michel-Ange au bâton*, attendu qu'un tel ſceptre n'a jamais gouverné *le génie*. M. Groſlay le penſoit ainſi, lorſqu'en 1764 il diſoit, pag. 183, tom. 3, de ſes obſervations ſur l'Italie: *L'opulence ouvrit les atteliers; la liberté, dont l'effet eſt d'étendre les idées, de fortifier l'ame & d'augmenter ſon reſſort, échauffa les génies nés pour les arts: l'émulation, la rivalité, la jalouſie firent le reſte.* Ce que je prends la liberté d'obſerver ici contre l'opinion de M. Groslay, a, ſi je ne me trompe, la décence convenable avec un homme honnête, quand on n'eſt pas

---

(*l*) Je crois avoir déjà fait ailleurs à-peu-près les mêmes remarques; & ſi je les répéte ici, c'eſt qu'elles y conviennent.

de son avis, & que soi-même on n'est pas malhonnête; *nam qui admonent amicè, docendi sunt; qui inimicè insectantur, repellendi.* Cic. de Nat. Deor.

Continuons à écouter notre Docteur, & voyons qui auroit *mérité la férule.* Il est fort assuré que le verbe *exprimere* signifie toujours dans les Auteurs latins, que la chose dont ils parlent a une qualité bonne ou mauvaise, sans qu'ils aient besoin d'ajouter un adverbe pour le faire entendre. Pour moi qui ne suis assuré de rien, il m'a fallu demander à Pline ce qu'il en pense: il m'a pleinement satisfait, & je m'en suis tenu à peu d'exemples. Comme ils interromproient ici la suite du discours, je les mets en note (*m*). On

(*m*) *Similitudines exprimendi quæ prima fuerit origo. — Similitudinem exprimere si quis velit. — Effigies hominum non solebant exprimi. — Ex membris ipsorum similitudine expressâ, quas iconicas vocant. — Breviterque, si quis exprimere similitudinem velit. — De signis effigiem exprimere invenit. — Hic primus species exprimere instituit. — Ne exempla quidem liceret exprimere. — Cùm exprimere vellet Athamantis furorem. — Cujus imago nullâ repræsentatione exprimere possit aliâ, quam carnis immensæ.* La tirade est un peu longue, mais j'y suis contraint; & si j'étois pedant, je l'aurois bien autrement allongée.

y voit que pour ſignifier *exprimer*, *faire*, &c.; Pline dit ſeulement *exprimere*. Mais quand il veut faire entendre comment la choſe eſt faite, comment elle eſt exprimée, voici comme il parle: *Utriuſque ſimilitudine mirè expreſſâ.—Itaque optimè expreſſit Herculem Delphis.—Alexandrum amicorumque ejus imagines ſummâ omnium ſimilitudine expreſſit.* Vous voycz qu'il joint à *exprimere* un adverbe ou un adjectif qui détermine une des qualités de l'objet. Chaque Ecrivain ne peut être bien entendu que par lui-même; il a ſa grammaire, ſon ſtyle, ſa métaphyſique particuliere: c'eſt du moins ce que les Doctes m'ont appris; &, s'ils ne m'ont pas trompé, je crois que ceux qui ne font pas cette diſtinction, ne doivent point ſe mêler de critique. Ce n'eſt ni Cicéron, ni Pline le jeune que je traduis; c'eſt Pline l'ancien; & ſi j'ai *mérité la férule*, ma main eſt toute prête.

Voyons pourtant ce qu'il en arriveroit. Notre Littérateur me demande s'il a mal entendu le *ſignum expreſſum* de Pline le jeune, l'*exprimere quid oratione* de Cicéron, & le *ſolidam & expreſſam effigiem* du même Auteur? En vérité je n'en ſais rien; mais *j'ai quelque preſſentiment* qu'il en a mal préſenté le ſens. Il ſe réjouit auſſi de m'avoir pris ſur le fait à traduire le

capillum exprimendo de Pline, par *en rendant mieux les cheveux.* Mais ce n'est là qu'une ancienne faute du premier Traducteur, & que j'avois oublié de corriger: ainsi répondons à ce qu'on nous demande.

J'ai prié un enfant de douze ans, de me traduire dans les Auteurs mêmes, les trois passages en question; & voici comme il les a rendus. 1°. *Ex hæreditate quæ mihi obvenit, emi proximi Corinthium signum, modicum quidem, sed festivum & expressum, quantum ego sapio.* Plin. jun. l. 3, ep. 6. *J'ai acheté dernierement d'un héritage qui m'est échu, une figure d'airain de Corinthe, petite à la vérité, mais agréable & caractérisée, autant que j'en puis juger.* 2°. *Nos veri juris, germanæque justitiæ solidam & expressam effigiem nullam tenemus; umbrâ & imaginibus utimur.* Cicer. de Offic. l. 3. c. 17. *Nous n'avons aucune idée réelle & positive du véritable droit & de la parfaite justice; nous nous conduisons par l'ombre & les images.* Cet exemple n'est ni pour mon Censeur, ni contre moi, puisqu'il est hors de la question, à ce qu'il me semble.

3°. Quant à l'autre passage de Cicéron, je ne l'ai pas trouvé. Où veut-on, en effet, que cette indication me conduise, (*exprimere quid oratio-*

ne, de Orat. II. lib. 3.)? Il falloit du moins marquer la section du livre second; & c'est être bien inconséquent de dire à un pauvre ignorant Artiste: *je le demande à M. Falconet.....?* Que veut-on qu'il réponde? Si non que, prenant la citation pour l'indice d'une table des matieres, il ne croie qu'on a en vue ce passage: *Tamen verborum gravitate, & elegantia, & copia, suam quandam expressit quasi formam, figuramque dicendi*; de Orat. II. s. 23. *Cependant par la noblesse, l'élégance & l'abondance de ses expressions, il a, pour ainsi dire, donné à l'éloquence une forme & une figure qui lui est propre.*

Je dis à mon jeune homme: vous avez mal rendu les mots *expressum*, *expressam*, *expressit*; voyez ce qu'en dit un Littérateur imposant dans le Journal Encyclopédique. Le gouverneur de cet enfant arriva; je le fis juge. Il commença par hausser les épaules, & dit: j'ai régenté longtems chez les Jésuites; mais si un écolier eût entendu le verbe *exprimere* dans ces trois passages, comme votre Littérateur imposant, je vous laisse à penser ce qu'il auroit mérité; & mon éleve en a rendu le sens. Mais, lui dis-je, M. de Sacy a traduit l'*expressum* de Pline le jeune, par *bien travaillé*. Il repliqua: ce n'est

pas ma faute, & tout habile homme qu'il étoit, il ne s'eſt pas apperçu qu'il affoibliſſoit la penſée de ſon Auteur, & même qu'il la déguiſoit. J'entens dire tous les jours qu'en ſculpture comme en peinture, *bien travaillé* dit moins que *caracteriſé*, & dit autre choſe: il eſt aiſé de le concevoir. Or, par la ſuite du diſcours de Pline, vous voyez qu'en effet toute cette figure préſente le caractere d'un vieux corps décharné: c'eſt donc cette idée que le Deſcripteur en donne d'abord en un ſeul mot, puis après il expoſe en détail toutes les parties de ſa ſtatue, qui prouvent ce caractere qu'il venoit d'annoncer. Peut-être l'enfant, le régent & le Statuaire ſe ſont-ils trompés; c'eſt aux hommes intelligens à les juger.

Je les prie de voir auſſi, comment ils trouvent que les paroles ſuivantes de l'Orateur Romain ſont traduites, & ſi le ſens que le Statuaire donne au mot *exprimere*, eſt bien ou mal rendu. *Hoc enim uno præſtamus vel maximè feris, quod colloquimur inter nos & quod exprimere dicendo ſenſa poſſumus.* (Cicer. de Orat. L. I. S. 8.) *Nous ſurpaſſons de beaucoup les animaux, en ce que nous converſons enſemble, & que par le diſcours nous pouvons exprimer nos penſées.*

Paſſons à un article qui vaut bien celui-ci. Je voudrois l'abréger, mais il n'y a pas moyen; il faut montrer notre Examinateur dans toute ſa gloire. Voici ce qu'il dit. « Pline, L. 50, » c. 10, N°. 20, dit *qui* (*Ariſtoteles Protogeni*) » *etiam ſuadebat ut Alexandri Magni opera pin-* » *geret, propter æternitatem rerum: impetus* » *animi & quædam artis libido in hæc potius eum* » *tulere.* Selon notre Artiſte, cela veut dire, » page 170, qu'Ariſtote conſeilla à Protogènes, » de peindre les actions d'Alexandre le grand, » parce que la mémoire en étoit éternelle; mais » que ce fut plutôt l'impulſion de ſon génie & » ſa paſſion pour ſon art qui l'y déterminerent, » c'eſt-à-dire, à peindre les actions d'Alexandre. » Vous n'y êtes pas M. F. vous oubliez trop » ſouvent d'invoquer votre Art. 1°. L'objet » direct du diſcours, ce ſont les ouvrages de » Protogènes, dont il eſt queſtion auparavant, » & non les actions d'Alexandre, quoiqu'elles » ſe trouvent localement près du *hæc.* 2°. Il ne » falloit pas déplacer le *potius.* Enfin, 3°. il fal- » loit ou mieux étudier, ou ne pas diſſimuler » le *quædam artis libido.* Moyennant ces pré- » cautions, vous auriez trouvé, que *le Philo-* » *ſophe conſeilla à Protogènes de peindre les actions* » *d'Alexandre le grand, parce que la mémoire*

» *en étoit éternelle; mais que l'impulsion de son*
» *génie, & un certain caprice d'Artiste, le por-*
» *terent à préférer les sujets dont on avoit rendu*
» *compte plus haut.* Faites donc une autre note
» 78. (Note 65, de la seconde édition, où l'on
» taxe aussi M. de Caylus d'avoir mal entendu
» ce passage) où vous reconnoîtrez que M. le
» Chevalier de Jaucourt entend le latin aussi-
» bien que vous, & remerciez-le de la politesse
» qu'il a témoignée aux Artistes, en adoucissant
» le *quædam artis libido*, & en l'appellant *goût* ".
Jusqu'ici le censeur, totidem planè verbis (*n*).

1°. Il ne falloit pas tronquer le Passage; après *in hæc potius eum tulere*, il falloit ajouter *novissime pinxit Alexandrum ac Pana:* chacun auroit vu dans la même ligne, ou que Pline se contredit, ou que Protogènes peignit Alexandre, & que notre Censeur devoit mieux étudier: il auroit pu savoir que dans ce cas, le pronom *hæc* se met pour les choses dont on parle actuellement, & le pronom *ea* pour celles dont on a précédemment parlé. 2°. Le Pere Hardouin qui, si je ne me trompe, entendoit le latin au moins

---

(*n*) Voyez Journal Encyclopédique, Août 1775, Tom. V, partie III, page 505 & 506.

aussi-bien que Messieurs de Caylus & de Jaucourt, & sur-tout que notre censeur, interprête ainsi le passage: *Impetus ac libido in ea mentem hunc potius impulit, ut opera Alexandri pingeret, quam Philosopho obsecundandi studium. L'impulsion & la passion, plutôt que le desir d'acquiescer au Philosophe, porterent son esprit à peindre les actions d'Alexandre.*

Enfin, 3°. Des hommes, pour le moins aussi lettrés que mon Censeur, & que je viens de consulter, ont été surpris qu'avec les moindres notions du latin, on ne vît pas que *in hæc* se rapporte à *opera*, & qu'on trouvât que j'ai déplacé le *potius* dans ma traduction que voici: *Ce Philosophe lui conseilla de peindre les actions d'Alexandre le grand, parce que la mémoire en étoit éternelle; mais ce fut plutôt l'impulsion de son génie & sa passion pour son Art qui l'y déterminerent. Enfin il a peint Alexandre & Pan.* Que deviennent à présent les petites injures, les petites suffisances, la petite morgue & la belle ignorance? Y suis-je, ou n'y suis-je pas? Ferai-je une autre note, ou laisserai-je l'ancienne? Supposons que le passage ne soit pas fort clair, & que je n'en aie pas saisi le sens bien juste, mes garans sont propres à me rassurer; car je ne déciderois pas de mon chef, sur le

ſimple Texte, ſi Protogènes peignit ou non *les actions* d'Alexandre.

J'ai encore une remarque à faire ſur ce paſſage; car j'ai promis de montrer notre Examinateur dans toute ſa gloire. Celui qui rend *quædam artis libido*, par le mot *goût*, doit être remercié, dit-on ici, de ſa politeſſe; mais celui qui croit que cela ſignifie *paſſion pour ſon art*, diſſimule. C'eſt, ſans doute, parce qu'il ne voudroit pas convenir *que l'on voit aſſez ſouvent dans les Artiſtes les plus conſommés, une humeur bizarre & capricieuſe;* quoique pourtant il en convienne en toutes lettres, page 362. tom. Ier. Sans vouloir anatomiſer un cerveau conſidéré dans l'état de maladie, je demande ſeulement, ſi on peut voir un Examinateur plus infirme? Il veut auſſi qu'on traduiſe *celebris fabula*, par *conte bannal.* Ainſi rien n'empêchera de traduire *celebris virgo*, par *vierge bannale, Vierge fréquentée*, comme *via celebris*, *chemin battu*, *fréquenté*; & quand on trouvera *celebris Ariſtarchus*, on pourra dire, *un critique bannal.*

Quant à la petite charité qui m'avertit d'écrire *monochromatos* & non *monochromaton*, &c. je dois par reconnoiſſance, inſtruire mon bienfaiteur, qu'il n'y a pas là tant de mal, & qu'on en trouve des exemples chez de fort ſavans

Ecrivains. Je ne lui nommerai que La Motte le Vayer, qui, lorſqu'il juge à propos de placer un mot grec dans ſon françois, l'écrit ordinairement à l'accuſatif. Si je ne me trompe, ce La Motte étoit bien auſſi ſavant que mon cher avertiſſeur. Mais je ne tiens pas à ces bagatelles, & j'écrirai ces ſortes de mots au nominatif tant qu'on voudra. Pour peu que je vouluſſe avoir raiſon, je dirois pourtant, que ce Monſieur n'eſt qu'un mauvais tracaſſier, qui auroit pu s'épargner au moins cette petite honte, en faiſant quelque attention à ſes lectures. Il y auroit vu que lorſqu'on place des mots grecs dans le diſcours, on les employe le plus ſouvent, comme il me reproche de les avoir employés. Irai-je parler du long narré qu'il fait ſur le mot *erat* mal-à-propos imprimé à la ſuite d'une petite citation de Quintilien, page 198. tome Ier? Irai-je lui reprocher que ſept lignes plus haut, il a vu la même citation correctement rapportée, & qu'il n'en parle pas? Enfin, que pour m'apprendre bien au juſte, ce que dit Quintilien, il copie tout entier le paſſage que j'ai placé page 266, & que j'ai même traduit aſſez fidélement?

Si je m'arrêtois à tout ce qui eſt répréhenſible, trois ou quatre cent pages ne ſuffiroient

pas, & Dieu sait quel ennui pour l'Ecrivain & pour le lecteur! Voyons encore pourtant quelques endroits qui me paroissent en mériter la peine.

Un des premiers devoirs de tout bon critique, est de juger une traduction sur le texte dont s'est servi le Traducteur. Un autre de ses devoirs seroit de soupçonner beaucoup de différence, par le françois qu'il voit, entre l'édition d'Hardouin & quelques autres. Mais cela n'est pas venu à l'esprit de notre Censeur; car il ne seroit pas honnête de supposer qu'il ait voulu abuser de l'étonnante varieté qui se trouve entre les différentes éditions de Pline, pour tromper des lecteurs peu instruits, en citant des textes que je n'ai jamais vus, & rapprochant de ces textes ma traduction, qui ne peut, par conséquent, avoir avec eux aucune conformité. Quoiqu'il en soit, avec *son gros bon sens & son peu de goût naturel, il va me peindre exactement d'après* Pline, *la Fresque de* Ludius: écoutons.

Voici, par exemple, le latin qu'il rapporte & dont il paraphrase assez bien le sens. *Sunt in ejus exemplaribus nobiles, palustri accessu, villæ: succolantium specie mulieres labentes trepidæque feruntur. On voit dans ses Peintures de belles maisons de campagne, & sur leurs avenues maréca-*

geuses, des paysannes embarrassées glisser, chanceler, s'embourber & tomber avec leur charge.

J'ai dit une fois pour toutes, que je traduis selon l'édition du Pere Hardouin, dont voici le texte. *Jam piscantes, aucupantesque, aut venantes, aut etiam vindemiantes, sunt in ejus exemplaribus: nobiles, palustri accessu villæ, succolantis sponsione mulieribus, labantes, trepidique feruntur. On voit aussi dans ses Peintures des pêcheurs, des oiseleurs, des chasseurs, des vendangeurs, de belles maisons de campagne, dont l'accès est marécageux, & à travers lequel des hommes, par gageure, passent des femmes sur leurs épaules; ils glissent & tremblent pour leur charge.*

Est-ce à moi d'aller chercher dans les vingt ou trente éditions de Pline, faites avant celle d'Hardouin, les différentes leçons qu'elles contiennent? Sont-elles à ma disposition? Tous les manuscrits le sont-ils davantage? Quand je les aurois sous les yeux, seroit-ce à moi, moi Statuaire, d'oser faire un choix? Cette variété deviendroit une source d'incertitudes pour qui voudroit la fixer. Quand on sera bien d'accord sur ce point de critique, je me conformerai à la décision. En attendant, je m'en tiens au texte de mon Editeur, & je le dois; parce que les Savans pa-

roissent lui avoir unanimément donné la préférence, (o) & parce que je ne trouve pas impossible que des hommes fassent la gageure de passer sur leurs épaules ou leurs femmes, ou leurs filles, ou leurs maîtresses. Il reste à savoir si la Peinture peut exprimer une gageure. Mettez de l'argent sur jeu, faites voir l'air de convention entre les personnages, celui de confiance & de gaieté chez les uns, celui de crainte chez les autres; & vous verrez que la Peinture peut exprimer une gageure.

Quand une de mes Notes embarrasse notre homme, savez-vous comment il s'y prend? De la maniere la plus courte. Il dit, sans façon, que le texte *a bien l'air d'une glose ou scholie*,

(o) On peut mettre au nombre des imputations ridicules & malignes du Censeur, le joli propos que voici. M. F. s'imagine peut-être que Pline compiloit & écrivoit pour vivre, & que le Pere Hardouin n'a pas eu moins qu'un manuscrit de la main de Pline. Voyez un peu comme cela est adroit, intelligent, honnête; & sur-tout avec quelle bonne intention cet homme a pris la peine de me lire!

Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit le fourbe & l'erreur.

que ma note eſt *encore un coup d'épée dans l'eau*, *que j'ai à rougir devant mes adverſaires*, &c. & me voilà confondu. Mais devant qui n'a point *à rougir* celui qui employe une telle méthode, inſpirée par la mauvaiſe foi ou par une audace inconcevable? Je ſuis bien loin de vouloir juſtifier les fautes que j'ai faites, puiſqu'au contraire j'en ai beaucoup corrigé; mais je veux mettre ici la prétendue gloſe ou ſcholie. *Hujus erat Minerva*, *ſpectantem aſpectans*, *quâcumque aſpiceretur* (L. 35. c. 10. ſ. 36.) Juſqu'à ce jour aucun Savant, que je ſache, n'a fait cette découverte: peut-être s'en trouvera-t-il; mais ils donneront leurs preuves, ſans quoi on leur dira: *encore un coup d'épée dans l'eau* (*p*).

(*p*) Durand nous rapporte, il eſt vrai, l'autorité d'un ancien manuſcrit de Voſſius, où cet *hujus erat Minerva* ne ſe lit point, & Durand aſſure que ces trois mots ont *tout l'air d'une gloſe*. Il réſulte par ce texte ancien, que c'eſt le Peintre qui *de quelque côté qu'on le regardât*, *regardoit le ſpectateur*. Cela n'eſt peut-être pas impoſſible; mais il y auroit une petite difficulté; c'eſt qu'avec de tels yeux, on n'eſt pas Peintre. Veut-on que l'ancien manuſcrit de Voſſius diſe bien la penſée de Pline? je ne m'y oppoſe en vérité pas; mais à titre de connoiſſeur, il auroit donné là un furieux *coup d'épée dans l'eau*.

Je ſuis partagé entre le dégoût de lire cet *Examen*, & le beſoin d'en montrer la foibleſſe. Je paſſe quantité de bévues, j'en releve quelques-unes; & la plume, à chaque inſtant, me tombe des mains. Voyons pourtant un petit endroit curieux: il eſt vrai que ce n'eſt ni par le goût, ni par le ſens, ni par le jugement qu'il brille. Notre critique aimable dit, en indiquant la page 183, de mon premier volume: *la Ruſe, mettez Dolon; c'étoit un perſonnage comme Ulyſſe.* Et pour me l'apprendre, il cite Virgile, Ovide, Homere. Eh! l'ami, c'étoit Pline qu'il falloit citer; c'étoit lui qu'il falloit bien lire; c'étoit là qu'il falloit trouver que *ce qui eſt exquis, eſt de l'Auteur ou mérite d'en être, & que ce qui en eſt vraiment indigne, n'eſt pas de lui.* Quand on ſe trompe, il faudroit au moins que ce fût avec quelqu'eſprit & un peu de ſens. Voici les paroles de Pline. *Numeroſaque tabula, in qua ſunt Priamus, Helenæ,* CREDULITAS: *Ulyſſes, Deïphobus,* DOLUS. *Un tableau d'une grande compoſition, dans lequel ſont Priam, Hélene & la* CRÉDULITÉ: *Ulyſſe, Deïphobe & la* RUSE.

De quoi s'agit-il ici? d'un peu de *gros bon ſens*, & rien de plus. Le Peintre Ariſtophon a perſonnifié la *Crédulité* qui perdit Priam & Hélene: il a pareillement perſonnifié la *Ruſe* qui

rendit célebres Ulysse & Deïphobe. Quand le *gros bon sens* ne montre pas cela dans le Texte, on doit lire au moins cette note sensée du P. Hardouin; note qu'on eût pu croire inutile, mais dont l'intelligence de notre Censeur prouve très-bien l'utilité. DOLUS *ità* MSS. *Reg.* 2. *Colb.* 3. *& Pintiani. Sunt qui* DOLON *ibi legi malint, Priami filium, quem Diomedes occidit.* MALE: *nam uti Priamum, Helenamque* CREDULITAS *perdidit, sic Ulyssem, Deïphobumque* DOLUS *nobilitavit: atque idcircò in tabulâ eâ suum quibusque vitium est adjunctum.* Le bon Pere Hardouin savoit qu'il y a des gens à qui il faut expliquer ce qu'il y a même de plus clair. Si je me trompe, c'est du moins avec un fort Savant Littérateur, & avec le manuscrit de Pétersbourg, qui porte aussi *Dolus* & non pas *Dolon.* Mais chacun n'est peut-être pas obligé de savoir que *la ruse, la fraude,* marche ordinairement à la suite de *la crédulité.* Celui qui songeoit plus à m'insulter, qu'à défendre Pline, ne pouvoit pas appercevoir que je fais parler cet Auteur conformément au tableau dont il expose le sujet; tandis que lui Examinateur, fait du Peintre Aristophon & de Pline, deux hommes sans jugement: ce n'étoit pas ici l'occasion, à beaucoup près.

Au reſte, notre homme étoit, dit-il, à la campagne, & n'avoit pas l'édition d'Hardouin. Allons donc: c'eſt faire l'enfant, ou croire que nous le ſommes. Aux dernieres lignes de ſon *Examen*, il dit: *de retour en ville*, (à la ville) *je m'aviſai de conſulter Bayle.* Que ne conſultoit-il plutôt Hardouin? il lui eût été moins mal encontreux que ce Bayle qui lui eſt ſi contraire, comme je l'ai remarqué plus haut.

Ce n'eſt pas cependant que ce dernier n'eût pu lui inſpirer plus de modération, ſi ſon caractère en étoit capable. Je ne prétends pas excuſer par des exemples, les fautes *réelles* qui ſont reſtées dans ma traduction; mais qu'il me ſoit permis de dire ici, que M. de Meziriac avoit, ſuivant le rapport de Bayle, remarqué *juſqu'à deux mille fautes très-groſſieres* dans la traduction de Plutarque par Amyot. Si notre Cenſeur avoit connu cet article, peut-être auroit-il moins prodigué le ton inſultant qui regne dans ſon *Examen.* S'il avoit lu & médité la premiere journée de *l'Exameron* de la Mothe le Vayer, peut-être auroit-il ſenti, par les exemples qu'il y auroit vus de pluſieurs Savans Ecrivains qui ſe ſont trompés, qu'on ne doit pas chercher à denigrer les gens pour cela, ſur-tout quand *ils ne nous ont jamais fait de mal.* Les mémoires

de la Houssaie lui eussent également appris, que selon Furetiere, Menage, Baillet & Gui Patin, d'Ablancourt n'entendoit point les Auteurs Grecs & Latins qu'il traduisoit. Ce fait, aujourd'hui bien apprécié, est généralement connu dans la Littérature, & d'Ablancourt n'étoit ni Peintre, ni Statuaire. Mais s'il n'a écrit que pour des lecteurs ignorans & légers, je l'invite à continuer. Cependant il sera peut-être toujours bien, de modérer un peu son goût pour les injures grossieres; parce qu'un lecteur, quoique léger & peu savant dans l'histoire de la Littérature, pourra blâmer avec raison, un style qu'il ne s'attend à trouver que dans les marchés publics. (Voyez Bayle, art. *Meziriac*, rem. C, & les mémoires de la Houssaie, art. *d'Ablancourt*.

Si l'instruction pouvoit profiter à mon examinateur, je l'inviterois à lire ce qui suit.

Il y a 25 à 30 ans que M. l'Abbé Bellanger fit une critique de l'*Histoire ancienne* de M. Rollin, lequel n'étoit, comme on sait, ni Peintre, ni Statuaire, & qui par état devoit entendre le grec. Voici cependant ce que dit le Censeur dans sa Préface. « Il (M. Rollin) nous donne „ lui-même à penser, qu'il ne sait pas le grec, „ ou qu'il ne le sait que médiocrement, qu'il „ ne peut entendre le texte des Auteurs Grecs,

„ qu'à l'aide des traductions latines, qu'il ne voit
„ le sens de l'original qu'à travers un nuage....
„ Il n'y puise ordinairement qu'avec la plume
„ d'autrui; il copie les traductions françoises:
„ & quand les françoises lui manquent, il a
„ recours aux latines, il en copie les fautes, &
„ ne voit dans le texte grec que ce que ces espe-
„ ces de lunettes lui représentent: dans les ex-
„ traits qu'il en fait, on ne reconnoît ni son
„ style, ni ses expressions, mais une bigarrure
„ des différens styles des Traducteurs; on n'y
„ reconnoît le tour grec que très-rarement".
Il faut convenir que voilà un trop imprudent Abbé, ou un trop ignorant Recteur de l'Université. Cependant j'imagine que notre cher Censeur auroit de quoi prendre courage, s'il avoit à quelque chose près, autant de mérite & de réputation dans les lettres, que le moindre de ces Littérateurs, qui ont fait tant de fautes dans leurs traductions.

Il n'y a pas un Auteur ancien sur lequel les Commentateurs, les Interprètes, les Traducteurs de profession, ne se soient mépris des milliers de fois; & notre M. reprend avec le ton que vous lui voyez, des fautes qu'il croit faites par un Statuaire! C'est un modele original à placer, si je ne me trompe, dans les archives de la plus

abſurde Littérature. Mais je dois m'abſtenir de le qualifier, puiſque je l'ai promis.

Ajoutons encore un trait à ceux que j'ai rapportés : ainſi que les autres, il deviendra ce qu'il pourra. Plutarque dans la vie d'Aratus, dit que ce capitaine fit effacer & détruire toutes les peintures & les ſtatues qui repréſentoient les tyrans de Sicyone. Dans le nombre étoit un portrait d'Ariſtrate peint par tous les éleves de Mélanthe, Apelles y avoit auſſi mis la main. Ariſtrate étoit repréſenté auprès d'un char de triomphe qui portoit une victoire. Le Peintre Néalcès fut chargé malgré lui de cette radiation ; mais voici comment il s'y prit. Après d'inutiles repréſentations à Aratus qui étoit ſon ami, pour l'engager à conſerver cet excellent ouvrage, il peignit une palme à la place de la figure d'Ariſtrate ; & comme il n'avoit pas effacé les pieds de cette figure, on les appercevoit encore au deſſous du char. Voilà le fait tel que Plutarque le rapporte.

Un Traducteur qui vraiſemblablement n'avoit, ni le goût des beaux-arts, ni la parfaite intelligence de ſon Auteur, dit que *le portrait d'Ariſtrate étoit repréſenté debout ſur un char de victoire, qu'Apelles lui-même* LUI *avoit mis la main ; & que la figure étant effacée, les pieds*

d'Ariſtrate demeurerent cachés au fond du char. Et ce Traducteur eſt le Savant M. Dacier.

Mais ce n'eſt plus de ſtyle qu'il s'agit dans ce qui me reſte à dire. De quoi vais-je accuſer ici le Cenſeur? Sera-ce de calomnie atroce? Sera-ce ſeulement de légereté, très-condamnable dans un homme qui prétend faire un Examen? En vérité je n'en ſais rien moi-même, & je vais tâcher de vous mettre en état de juger.

Après avoir rapporté la note préliminaire dans laquelle j'annonce les 200 corrections que j'ai faites, il s'écrie: *voilà M. F... en contradiction avec lui-même!* Et quelle eſt cette contradiction? C'eſt que de toutes les prétendues fautes qu'il a relevées dans ma premiere édition; il n'en a trouvé, ſon cahier à la main, que cinq de corrigées dans la ſeconde (*q*).

Il ſemble par ce bizarre raiſonnement, vouloir nier que j'aie fait les corrections que j'annonce: & voilà une calomnie digne d'un homme qui a perdu toute pudeur.

(*q*) J'ai un peu ri quand j'ai lu, qu'une de ces cinq corrections eſt *d'avoir ſubſtitué au mot* Luperques, *celui de* Lupercales, quoique ce ſoit *à Lupercales* que j'aie ſubſtitué *Luperques.* Et voilà comme il examine, & cela eſt un peu riſible.

Peut-être cependant eſt-il moins criminel ; car quelques lignes plus bas, il ajoute : *après cela je n'irai pas vérifier les deux cent autres corrections que M. F. aſſure avoir faites, &c.* Il ne nie donc pas qu'elles exiſtent, puis qu'il ne les a pas vérifiées : il ne prétend pas même en impoſer au public, puisqu'il convient de n'avoir pas voulu prendre cette peine : le reproche de calomnie ceſſe ; & l'on peut ſeulement lui reprocher, en comparant ſes deux phraſes entr'elles, *d'être en contradiction avec lui-même* ; ou bien le complimenter de ſon heureux talent pour décider un fait, ſans *aller vérifier* toutes les parties qui le conſtituent.

C'eſt une cruelle choſe, en vérité, d'avoir affaire à un accuſateur que l'on ne peut entendre ; car comment lui répondre ? Ou plutôt il eſt aſſez doux, en liſant cet *Examen*, d'y voir l'injure & la calomnie débitées par un Ecrivain, dont les louanges mêmes ne feroient pas déſirables : *Laudatus à viro laudato* ; bel éloge celui-là, pour qui ſait le mériter.

Mais enfin, mon cher *Examinateur* qui ne m'avez point examiné, étois-je obligé de corriger les endroits qui vous ont déplu, avant de ſavoir qu'ils avoient eu le malheur de vous déplaire ? A préſent même que je le ſais, irai-je

mettre vos bévues, à la place de ce que j'ai rendu fidélement? Vous prierai-je de m'envoyer votre édition pour traduire d'après un texte qui vous ſoit plus agréable que celui du Pere Hardouin? Ne deviez-vous pas penſer à la foibleſſe humaine? Ne pouviez-vous pas ſoupçonner, que comme il y avoit des erreurs dans la traduction, vous pouviez auſſi vous tromper dans votre critique? Que quelques-unes des fautes que vous releviez n'étoient peut-être pas des fautes, & qu'en même-tems il y en avoit peut-être de réelles dans ma premiere édition que vous n'aviez pas apperçues, & qu'un examen, encore plus profond que le vôtre, m'avoit fait découvrir. Alors ce n'auroit pas été votre cahier à la main que vous euſſiez feuilleté ma ſeconde édition; mais vous l'euſſiez comparée à la premiere. Vous pouviez auſſi vous épargner cette fatigue; mais il ne falloit pas inſinuer que les corrections annoncées n'exiſtoient pas. Sur tout il falloit ſonger que ce n'étoit point par la confrontation de votre cahier à mon ouvrage, que vous me trouveriez en contradiction avec moi-même; puiſque, grace au ciel, je n'ai aucune part à la tiſſure de votre cahier.

Mais croyez-vous avoir compris l'objet de mon Livre? Penſez-vous que je me ſois mis à

mon bureau, pour me donner le plaisir de traduire un Auteur Latin? N'est-il pas clair que mon but étoit de parler des Arts? Oui, des Arts: Savez-vous ce que c'est? Eh! cher homme, qui savez un peu de latin, quand votre critique seroit aussi juste qu'elle est fausse, avec les armes que vous avez prises, vous m'auriez encore à peine effleuré. Qu'entendez-vous en disant: *ce Jupiter qui a les mains si pleines qu'il est embarrassé de son foudre?* Vous avez voulu me prêter cette phrase, n'est-ce pas? Vous auriez bien envie que ceux qui ne m'auroient pas lu, crussent que j'ai dit cette absurdité: vous avez esperé me couvrir de ridicule. Mais vous, soyez couvert de honte; car je vais faire l'extrait de ce que j'ai écrit.

J'ai prétendu que Seneque le Rheteur n'avoit pas vu le Jupiter de Phidias, quand il dit: que ce Dieu étoit représenté comme s'il lançoit la foudre; *velut tonantem.* J'ai ajouté, d'après Pausanias qui avoit vu cette statue, que *le Jupiter.... étoit couronné d'olivier: coëffure que les Statuaires ne donnent pas à un Dieu fulminant. De sa main droite il tenoit une victoire, de la gauche il tenoit le sceptre:* étoit-il absurde, à moi, de demander, *avec quelle main lançoit-il la foudre?* Ce qui n'est guere concevable, c'est

qu'ailleurs

qu'ailleurs vous rapportiez mon observation entiere, (Août premiere partie, page 122.) Ce qui l'est moins encore, c'est que vous y voyez que j'ai supposé *un Jupiter armé de son foudre*, tandis que j'y suppose qu'il n'en avoit point. Voyez donc je vous prie, à qui de vous ou de moi, cet endroit *fait moins d'honneur*.

Est-il absurde d'avoir dit, que Minerve ne *donna point de séance à Phidias*, *non stetit antè oculos ejus Minerva?* Un Artiste aura-t-il tort d'employer les termes de l'art, en traduisant un passage qui concerne l'Art? Que fait une personne qui se tient devant un Statuaire pour avoir son portrait? Répondez donc, que fait elle? Il faut que vous employez le même terme que moi; je me suis donc servi du mot propre.

Voilà comme vous lisez, comme vous entendez ce que vous prenez la peine de critiquer. Voilà comme avec un petit ton d'ironie, vous vous persuadez en être quitte. Pensiez-vous que ce journal ne pût me parvenir? Esperiez-vous n'être pas démasqué? J'ai, dites-vous, *à rougir devant mes adversaires!* Eh, mon Dieu! devant qui n'avez-vous pas à rougir?

Vous louez M. de Jaucourt, qui traduit, *il semble que ce Dieu va lancer la foudre*; vous me blâmez parce que je traduis, *il l'a représenté*

comme lançant la foudre. Apprenez-nous donc à qui vous en avez? Démontrez-nous la différence qu'il peut y avoir, quant au ſens, entre ces deux parties de la traduction du paſſage de Séneque. Ayez au moins la complaiſance de traduire autrement que ceci: *celui qui ſait lancer le tonnerre.* Car je le demande à tous ceux qui entendent le Latin, cela rend-il bien le *velut tonantem?*

Permettez-moi de vous obſerver auſſi que l'Interlocuteur *Fulvius Sparſus*, répond mieux que vous ne dites, à l'autre Interlocuteur *Arellius Fuſcus;* car s'il eût répondu que Phidias, ainſi que vous le lui faites dire, *ſe paſſa de Modele* pour ſon Jupiter ou ſa Minerve, il auroit montré une trop forte ignorance des moyens de l'Art. Mais il dit que pour peindre un combat, on n'aſſemble pas un bon nombre d'hommes, on ne leur met pas des armes à la main pour s'égorger, ſe faire de mutuelles bleſſures; & que Parrhaſius devoit en uſer comme Phidias, qui n'ayant vu ni Jupiter, ni Minerve, les avoit pourtant repréſentés. Vous voyez que cela eſt un peu différent de votre dire, & fort raiſonnable. Il ne ſuffit donc pas *d'oſer recommander ce morceau, comme l'un des plus admirables à lire & à étudier;* mais il faudroit auſſi

le bien entendre soi-même, & par conséquent l'étudier. Oui; mais quand on ne connoît rien aux Arts, on n'entend pas un Auteur Latin qui en parle, & l'on croit qu'il dit, *passez-vous de Modèle*, quand il ne le dit pas.

Vous avez lu dans ma Traduction, qu'*Antiphile fut estimé pour avoir peint un jeune garçon soufflant un feu qui éclaire de fois à autre un beau logement*, *&c.* Vous bafouez ce pauvre *de fois à autre*, & vous avez raison; puisqu'il est vrai que dans le passage où il est question de ce tableau, je n'ai pas rendu l'adverbe *alias*. Mais vous donnez un texte qui n'est pas celui de mon Editeur; & sans vous en douter seulement, vous dites que selon mon françois, *Antiphile est un Peintre de taverne.* Sachez donc, mon cher Monsieur, que je lis *Antiphilus puero ignem conflante laudatus*, & non *laudatur*. A votre compte, autant de fois que Pline emploie l'expression *laudatus*, pour nous apprendre que tel Artiste fut estimé pour avoir fait tel ouvrage, il faudroit dire qu'il en fait un Artiste de taverne. Vous avez eu tort de ne pas vous en douter; car on pourroit bien prendre encore cet endroit de votre *examen*, pour une observation de taverne.

J'ai dit, & je suis en état de prouver, que

la quantité de fautes qui étoit d'abord dans *cette* Traduction, ne m'appartient pas. Je dois avouer aussi, que celle d'avoir défiguré le sens d'*alias*, m'appartient. Toutes les raisons, toutes les excuses ne seroient que l'ouvrage de la mauvaise honte & de la petite vanité. Si vous eussiez toujours pu faire des observations pareilles, votre Examen, *à cet égard seulement*, eût été sans reproche. Je pourrois dire que cette faute, si on veut bien la regarder comme d'un Artiste, n'est pas à beaucoup près aussi repréhensible que celles que vous avez commises contre la connoissance du Latin, vous qui ne montrez d'autres connoissances que celle du Latin. Car au fond, je n'ai pas traduit *alias*; j'ai voulu seulement exprimer l'effet d'un feu soufflé, qui *de fois à autre*, éclaire plus ou moins le lieu qui le renferme. Mais j'aime mieux m'en tenir à ce mot tout simple: j'ai eu tort (*r*).

(*r*) Ce M. fait faire aussi d'assez plaisans *qui-pro-quo*, dans ses lectures françoises. M. de Jaucourt a dit quelque part, *gardons-nous bien d'étendre nos reproches jusqu'à l'Historien*, &c. (cet Historien est Pline) J'ai répondu que *l'Historien des Arts n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à la critique.* Notre homme qui ne se pique pas tou-

Je vous ai fourni plusieurs occasions d'en dire autant ; je vais vous en présenter une nouvelle. Il s'agit d'un passage dont j'ai déja parlé, mais trop rapidement pour qu'il ne me soit pas permis d'y revenir. " M. Falconet, dites-vous, n'at-
„ tache jamais le sens commun aux éloges que
„ Pline distribue çà & là. Il ne voit pas le re-
„ latif qui doit toujours être sous-entendu. Il
„ veut que ces manières de parler rétroactives,
„ ayent au contraire, comme les loix nouvelles,
„ force pour l'avenir. Telles sont entre autres,
„ ces expressions...... *neque ante eum tabulæ*
„ *ullius ostenditur, quæ teneat oculos.* L. 35.
„ c. 10 ; ce que M. Falconet traduit ainsi :
„ *avant lui aucun Tableau ne méritoit de fixer*
„ *les regards* ".

Pourriez-vous dire à quel endroit de la Traduction, vous avez trouvé ces paroles que je ne me souviens pas d'y avoir écrites ? Si vous

---

jours d'entendre ce qu'il *examine*, & à qui une injure coute moins qu'un peu d'attention, dit fort spirituellement ; *il est certain que M. de Jaucourt n'a aucun droit, ni divin, ni humain, de fermer la bouche à M. F.* Que voulez-vous ! c'est presque à chaque instant sa maniere d'examiner. Il faut le plaindre ; mais comment l'estimer ?

eussiez regardé le haut de la page 151 du premier Volume, vous y auriez pu lire : *il n'y a point de Tableau fait avant Apollodore, qui puisse attacher les regards.* Cela veut dire, si je ne me trompe, qu'on ne daignoit plus regarder les Tableaux faits avant ceux d'Apollodore. Si vous avez vu dans mes Notes, les paroles que vous mettez entre des guillemets, c'est que là, je me serai mal exprimé sans doute, & que vous aurez eu la bonne foi d'en profiter.

Je vous fais une autre question. Vous convenez que M. de Jaucourt *entend le Latin au moins aussi-bien que moi.* Croyez-vous qu'il ait résolu de n'attacher jamais le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là? Vous ne l'en accuserez certainement pas. Hé bien, il a entendu ce passage tout comme vous me reprochez de l'avoir traduit. Voici ses paroles: *avant Apollodore, aucun Tableau ne mérita d'être regardé, ou de fixer la vue*, quæ teneat oculos. *En un mot, Apollodore ouvrit une nouvelle carriere, donna naissance au beau siecle de la Peinture, & fut le premier dont les Tableaux aient arrêté & tenu comme immobiles les yeux des Spectateurs.* Vous ne voyez ici aucune manière de parler rétroactive, & Mr. de Jaucourt se trouve tout vis-à-vis la botte que vous vouliez me

porter; car il entend, lui, que les Tableaux, faits avant Apollodore, ne méritoient pas qu'on s'y arrêtât, même dans le tems qu'on les faisoit.

Que diriez-vous donc, Mr. l'habile homme, si je m'appellois Gilbert Charles le Gendre, *ci-devant* Maître des Requêtes, & que j'eusse ainsi traduit ce passage dans mon Traité de l'opinion: *avant Apollodore, on ne distinguoit pas les couleurs des yeux?* Vous diriez apparemment que j'aurois été ci-devant Maître des Requêtes. Moi j'ai l'honneur de vous dire que j'ai beaucoup de patience de reste, puisque je m'amuse à vous répondre.

Pourriez-vous me prouver aussi, que je n'attache *jamais* le sens commun aux éloges que Pline distribue çà & là? Vous n'avez donc pas lu les pages où je les appuye ces éloges? Il falloit dire que je n'y attache pas le titre de Connoisseur, & vous auriez eu raison. Mais si vous les avez lues, pourquoi faites-vous un mensonge?

Pourquoi enfin, avez-vous supprimé de ma note préliminaire, *le public, à qui ces sortes d'apologies sont fort indifférentes, n'en décidera pas moins souverainement; & sur ce point, je me soumets sans réserve à son jugement?* Je reconnois dans cette suppression votre aimable

caractère. C'eſt que cela n'eſt pas immodeſte, & que ceux qui liſent le Journal, & qui ne ſavent pas ce que j'ai écrit, ne m'auroient pas cru ſi malhonnête que vous vous efforcez de le faire entendre ; c'eſt que cette ſoumiſſion dérange les interprétations calomnieuſes que vous donnez ſans ceſſe à mes paroles. Pourquoi n'avez-vous rien dit du ſecond Volume ? C'eſt encore, qu'à ſes fautes près, il eſt rempli de choſes pareilles, qui vous euſſent confondu (*s*).

Pline, dites-vous, a été un habile homme.

(*s*) Le cenſeur ne dit rien du morceau qui termine le ſecond volume de l'édition qu'il eut entre les mains. Pline y eſt, pour le moins, auſſi défavorablement jugé que dans mes Notes. Ce morceau que je ne redonne plus, eſt d'un Littérateur, & M. Diderot, qui l'approuva quand il vint à Péterſbourg, y coopera pour ſa part, de deux bonnes pages. Les réflexions ſur la ſculpture, qui plaiſent au cenſeur, ſont inſerées en partie dans l'Encyclopédie. Les obſervations ſur la ſtatue de Marc-Aurele, ſont approuvées dans la lettre de M. Diderot. Voilà, peut-être, pourquoi l'on ne dit rien de ces différens morceaux, ni de la Lettre de M. Cochin, ni de la réponſe que j'y ai faite ; ce qui, tout enſemble, formeroit un préjugé, qu'on en veut à moi ſeul. A la bonne heure ; c'eſt un moyen de réjouir çà & là quelques gens malhonnêtes ; & l'Auteur & l'écrit ont atteint leur but.

Ai-je nié qu'il n'eût une lecture prodigieuse, une grande mémoire, beaucoup d'esprit? *Il a pu & dû se tromper quelquefois.* Ai-je dit autre chose? Beaucoup d'habiles gens, ajoute-t-on, estiment & estimeront ses Ecrits, dont ils sont beaucoup meilleurs juges que moi. Sans doute, bien des gens jugeront mieux que moi des beautés de son style, de ses connoissances & de ses erreurs en géographie, en astronomie, en histoire naturelle, &c. &c.; mais quand il parlera des Arts, les Artistes alors seront ses véritables & ses meilleurs juges.

Vous prenez la défense des autres bons Auteurs anciens *que vous connoissez mieux que moi.* Ce sont vos propres paroles, & je dois les croire, puisque la modestie n'a pu vous empêcher de les écrire. Mais vous défendez ce que je n'ai point attaqué. Ai-je parlé de ces Ecrivains célèbres autrement qu'avec respect? Dans les endroits où j'en ai repris quelques-uns, il ne s'agit que de mon Art, ou de quelques points qui ne demandent que du sens commun pour en juger. Or pour décider si j'ai raison ou tort sur l'Art, je crois qu'il faudroit le connoître autant ou plus que moi: & c'est ce qu'on ne peut attendre de vous, puisque vous dites quelque part; *je ne suis nullement ce que vous ap-*

pellez Connoisseur, encore moins Artiste. Et cela étant, qu'avons-nous à démêler ensemble? Pouvons-nous nous entendre? Avons-nous les mêmes idées, les mêmes vues, les mêmes sens, le même langage (*t*).

Pourquoi, par quel mérite mes *Réflexions sur la Sculpture* vous ont-elles plu? Sur quel fondement raisonné, mes notes ont-elles pu vous déplaire? Dans mes *Réflexions*, j'établis quelques principes sur l'Art, & je fais en même tems, une censure continuelle de quantité de travers sur le même objet, semés çà & là chez des Ecrivains tant anciens que modernes. Mes Notes, à l'exception d'un très-petit nombre, roulent sur le même sujet, sont écrites dans le même esprit, n'en sont quelquefois que le

---

(*t*) Il y a, par exemple, dans le cahier de Juillet, seconde partie, une page 334. qui est bien la preuve la plus incontestable qu'on puisse donner de son ignorance en peinture. Il s'agit là de Parrhasius, & l'on voudroit bien que je supprimasse la *mortelle* note que j'ai faite sur le passage de Pline. Je suis un peu embarrassé; car si je la supprime, j'aurai la fière approbation du Censeur; mais les Artistes & les Connoisseurs pourroient me regarder comme un Benêt qui se mêle de parler des Arts & n'y entend rien. Voyez cette page 334.

développement: Eſt-ce donc raiſonner que d'y mettre une ſi grande différence? Ou, n'étant pas initié, & n'ayant rien pu comprendre aux unes ni aux autres, n'y a-t-il pas de la mauvaiſe foi, à vouloir perſuader que cette différence exiſte?

Que veut dire cette aſſertion ironique, vers la fin de votre Ecrit? *Il a prétendu*, dites-vous, *traduire en grand Artiſte qui a les vraies connoiſſances de l'Art*, ce qui vous ſuffit, *pour faire voir que le fondement ſur lequel j'ai bâti, tombe de lui-même.* Vous ai-je confié cette prétention malhonnête & inſenſée? N'ai-je pas dit cent fois, ce qui, au contraire, auroit dû vous avertir, que je ne montre pas la ſotte jactance que vous oſez m'imputer? D'ailleurs, ne devriez-vous pas ſavoir que les hommes honnêtes & intelligens, ne ſont pas les dupes de ces petites ruſes fabriquées par l'emportement & la mauvaiſe foi? Voici comme on les démaſque. J'ai dit dans un Avertiſſement; *ſi j'avois* ABSOLUMENT *mal traduit, le fondement ſur lequel j'ai bâti, tomberoit de lui-même, & je l'aurois bien mérité.* Comme vous êtes loin de prouver que j'aie *abſolument* mal traduit, & qu'ici vous ſupprimez le mot conditionel que j'ai dit; il en réſulte que votre atteinte manque ſon coup,

& que vous n'y êtes pas plus adroit que dans la plus grande partie de votre *Examen.* Car ſi vous m'euſſiez cité comme j'ai écrit, votre belle concluſion n'auroit point eu lieu.

Pour mieux juger d'un objet, il faut, dit-on, le voir ſous pluſieurs faces : je vais donc revenir à celui-ci, pour vous demander ce qu'étoit devenu votre pudeur quand vous avez dit ; *il a prétendu traduire en grand Artiſte, qui a les vraies connoiſſances de l'Art ?* Comment avez-vous oſé l'écrire, après avoir lu dans mon Avertiſſement : « réduit preſque à moi ſeul, il a » dû m'échapper encore pluſieurs fautes, qu'on » me pardonnera ſans doute, ſi, comme je le » crois, elles ne ſont pas importantes. Je ne » parle que de la Traduction & de quelques » détails, qui, malgré mes ſoins, pourroient » encore être mal écrits dans les Notes" ?

Voyons une autre face : elle préſente encore une de ces irrégularités qui vous ſont aſſez familieres, & conſiſte en ce que vous m'avez tacitement prêté un ſophiſme impertinent, que je n'ai pas fait. Je ſais depuis longtemps que les vraies connoiſſances qu'on peut avoir dans les Arts, n'ont pas de rapport avec celles qu'il faut pour traduire du Latin, *& vice versa.* Je l'ai un peu dit dans la Préface de mes deux Vo-

lumes, page VIII, où je termine ainsi ma proposition : *l'Artiste qui cultive les Belles-Lettres, ne pourroit-il pas espérer de rendre la pensée de l'Auteur* QUELQUEFOIS *assez juste ?* Cela vous a incommodé, j'en conviens ; & le mot *quelquefois* a furieusement dérangé vos bonnes intentions. J'en suis au désespoir ; aussi vous êtes-vous bien gardé de citer la seconde Edition, où ce maudit *quelquefois* est dans toute son étendue. Si vous l'eussiez fait paroître, j'aurois paru moi, tout aussi honnête que je tâche & qu'il me convient de l'être. Mais si vous n'eussiez pas employé là, une de vos gentillesses favorites, votre charmant édifice eût perdu mille petits agrémens qui vous enchantent, & ce n'auroit pas été votre compte.

Je crois avoir parfaitement démontré qu'une de vos citations de Bayle, ne vous est rien moins que favorable : j'en avois laissé passer une autre, dont le choix n'est guere mieux réfléchi. Permettez que j'y revienne.

Que peut se proposer un homme sensé, qui fait une citation ? D'établir, par le témoignage d'un Auteur instruit, un fait qui peut être douteux ; de fortifier par l'autorité d'un homme grave, une opinion qu'on pourroit disputer. Mais quand il s'agit de constater ce qui est ou

ce qui n'eſt pas dans un Livre encore exiſtant; eſt-ce un autre Livre qu'il faut citer? L'autorité la plus reſpectable d'ailleurs, n'a-t-elle alors aucune importance? C'eſt ſouffler un ballon, que le moindre coup d'épingle applatit à l'inſtant.

Voici la partie eſſentielle du paſſage en queſtion. Bayle dit: *Vous connoiſſez une infinité de gens qui cenſurent Pline, & qui le nomment menteur par excellence. Ils ont tort; il a rejetté ſouvent les fables qu'il rapportoit, & s'il en rapporte beaucoup d'autres, ſans les contredire formellement, il ne s'enſuit pas qu'il les croye*, &c. (Continuation des penſées diverſes, tom. 3. p. 12. édit. de 1721.) (*u*).

(*u*) Quelques années après que Bayle eut porté ce jugement de Pline, il en produiſit un autre tout contraire & plus judicieux. Ayant dit d'après M. Des Maizeaux, qui le cite de Saint-Evremond, que l'eſprit d'Iſaac Voſſius renfermoit beaucoup de travers; que ce Savant étoit impie, & crédule tout à la fois, (il y a dans les deux Auteurs cités, qu'il avoit *une crédulité imbécille*) pour tout ce qui étoit extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance. Bayle ajoute en marge: *Pline paroît avoir eu* CE MÊME ESPRIT; *il étoit athée, mais d'ailleurs aſſez crédule pour le merveilleux.* (Rep. aux queſt. d'un Prov. tom. 4. pag. 178. édit. de 1707.).

Il faut croire que Bayle n'avoit pas certains détails de Pline préſens à la mémoire, quand il raiſonnoit ainſi; car s'il eût eu ſous les yeux quelques paſſages de ma connoiſſance, il eût bien changé d'avis. Je n'en veux rapporter ici qu'un ſeul, mais qui montre premiérement que c'eſt Bayle qui *a tort*, & puis, que vous citez ſans regarder autour de vous.

Pline, en preſcrivant quelques remedes, ajoute celui-ci. *Il faut prendre le matin quelques gorgées d'eau froide*, EN NOMBRE IMPAIR, *pour ſe garantir du mal de dents..... Ces remedes ſont ſûrs & expérimentés. Frigida matutinis*, IMPARI NUMERO, *ad cavendum dentium dolores.... certa experimenta ſunt.* (L. 28. c. 4.) A préſent n'allez pas vous imaginer que l'erreur de Bayle vous diſculpe: il n'y a nulle parité entre lui & vous;

Accuſerons-nous notre *Faiſeur-d'examen* de légéreté, d'ignorance, ou de mauvaiſe foi? Je ne le déciderai pas; mais je crois qu'un bon Critique doit bien connoître l'Auteur dont il emprunte le témoignage; & que cela ſuppoſé, notre Anonyme ne voudroit pas qu'ici, je le ſoupçonnaſſe d'ignorance, ni même de légéreté: il eſt accuſateur; Bayle eſt un Ecrivain François qu'il eſt aiſé de conſulter & d'entendre ſur des matieres qui, comme celle-ci, ſont à la portée d'un enfant.

car en se trompant, il n'insultoit personne. Mais vous, qui embouchez la *trompette malhonnête* de la diffamation calomnieuse; que de précautions vous avez à prendre!

Voulez-vous savoir à présent comment Bayle parle de Pline, quand il examine à fond un des sujets que le Naturaliste a traités? Lisez la *Dissertation sur le jour*. Vous y trouverez les trois conclusions suivantes: *S'il falloit juger de leurs lumieres* (des Anciens) *par celles de Pline, il faudroit conclure qu'ils ne voyoient presque goute là-dedans.... Il ne faut qu'avoir eu trois leçons du globe, pour voir que ce que dit Pline, est une fable tout-à-fait absurde...... Pline pourroit bien avoir été trompé par des gens qui n'avoient pas bien compris ce qu'ils avoient oui dire.* Voilà la différence qu'il y a d'un Ecrivain à lui-même, quand l'opinion courante lui tinte aux oreilles, ou quand il examine sérieusement.

Comptez cependant sur un certain nombre d'approbateurs. Ils ont dit, après avoir vu la premiere Edition de cette Lettre: *il a tort d'avoir si souvent raison. Que ne traduisoit-il sur une autre Édition que celle du P. Hardouin, puisque son Critique le juge sur une autre? Et puis nous aimons les mauvaises turlupinades; elles s'accordent avec notre façon de lire & de penser.*

En

En un mot, elles nous gagnent le cœur, & les raisonnemens exacts, les preuves sans injures un peu grossières, nous désorientent à chaque instant. Vous voyez que si je me fusse servi d'une autre Édition, qui à des égards, m'eût aussi donné raison, j'aurois encore eu tort de la suivre, au jugement de votre famille; attendu que vous écrivez d'une maniere, que j'écris d'une autre, & que *de gustibus non disputandi.*

Croyez-vous que si j'eusse voulu employer des termes expressifs, pour peindre les qualifications qui vous conviennent, je n'y aurois pas réussi? Je les sais tous, mais il ne me convient pas d'en faire usage. Quand vous dites que ceux des Artistes qui ont écrit de l'Art, n'ont jamais fait la partie la plus brillante du corps, croyez-vous que je n'entende pas la voix d'Apelles qui vous ordonne de vous taire?

Si j'ai cru devoir relever les fautes de mon Censeur, qui s'est permis trop souvent de condamner ce qu'il n'avoit pas entendu, & de joindre l'insulte à l'injustice; je goûte une satisfaction pure, quand je puis trouver chez lui un passage sensé, juste, honnête & bien senti. Tel est, Monsieur, celui que je vais mettre sous vos yeux. « Je crois, dit-il, qu'un homme » de Lettres, quoique Connoisseur achevé en

„ ſculpture & en peinture, doit conſulter, ſur
„ certains articles, les Peintres & les Sculpteurs ;
„ & que, vous autres Artiſtes (x), vous avez

(x) On oublieroit ce ton, *vous autres Artiſtes*, ſi *Artiſtes écrivailleurs* ne décéloit dans un autre endroit, le but de l'Ecrivain. Ajoutez qu'il voudroit tirer Pline à lui, pour s'en faire un compagnon d'invectives, & voici comment. Après une prétendue correction (Septembre pag. 331.) il me dit; Ajoutez : *ce peu de mots, la briéveté, le ſilence de Pline ſur toutes ces figures & ces Volumes de l'Artiſte, en ſont peut-être la ſatyre.* Si on ignore que la briéveté eſt un des caracteres de Pline, je crois qu'il faudroit l'apprendre avant d'inſinuer, qu'elle pourroit bien ici n'être qu'une ſatyre. Si on ne l'a pas aſſez lu, pour ſavoir qu'il dit *volumen compoſuit*, *volumina condidit*, &c. pour les Ecrivains les plus célebres comme pour les Artiſtes, je crois qu'il faudroit le lire. Mais ſi l'on ſait qu'il n'eſt pas là queſtion de ſatyre, & qu'on inſinue cependant que ce pourroit bien en être une, ne paroîtroit-il pas qu'on a plus en vue la malignité de certains Lecteurs, que le ſoin de ſa propre réputation, en ſuppoſant qu'on en ait une ; & qu'on veut, à quelque prix que ce ſoit, tourner en ridicule tout Artiſte qui écrit ſur ſon Art? Mais voici de quoi changer les doutes en certitude : notre homme, pour le coup, parle à viſage découvert. Après avoir fait une aſſez bonne obſervation (que je ſuis fâché d'avoir faite

„ grand besoin à votre tour, de consulter sur
„ d'autres parties de votre Art, les gens de
„ Lettres, si vous n'êtes pas lettrés au point
„ qu'il le faut, pour pouvoir entiérement vous
„ passer d'eux : qu'en ce cas-là même, les avis
„ combinés de plusieurs, vous vaudront mieux
„ que votre avis seul".

Je crois, Monsieur, que vous pensez ici comme mon Censeur, & que vous applaudissez avec moi à des idées aussi avantageuses aux Arts..... Mais si j'avois dit tout cela avant lui; si je l'avois dit plus fortement; si, en s'ingérant de me donner des conseils, il n'étoit que le foible plagiaire de l'ouvrage qu'il critique; ne regarderoit-on pas un tel procédé comme un rare exemple de......? je n'acheve pas; car ici le terme propre ne pourroit être qu'un mot

---

avant lui, sans quoi je l'en remercierois) il ajoute. *Les Artistes* (*tous gens que Pline pouvoit fort bien désigner par* ON, *sans se donner la peine d'en décliner les noms*) *écrivent & disent &c.* (Septembre page 332:) Ainsi toutes les fois que vous trouverez dans Pline, le mot *dicunt*, *on dit*, soyez sûr qu'il designe quelques gredins aussi méprisables que les Artistes. On peut donc le penser des gens dont on ignore le nom.

offenſant : & ſi cet homme n'a pas honte de le mériter, moi je rougirois en le proférant. Comment! Il ſe dônne les airs de m'éclairer, & ne répéte que ce que je lui ai appris! Il prend un ton de ſupériorité pédanteſque, pour me redire ce que j'ai dit à haute voix! Il veut, même en tranſcrivant mes idées, me faire paſſer, en tout & partout, pour un imbécille, tandis qu'il ne ſera donné qu'à lui d'avoir le ſens commun. Voici, Monſieur, voici comment je me ſuis exprimé.

« Quand le Littérateur convient que la Na-
» ture a mis les principes du beau & du vrai
» dans la tète de l'Artiſte, comme dans la ſien-
» ne; que, de ſon côté, celui-ci écoute le
» Littérateur: le ſavoir & le goût ſe prêtent
» alors un mutuel ſecours....... Que s'il y a
» des Artiſtes qui refuſent d'écouter des hom-
» mes plus inſtruits qu'eux, lorſqu'il s'agit de
» connoiſſances qui peuvent améliorer leurs ou-
» vrages; qu'ils ſoient traités d'ignorans Ou-
» vriers, qui ſe livrent entiérement aux opé-
» rations de l'œil & de la main..... Mais ceux
» de nos Artiſtes qui écrivent; ceux qui ont
» cultivé les Sciences, comme ceux qui n'en
» ont pas eu le loiſir, conſultent, écoutent
» les Savans; & nous voyons auſſi des gens

„ de Lettres consulter les Artistes, & par là se
„ bien connoître en peinture & en sculpture".
(Note 43. tom. I. p. 346 & 347.)

Si les injures grossieres, la mauvaise foi, le fiel & la calomnie, n'ont pas souillé ma plume, je laisserai le mépris public tout entier à celui qui paroît l'avoir si bien mérité. Nous ne partagerons pas les voix, en nous rendant tous deux coupables de fautes aussi dignes de mépris.

Vous, Monsieur, que je respecte, & que je fais juge entre mon Censeur & moi, n'allez pas me citer *l'homme & la puce.* On peut, comme vous voyez, se débarrasser d'elle, sans implorer Jupiter & tout l'Olympe. On peut même faire encore ce que je vais vous dire. J'étois dans un verger, je vis un arbre qui avoit le tronc gâté: j'en examinai les branches & j'y apperçus quelques fruits. J'avois besoin de me refaire, je cueillis les meilleurs; l'arbre resta gâté, mais je me substantai. A ma place, vous en eussiez fait autant, sans vouloir cependant d'aussi mauvais fruitiers dans votre jardin.

A St. Pétersbourg le 12 *Nov.*
1775.

FALCONET.

P. S. Le critique a eu l'attention de continuer *l'Errata* (*y*) de mon ouvrage, & je crois

---

(*y*) Pour faire mieux connoître ce prétendu supplément à mon *Errata*, j'en vais citer encore un trait, qui peut figurer avec ceux que j'ai rapportés ailleurs, sans les avoir désignés par le titre *d'Errata* que leur donne le Critique. Pline dit, en parlant de Xénocrate, *& de suâ arte composuit volumina.* J'ai traduit, *& a écrit sur son Art.* Mon obligeant Correcteur me dit: Mettez, *& a écrit sur son Art des Volumes.* Non, certes je ne le mettrai pas. Pline m'apprend bien que Xénocrate a composé sur son Art plus d'un rouleau, *volumen*, mais j'ignore si cet Artiste a écrit des Volumes, c'est-à-dire, s'il a fait un nombre très-considérable de Livres. C'est en parlant d'un Montfaucon, d'un Calmet, d'un Ecrivain extraordinairement fécond, qu'un homme qui sait le françois dit; cet Auteur a écrit des *Volumes.* Pour les Latins, c'est une autre affaire. Ils entendoient par le terme *Volumen*, une distinction de matiere, ou un repos dans un même ouvrage, & précisément ce que nous appellons livre premier, livre second, &c. Sans chercher plus loin, si notre continuateur d'*Errata* eût vu *sequenti dicemus volumine*, qui termine le vingt-neuvieme Livre de Pline, il auroit su qu'en françois, on ne traduit pas *volumen* par *volume*, mais par *Livre.*

Je ne voulois rapporter qu'un trait; mais la vue d'un autre qui le vaut bien, me détermine à le rap-

lui devoir le même service. Il a oublié de mettre

---

porter aussi. J'avois laissé dans le premier Volume, page 42. une faute assez grossiere, & mon Censeur, en croyant la corriger, en fait une encore plus forte. Pline dit que les Statuaires Antimaque & Athenodore ont fait de belles statues de femmes : *Antimachus, Athenodorus feminas nobiles ;* & dans la Traduction, il y avoit bêtement, *des femmes de qualité.* A cela mon Correcteur dit ; *mettez des femmes illustres.* Je conviens que *nobilis* signifie quelquefois *illustre ;* mais c'est le sens du discours & le style de l'Ecrivain qui en décident. En faisant de nouvelles corrections, j'ai lu Pline avec une attention particuliere, & j'ai trouvé que pour désigner des personnes illustres, il ne se sert pas ordinairement de l'adjectif *nobilis*, mais de *celebris, clarus, illustris*, &c. & qu'il fait *nobiles* substantif, quand ce mot désigne des personnes nobles ou illustres : les exemples en sont fréquens chez les Latins. J'ai trouvé pareillement, que pour qualifier un bel ouvrage de peinture ou de sculpture, Pline employe le mot *nobilis.*

Notre Censeur qui, selon toutes les apparences, n'a pas fait ces observations, a donné tout à plein dans le paneau : il n'a pas vu qu'à son compte, Pline auroit écrit sa langue, peut-être plus mal que sa Cuisiniere ne la parloit. Quand il a dit *Nobiles Bacchas, nobilem Satyrum, nobile emplastrum, nobilis fons, Echionis sunt nobiles picturæ*, &c. cela auroit signifié

cet épigraphe si convenable à la tête de son Exa-

---

des Bacchantes illustres, un illustre Satyre, une emplâtre illustre, une illustre fontaine, Echion fit des peintures illustres; & *nobilissima aristolochia* devroit se traduire par *herbe très-illustre pour évacuer les purgations des accouchées.* Il y a une foule d'exemples pareils, & qui seroient aussi ridicules, si on les traduisoit comme ce Monsieur traduit *feminas nobiles.*

Cela n'excuse pas ma faute; aussi n'en ai-je point la prétention, puisque je l'avoue & que je l'ai corrigée, en mettant *de belles figures de femmes.* Mais j'ai en même temps voulu montrer encore ici, que ceux qui croient avoir le privilege exclusif d'entendre Pline, qui l'assurent même avec le ton indécent de l'invective, sont à leur tour marqués au coin de la plus répréhensible ignorance. Encore s'ils montroient plus de modestie, on pourroit gémir avec eux sur la foiblesse de l'esprit humain. S'ils ne disoient pas, *l'ouvrage de l'Art, traduit & commenté de votre façon, est aussi pitoyable, que le seroit la statue que s'aviseroit de faire un petit Littérateur comme moi;* si, dis-je, ils ne s'abandonnoient pas à de telles grossiéretés, on pourroit discuter, prouver, résumer & même s'appésantir; mais il convient de les montrer à visage découvert, & de lui répondre: *Hélas Monsieur, la statue que vous feriez n'attireroit pas même un examen aussi pitoyable que celui qu'il vous a plû de faire de la Traduction & du commentaire de ma façon.* Le Statuaire

men : peut-être a-t-il cru qu'il n'en avoit pas besoin.

.... velut ægri somnia, vana
Fingentur species.

HORAT. *de arte poëtica.*

---

a écrit : *Je fais un peu votre métier ; faites le mien, afin qu'on puisse voir laquelle des deux productions fera le plus hausser les épaules.* La réponse est une statue, le silence, ou la honte imprimée sur le front de l'homme injuste : une ame forte se rencontre ; elle se charge du dernier rôle, & voilà mon Examinateur.



ENTRETIEN D'UN VOYAGEUR AVEC UN STATUAIRE.

An, ſi quis atro dente me petiverit, inultus ut flebo puer (a)?

HORAT. *Epod. 6.*

J'aime & j'honore les Beaux-Arts, ſur-tout lorſqu'ils peignent avec ſuccès, les objets de notre admiration. Mais je ſais que ſi un ouvrage n'eſt pas encore public, il appartient à l'Auteur, & qu'on ne doit le voir qu'avec ſon agrément. Me ſeroit-il permis, dans le peu de jours

(a) L'Auteur de cet Entretien confeſſe qu'il n'eſt pas aſſez parfait pour tendre une joue, quand on l'a frappé ſur l'autre. On pourra voir ici comme ailleurs, qu'il n'eſt rien moins qu'aggreſſeur & odieux ſatyrique. Mais il voudroit en ſe juſtifiant, inſtruire par ſon exemple, ceux qui riſqueroient ce qu'il a riſqué. Le Lecteur eſt prié de ne pas s'y méprendre, & de ſe ſouvenir auſſi, que le droit de ſe défendre contre des accuſations injuſtes, fut toujours légitime. Je vais le prouver.

que je dois rester encore ici, de voir la statue de Pierre le Grand? — Jamais un homme honnête ne m'a fait cette demande, que je ne l'aie prié de me donner ses avis, & j'en ai quelquefois profité. Entrez, voyez, instruisez-moi.

Nos deux interlocuteurs s'entretiennent de la statue; mais cette partie de leur conversation étant indifférente, on la supprime. Ce qui suit ne l'étant pas entiérement pour l'Artiste, on le rapporte.

Je n'ai pas encore vu la pierre qui doit servir de base à la statue; j'ai seulement ouï dire qu'elle étoit énorme, & que vous l'aviez presque réduite à rien. Ne pourrois-je pas sans indiscretion, vous prier de m'apprendre ce qu'il en faut croire & comment vous avez raison, si le retranchement qu'on m'a dit est vrai? — Après ce qui s'est passé à la connoissance de tout le monde, & particuliérement à celle de M. de Betzky, cette imputation est si ridicule, que j'aurois peine à vous comprendre, si depuis longtemps, je n'en avois pas les oreilles rebattues. J'ai laissé dire, m'imaginant que la vérité prévaudroit. Mais enfin, il faut qu'avec vous, je démasque la haine persécutante, puisque vous m'en fournissez l'occasion. Avant de

vous répondre, apprenez-moi plus particuliérement ce que vous avez ouï dire sur cet article, & vous verrez qu'ici pour se justifier, la vérité n'a qu'à paroître. — On dit premiérement que vous auriez dû faire abattre sur le lieu même d'où fut tiré cette masse, tout ce que vous en avez fait ôter dans votre attelier; & qu'ainsi vous eussiez épargné à l'Etat, une grande partie des sommes que le transport d'un fardeau si pesant a coûté. Voilà d'une part, de quoi quelques jeunes gens se plaignent.—Ecoutez. Quand cette pierre fut trouvée, elle pesoit environ quatre à cinq millions de livres: pour la dégrossir, lui ôter une partie de son poids inutile, & lui donner à-peu-près la forme de mon modele, j'en ai fait retrancher sur la place environ deux millions de livres, suivant le calcul fait après cette opération. Je proposai de la diminuer encore & de l'approcher davantage du modele: mais on me répondit qu'il falloit absolument la transporter dans cet état; que l'opération en seroit plus singuliere, & feroit, disoit-on, plus de bruit dans l'Europe; sauf, ajoutoit-on, à la diminuer après dans l'attelier. Vous voyez que l'épargne dont vous me parlez ne dépendoit pas de moi. — Cela est vrai. — Et permettez que j'ajoute un mot décisif. Vous

ſavez que ce n'eſt pas moi qui ai fait tranſporter cette pierre; que l'opération en fut faite ſous les ordres de M. de Betzcky, & que le tout fut penſé, conduit & fort heureuſement exécuté par Mr. le Comte Marin Carburi Cephalenien. Ainſi vous concevez que dans aucun cas, je ne prenois la moindre part au mérite de la difficulté vaincue; je n'avois donc aucun motif pour ne pas faire dégroſſir ſur la place une pierre qui n'en auroit pas moins fait de bruit dans l'Europe. — Cela eſt démontré. — Suppoſons que pour m'éviter la peine de me tranſporter ſouvent dans la forêt où étoit la pierre, ou pour quelque autre raiſon, j'euſſe refuſé d'y faire continuer le dégroſſiſement qu'il falloit, M. de Betzky n'eut-il pas uſé de l'autorité qu'il pouvoit mettre en œuvre pour m'y contraindre? Ou bien ne l'eût-on pas fait ſans moi d'après mon modele, ſi je m'y fuſſe refuſé? Sans être Statuaire, chacun pouvoit juger à peu près de la forme & des meſures: ce travail fait en gros, n'eſt qu'un ouvrage de manœuvre. Il réſulte donc qu'ayant tranſporté la pierre dans l'état où elle étoit, c'eſt qu'on l'a voulu, ou bien que j'ai donné de bonnes raiſons pour n'en pas continuer le dégroſſiſſement. Si mes raiſons euſſent été valables alors, pourquoi ne les ſe-

roient-elles pas aujourd'hui ? Encore une fois, vous voyez que l'idée d'épargner ou de n'épargner pas des fommes à l'Etat, ne me regarde en aucune forte. — J'ignore comment votre Directeur général pourra détourner ce coup à la face du Public. — Difons auffi qu'un des motifs qui a contribué à tranfporter la pierre dans fon état encore informe, eft l'hiver. C'eft en Ruffie, le meilleur tems pour les tranfports ; cette faifon ne permet point de retard, à moins qu'il ne foit d'une année. Mais il ne falloit pas m'attribuer ce qui n'a pu me regarder. — Je vois de plus en plus, que vous n'avez pu entrer pour rien dans tout cela.... De forte donc que vous futes contraint de diminuer le bloc dans votre attelier ? — Affurément. Il faut même le diminuer encore, c'eft-à-dire, le faire reffembler autant qu'il fera poffible, à ce qu'il doit repréfenter. Vous favez qu'on ne fait pas une ftatue pour fa bafe, mais qu'on fait la bafe pour la ftatue. — Je comprends comment le Public, ce juge léger, a pu vous blâmer : il n'étoit pas inftruit & ne penfoit guère à l'être. Tandis que vous reftez tranquile à votre affaire, mille gens dont l'état eft d'aller, de venir, de parler & de faire parler, s'entretiennent quelquefois de vous & de votre ouvrage, comme

d'une infinité d'autres choses, mais sans y penser...... Revenons à M. de Betzky : est-ce qu'il ne savoit pas que vous deviez diminuer encore la pierre dans votre attelier? — Je vous répéte qu'il avoit vu le modele de cette roche, qu'il savoit que j'y devois conformer le bloc. Il voyoit aussi de temps en temps le progrès du travail, lorsque je faisois faire les diminutions nécessaires. Quand il ne l'auroit pas vu, ne lui en rendoit-on pas compte chaque jour? — Pourquoi donc s'est-il plaint si amérement de ces mêmes diminutions? Chaque coup de marteau que vous faisiez donner dans le bloc, étoit *autant de coups de poignard que vous lui enfonciez dans le cœur* : ce sont ces propres mots. — Il s'en est plaint à trop de monde, pour que cette originale doléance ne me soit pas parvenue. Mais, s'il sentoit ainsi les coups de marteau, comment pouvoit-il ignorer le travail que je faisois? Si ce travail étoit mal-à-propos, pourquoi le laissoit-il faire, sachant par quelle autorité il pouvoit l'empêcher? — C'est qu'alors vous étiez encore supportablement ensemble; vous ne deviez pas avoir absolument tort. Vous vous brouillates; il fallut bien répandre que vous n'aviez pas le sens commun. Il est des hommes qui n'apperçoivent

pas le mal qu'ils se font en voulant en faire aux autres. — Sans doute. Mais les motifs secrets qui meuvent certains hommes, ne doivent pas toujours être scrupuleusement recherchés. — Avec cette belle délicatesse, louable en d'autres occasions, celui qui fait bien, reste souvent accablé sous l'oppression de la calomnie; & souvent aussi un mot vrai, un mot à propos, suffit pour l'en affranchir. — Vous savez que la statue de Pierre le Grand m'a valu quelques éloges, & que ceux qui me les ont adressé publiquement, ayant cru qu'ils devoient m'appartenir seul, ne les ont adressés qu'à moi. Ils ont pensé qu'il n'étoit pas raisonnable d'attribuer à un Directeur les succès de l'Artiste, comme il seroit injuste aussi d'adresser à l'Artiste, la louange ou le blâme que pourroit mériter un Directeur. Je ne crois pas qu'il soit besoin de vous en dire davantage. — N'en parlons plus : je vous entends de reste. Mais satisfaites je vous prie ma curiosité : faites-moi voir cette pierre dont il est tant question. — Elle est dans l'autre attelier, & nous irons à l'instant même, si vous voulez. — Vous me ferez plaisir; allons-y. Tout ce que vous m'apprenez me paroît si clair, que je ne manquerai pas dans l'occasion, de redresser ceux qui seront

ront mal informés. — Il faut donc que j'ajoute encore une circonſtance. Quand on eût ſû que dans mon attelier, j'avois achevé d'abattre l'excédent de cette maſſe informe, on reprocha vivement à l'Ordonnateur, les frais du tranſport. Lui pour ſe tirer d'affaire, débita & fit débiter que c'étoit moi qui chaque jour, à grands coups de marteaux, perdoit cet argent. Le blâme une fois jetté ſur moi, quelques perſonnes raiſonnables y furent trompées comme les autres. On forgea des torts, on les mit ſur mon compte; car je me trouvois là tout à propos pour ſatisfaire la haine de qui vous voudrez : cette méthode eſt bien commode. — Vous auriez plus raiſon encore, ſi vous diſiez qu'elle eſt aiſée dans une Cour, où celui qui ſait & peut nuire n'a jamais tort, même quand il s'abaiſſe à faire après coup des accuſations ſourdes, & qu'il employe contre un étranger des ruſes clandeſtines. Il eſt dans l'ordre, vous le voyez, que perſonne n'ait oſé dire publiquement : *c'eſt de-là que viendroit le mal s'il y en avoit.* — Aucune bouche ne s'eſt ouverte pour dire cette vérité; mais beaucoup ont répété le menſonge. Perſonne n'a penſé que la premiere idée raiſonnable portoit à voir mon modele, & à juger ſi les retranchemens faits à la pierre

ſont nuiſibles, ou même inutiles, & s'ils ne ſont pas conformes à ce modèle fait, vu, approuvé bien avant qu'on ſût quelle pierre ſeroit employée..... Mais nous voici arrivés. — Là voilà donc cette pierre fameuſe : elle eſt encore de belle taille ; ſon tranſport doit être placé dans les faſtes de la Méchanique, & faire époque dans l'Hiſtoire des Arts de notre ſiecle. Mais où ſont ces *Grenats*, ces *Topaſes*, ces *Améthyſtes* que j'ai lus dans un Almanach de Gotha de 1770 ? Je ne vois là qu'un bon granite fort commun, & compoſé comme tous les autres de *Feld-Spath*, de *Mica*, de *Quartz*, & je vois qu'il ſera durable. — Il y avoit ſur un des côtés du bloc, une veine compoſée de parcelles mal conſolidées, & de quelques parties cryſtalines aſſez groſſieres & très-imparfaites : à la taille, tous ces joyaux ont diſparus. Si la pierre en eut entiérement été, ſon peu de ſolidité l'eût fait rejetter ; & les éclats que vous voyez çà & là n'y ſeroient pas reſtés, ſi on l'eût employée. Que d'ailleurs ces Topaſes de l'Almanach, ne vous ſurprennent pas ; elles ont été créées à Pétersbourg ; & le Rédacteur de ce qu'on en vouloit publier, me croyant peut-être dans la confidence, vint me conſulter ſon manuſcrit à la main : je le priai ſeulement d'y ſupprimer

quelques mots d'éloge que je pensois ne pas mériter, & je ne me mêlai pas du reste. — Je vois qu'on n'a pas eu le courage de se contenter d'une opération peu commune, & qu'on a aussi voulu leurer le Public, en envoyant de tous côtés des échantillons de cette veine qui heureusement n'existe plus dans votre base. A présent que j'ai l'objet devant les yeux, dites-moi je vous prie, quelles étoient les trois dimensions de la pierre, quand on l'apporta, & à quelle mesure vous l'avez réduite. — Ce bloc avoit 37 pieds de longueur, sur 21 de largeur & 22 de hauteur. Depuis que je l'ai fait diminuer dans l'attelier, il a 37 pieds de longueur, sur 21 de largeur, & sur 17 de hauteur, attendu que j'en ai fait baisser trois à quatre pieds conformément à mon modele, & à l'élevation qu'il convient de donner à la statue. — Je vois encore le parement d'un côté, l'autre est engagé dans ce massif de briques; & voici par les deux bouts, les entaillures qui servoient à placer les étaies pour assurer la pierre sur son chassis de transport: elles me disent tout.... Mais au lieu d'ôter trois à quatre pieds de pierre sur la hauteur, n'auriez-vous pas dû enfoncer le bloc dans le sol, jusqu'à la mesure qu'il vous falloit? Vous eussiez donné plus de vé-

rité à votre roche emblèmatique; elle auroit vraiment ſorti de terre, &, dit-on, la peine & les frais de ce travail euſſent été moindres: on vous fait auſſi ce reproche. — Je ne puis m'empêcher de ſourire de l'obſervation ſur la vérité de l'emblème. J'admire comme le jugement s'obſcurcit dans les choſes les plus ſimples, lorſqu'il eſt une fois prévenu par des diſcours. Je conviendrai même, ſi l'on veut, que la ſommité d'une roche qui ſortiroit naturellement de terre, & l'Empereur en perſonne ſur un cheval de ſes écuries, auroit bien plus de vérité. — Je ne ſais ſi je mérite la plaiſanterie; puiſque ce n'eſt pas moi à beaucoup près, qui vous fais ce reproche. — Pardonnez-la donc; & continuons avec le bon ſens & la droiture qui nous conviennent. Cette roche ne fut-elle enfoncée que d'un pouce dans le pavé, l'illuſion ſera parfaitement égale à celle d'une roche enfoncée de quatre mille pieds dans terre. Il reſte à ſavoir ſi les frais du travail pour enlever le trop de hauteur, ſont en pure perte. Voici une dalle d'environ douze pieds de longueur ſur autant de largeur; elle en provient, & vaudroit bien peu ſi elle n'égaloit pas les frais de ce travail.

Ne voyez-vous pas que c'eſt le meunier, ſon

fils & l'âne. Si j'avois enfoncé le bloc dans la terre, on eût dit: c'étoit bien la peine de l'en tirer pour l'y remettre : en taillant l'excédent du sommet, on auroit eu un beau morceau de reste; on a mieux aimé l'enfouir. Le voilà ce Public du moment, inquiet, inattentif, & toujours empressé de juger ce qu'il n'entend pas, ce qu'il ne voit pas. — Et qui ne changera pas. Mais revenons à votre bloc. Quelles sont les autres diminutions que vous avez jugé convenable d'y faire ? — Vous pouvez remarquer que j'ai particuliérement ôté de la pierre aux deux côtés vers le sommet, pour ne lui donner que 10 à 11 pieds de large, au lieu des 21 pieds qu'il y avoit; & que par un talus qui conduise l'œil au plan sur lequel doit poser le cheval, ce plan n'ait que huit pieds de largeur environ. J'ai voulu, comme un autre Statuaire, qu'on vit d'en bas, les cuisses, les jambes & les pieds du cheval. Je n'ai fait aucune autre diminution sensible, si ce n'est pour faire ressembler le bloc au modele, & pour lui ôter sa forme ratatinée; il falloit que le cheval gravît une pente douce (*x*). — Vos réponses sont

(*x*) A mon départ de Pétersbourg, la base n'étoit pas entiérement acheyée. J'y aurois peut-être indiqué,

si claires, si satisfaisantes, mes questions si importunes, l'objet parle si bien de lui-même, que j'ai honte de les faire. Mais puisque nous y sommes, il faut tout dire. On répand encore qu'après avoir coupillé cette pierre, vous êtes obligé d'y ajouter des morceaux. — La premiere assertion est une sottise; la seconde, une vérité. La pierre, comme je vous l'ai dit, avoit trente-sept pieds de longueur, lorsqu'elle entra dans l'attelier, & c'est encore sa mesure. Mon modele a cinquante pieds de longueur environ à sa base : il faut bien que, soit à un des bouts seulement, soit à tous les deux, on rapporte à cette base, une douzaine de pieds, si on ne veut pas que la statue soit maussadement guindée sur un billot, sans grace, ni air de grandeur, de vérité & de solidité. M. de Betzky sait tout cela: c'est à cette intention que pour l'ajouter au devant de la baze, il a fait venir aussi le moyen bloc que vous avez vu à la porte de l'attelier, & qui fut autrefois détaché de la grosse pierre : on croit, sans trop le savoir, que

---

par quelques arbustes en bronze & placés dans la partie que l'Empereur a déja parcourue, les progrès que son regne fit faire à la Russie. J'en avois parlé ; j'ignore si on l'a exécuté, & je consens même à l'ignorer toujours.

ce fut par un coup de tonnerre. Vous comprenez tout cela. — Si bien que je vous prie de ne pas me l'expliquer davantage. Soyez certain que je comprends aussi, que le tonnerre glisse sur une roche de granite; mais qu'à l'aide de quelques filtrations, une forte gelée peut la fendre. Mais je ne veux pas trop abuser de votre complaisance. — Vous en abusez si peu, que je vais vous faire une autre observation. Si vous eussiez vu cette pierre dans la forme qu'elle avoit en arrivant ici, elle vous paroîtroit aggrandie, malgré ces diminutions qui font tant de bruit, &, comme vous voyez, qui étoient indispensables. Baissez des parties, de quelque objet que ce soit, vous ferez paroître les autres plus élevées: c'est, dit-on, un secret de l'Art. Pour moi je ne reviens pas de ma surprise, quand je vois ce secret ignoré des hommes qui tiennent le sceptre des Beaux-Arts..... Est-ce ma surprise qui vous fait rire? — Non en vérité. Ce sont les bonnes gens qui vont de côté & d'autre répétant tout ce que je viens de vous rendre. Il me semble voir un bloc de marbre quarré, placé chez un Statuaire. Si lorsque la statue qu'il en doit faire est ébauchée, on venoit lui dire qu'il ne sait ce qu'il fait, attendu que l'intention de ceux qui lui fournis-

ſent le marbre, eſt que le bloc reſte quarré, mais que la ſtatue n'en ſoit pas moins faite. — Votre comparaiſon n'eſt que juſte, & c'eſt apparemment ce qu'on vouloit que je fiſſe. — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, & c'eſt pour y venir que j'ai voulu vous entendre. Publiez, je vous prie, notre converſation. — J'ai peine à croire qu'il en ſoit beſoin; les abſurdités que nous avons vues, ſont ſi frappantes que les hommes tant ſoit peu ſenſés...... — Ne vous y fiez pas. Je ſais ce que je vous conſeille: il eſt inutile de m'expliquer davantage. Mais aſſurez-vous bien que tout ce que je vous ai dit, eſt accrédité dans plus de têtes que vous ne penſez, parmi leſquelles vous ſeriez fort ſurpris d'en trouver de très-ſenſées d'ailleurs, & qui peut-être par indolence, donnent, comme la multitude, dans les ſots contes qu'on a pu faire, & qu'on écrit à droite & à gauche. — Mais au moins l'Impératrice ne les croira pas. — Vous vous moquez. Quand elle verra la ſtatue ſur ſa baſe, & qu'on lui dira pour la millieme fois, que cette pierre étoit bien plus groſſe, ira-t-elle une toiſe à la main, vérifier ſa meſure relative au modele, qu'on aura ſouſtrait ou briſé? — Eh bien, je ſuivrai donc votre avis, pour que chacun voye à qui l'Art & l'Ar-

tiſte furent livrés à la Cour & ſous la protection de l'Illuſtre CATHERINE, ſur-tout pendant les quatre à cinq années de trop que j'y reſtai. Il me vient cependant un ſcrupule. M. de Betzky eſt un vieillard octogénaire, il eſt décoré d'un cordon bleu; il occupe de belles & grandes places; il eſt favoriſé de l'Impératrice. Or, je vous demande s'il eſt prudent à moi, ſelon certaines maximes, d'avoir raiſon tout haut contre lui, & ſi ſes ſerviteurs ne diront pas que j'ai fait *un libelle atroce contre ſon Excellence*; car vous ſavez que c'eſt leur refrein actuel pour déſigner la deſcription exacte qui paroît enfin, du tranſport de la pierre: il n'y eſt fait mention de M. de Betzky, que comme il convient & ſelon la part qu'il eût & dût avoir à ce tranſport: mais c'eſt un crime à Pétersbourg. — Quand vous m'aurez dit quel âge, quel cordon, quelle place & quelle faveur diſpenſent d'être juſte, je vous répondrai. Quand vous m'auriez prouvé que vous êtes un enfant, que vous êtes venu courir l'avanture à la Cour de Ruſſie, que vous n'en avez pas été demandé avec diſtinction à celle de France, dans un tems où vous ne penſiez, ni à la Ruſſie, ni à la ſtatue de Pierre le Grand; en un mot, que vous êtes ſans aveu, ſans état, ſans talent dans vo-

tre Art, sans conduite, un vrai pauvre diable, que sais-je encore, je vous engagerois à repousser l'injustice & la calomnie. Mettez-les dans tout leur jour, & vous servirez l'humanité que tant d'autres déshonorent. — Je ne veux parler de tout cela qu'avec économie : cependant j'avoue que si chaque honnête homme qu'on accable d'imposture, suivoit votre conseil, certains charlatans n'en imposeroient plus avec tant de hardiesse. Mais ne va-t-on pas crier que j'attaque ? Ne vais-je pas appeller de nouvelles calomnies ? — Vous n'attaquez pas, vous repoussez d'indignes attaques ; & si j'étois à votre place, voici ce que je me dirois : *J'ai tant éprouvé de ces horreurs, qu'il n'est guère possible d'en employer de nouvelles contre moi ; je dois donc choisir entre l'honneur pur, & les coups des méchans qui laissent leur empreinte.* — Hé bien, qu'ils reviennent ; si j'ai sû les repousser, je le saurai bien encore : mon choix est fait..... La mort seule me feroit taire ; mais l'indignation publique redoubleroit sur ces gens-là, qui n'auront d'autre moyen de me réduire au silence, qu'en me laissant enfin tranquille.

A St. Pétersbourg, Janvier 1778.

SECOND ENTRETIEN
D'UN VOYAGEUR AVEC UN STATUAIRE.

Comme il se pourroit que le lecteur n'eût pas sous la main la feuille où M. Linguet parle de la statue équestre de Pierre le Grand, il est bon de placer ici ce qu'il en dit; l'entretien suivant n'en sera que plus intelligible. Après avoir parlé de l'inondation qui affligea Pétersbourg & ses environs, le 10 *Septembre* 1777; *après avoir publié que* LES EAUX SE SONT ÉLEVÉES JUSQU'AUX FENETRES DU PALAIS (*a*), *sans penser que si ce malheur fût arrivé, toute la ville étoit submergée, M. Linguet continue ainsi*, pag. 344, N°. XIV.

„ Un autre événement singulier, mais moins „ triste, peut intéresser, dans le même pays, „ les hommes curieux des incidens extraordi- „ naires.

„ *La Russie*, depuis plusieurs années, fait tra- „ vailler à un monument érigé à la gloire du

(*a*) Elles monterent jusqu'à six pouces au dessus de l'appui des soupiraux de cave: trois pieds environ, furent toute la hauteur.

„ *Czar Pierre I*, ſon créateur, en quelque ſor-
„ te, pour ce qu'on appèlle la *Gloire*; c'eſt une
„ ſtatue équeſtre. On a imaginé de le repré-
„ ſenter *galoppant* ſur un rocher; idée à laquelle
„ on a beaucoup prodigué d'éloges, & qui pour-
„ roit bien ne pas paroître ſi merveilleuſe à la
„ poſtérité.

„ Les ſtatues ſont faites pour lui conſerver
„ les traits d'un homme célebre. Cette inven-
„ tion eſt malheureuſement plus ſouvent proſti-
„ tuée à la flatterie, que conſacrée à la recon-
„ noiſſance. Mais enfin, quel que ſoit ſon ob-
„ jet, l'individu qu'elle expoſe aux regards du
„ public, doit y être préſenté dans une attitude
„ paiſible qui n'altere point la figure, & ne
„ cauſe d'autre ſenſation au ſpectateur, que
„ celle de la curioſité ſatisfaite.

„ Il ſeroit ridicule de donner à ces effigies
„ la poſition d'un *Lutteur*, ou d'un maître d'*Eſ-*
„ *crime* en exercice. Eſt-il plus raiſonnable de
„ leur donner celle d'un cavalier emporté par
„ ſa monture?

„ Si dans quelques tableaux on ſouffre un
„ Prince, ou un Général, placé ſur un cheval
„ animé, c'eſt que cette poſition rappelle des
„ batailles auxquelles il eſt cenſé avoir préſidé:
„ ce ſont d'ailleurs des courbettes, des airs de

„ manege que l'on donne au coursier, & non
„ pas l'action précipitée du galop.

„ Elle seroit contraire à la destination même
„ de la statue ou du portrait, dont l'essence est
„ de rester sous les yeux du spectateur: il ne
„ faut donc pas leur donner une impulsion qui
„ semble tendre à les lui dérober. Premiere ob-
„ servation qui pourroit rabattre une partie de
„ l'enthousiasme, avec lequel on a célébré le
„ monument de *Pétersbourg*.

„ Ensuite, ce n'est pas sur un terrein plat &
„ facile qu'on a posé la figure du Prince. C'est
„ sur une roche raboteuse & escarpée; c'est à
„ travers ces obstacles qu'il s'élance pour arri-
„ ver, dit-on, à la *gloire*.

„ Il y a des allégories propres à réussir dans
„ la peinture verbale qui ne parle qu'à l'esprit,
„ & qui sont interdites à la poésie du ciseau ou
„ du pinceau, dont la destination est de n'ar-
„ river que par les yeux à l'entendement, &
„ celle-là me semble en être un.

„ Le Sculpteur ou le Peintre n'ont qu'un mo-
„ ment à saisir: il faut donc que celui auquel
„ ils s'attachent soit tellement sensible, telle-
„ ment développé, qu'il ne puisse occasionner
„ aucune méprise. Toute allégorie qui exige un
„ commentaire, est mauvaise. Or il me semble

„ que l'action d'un homme qui court en a
„ grand beſoin, quand on veut s'en ſervir pour
„ déſigner un héros preſſé d'arriver à l'immor-
„ talité. Figurer par des rochers matériels les
„ obſtacles moraux qu'il a à vaincre, c'eſt trop
„ aſſocier ſon cheval au ſuccès de ſes efforts.

„ La plus belle de toutes les allégories, la
„ plus ingénieuſe, parce que c'eſt la plus na-
„ turelle & la plus intelligible, c'eſt celle de la
„ galerie de *Chantilly*. La Renommée tient un
„ livre, où ſont écrites les grandes actions du
„ *Grand Condé:* elle en arrache pluſieurs feuil-
„ lets, ſur leſquels on lit les noms de celles
„ qu'il avoit faites en ſervant contre la *France*.
„ Voilà une idée vraiment poétique, une ima-
„ gination admirable: mais celle de faire ga-
„ loper une ſtatue au milieu des petits précipi-
„ ces de ſa baſe, n'a ni juſteſſe, ni grandeur.

„ Ce n'eſt pas tout: ce ſupport auroit pu,
„ comme le reſte de la machine, être conſtruit
„ par l'Art. Il auroit été facile de creuſer des
„ fondrieres, d'élever des roches bien pointues
„ ſur ce plan que la monture impériale devoit
„ fouler aux pieds. En le fabriquant ainſi de
„ pieces rapportées, il en auroit moins couté,
„ & l'effet du monument, quel qu'il ſoit, n'en
„ auroit pas été moindre.

„ Ce n'eſt pas ainſi qu'on a raiſonné en *Ruſſie*.
„ On a cru qu'il ſeroit bien plus *glorieux* de
„ grimper le *Czar* ſur un gros rocher naturel
„ d'une ſeule piece. Après de longues recher-
„ ches, on a enfin trouvé au fond d'un marais,
„ éloigné de pluſieurs lieues de *Pétersbourg*, une
„ maſſe énorme, peſant, dit-on, plus de *trois*
„ *millions de livres:* on a fait des dépenſes énor-
„ mes auſſi pour l'arracher de la vaſe où elle
„ croupiſſoit, pour la rouler juſqu'à *Pétersbourg*,
„ pour la dreſſer ſur la place qu'elle devoit écra-
„ ſer. Les *Titans Ruſſes* qui ont remué cette
„ eſpece d'*Oſſa*, ont le plaiſir de la voir aujour-
„ d'hui ſervir de piédeſtal au Dieu qu'ils vé-
„ nerent.

„ N'y a-t-il pas plus de puérilité, que de
„ vraie nobleſſe dans cette oſtentation?

„ Quel en eſt l'objet? Quel en eſt l'avanta-
„ ge? Quelque prodigieux que ſoit le prétendu
„ rocher, ce n'eſt cependant qu'un amas de
„ pierres, dans l'aſſemblage deſquelles le maçon
„ auroit pu ſuppléer la Nature: pour l'admirer,
„ il faut être inſtruit qu'il eſt d'un ſeul morceau,
„ & encore cette admiration qu'il arrache, eſt-
„ elle d'un étonnement paſſager. Il n'y a per-
„ ſonne qui ne diſe en réfléchiſſant, voilà bien
„ de l'argent perdu.

„ Quel mérite ajoute à la *colonnade du Lou-*
„ *vre* la longueur de deux pieces dont eſt for-
„ mé le frontiſpice qui la couronne ? L'amphi-
„ théâtre de *Niſme* eſt compoſé de bancs de 25,
„ de 30 pieds de long : mais ſi l'Architecte avoit
„ employé de belles pierres de taille ordinaires,
„ bien jointes, ſon édifice ſeroit-il moins ma-
„ gnifique, moins ſolide? Eſt-ce une vraie
„ beauté que celle dont il faut avertir les gens
„ qui la regardent?

„ Enfin une derniere remarque que l'on peut
„ ſe permettre ſur ce monument, c'eſt que l'Ar-
„ tiſte ayant eu l'ambition de fondre la ſtatue
„ qui eſt coloſſale, d'un ſeul jet avec le cheval,
„ l'a manquée en partie, quoique dans le tems,
„ on ait publié qu'il avoit parfaitement réuſſi.
„ Il a fallu réparer; il en a refondu la moitié.
„ Cela ſera rajuſté ſi proprement, dit-on, qu'il
„ n'y paroîtra preſque pas.

„ Mais alors, il auroit, ce me ſemble, été bien
„ plus ſimple de fondre, dès la premiere fois,
„ en deux parties. Si l'Artiſte n'avoit pas eu la
„ gloire de paroître étendre les bornes de ſon
„ art, il n'auroit pas eu la honte auſſi de ſe
„ voir forcé réellement de reculer, & d'en re-
„ venir au procédé ſûr, que des Artiſtes plus
„ vulgaires ſuivent ſans orgueil.

„ Ce Sculpteur paroit en tout être un peu du „ caractere de ce *Macédonien*, qui proposoit à „ *Alexandre* de tailler le mont *Athos* en statue, „ avec une ville dans une main, & dans l'autre „ une coupe qui verseroit un fleuve dans la mer. „ Il est vrai que les idées *gigantesques* de l'Ar„ tiste de *Pétersbourg* ne sont pas tout-à-fait „ aussi exaltées, mais le climat est bien diffé„ rent: sur la *Baltique* on ne roule qu'un ro„ cher, en *Syrie* on voudroit ébranler les mon„ tagnes".

ENTRETIEN.

JE ne comptois plus rester ici que peu de jours, mais quelques affaires ont retardé mon départ. J'en profite pour vous revoir, & causer ensemble d'une lecture que je fis derniérement. — Les livres, dit-on, ressemblent aux hommes: dans la quantité il s'en trouve un petit nombre de bons. Quelle étoit votre lecture? — Un journal qu'un François, connu d'ailleurs, est allé faire à Londres: le lisez-vous? — J'emploie mes loisirs à d'autres lectures. — Vous ne savez donc pas ce qu'on y dit de la composition de votre ouvrage, de sa fonte, & du trans-

port du rocher qui ſert de baſe à la ſtatue de l'Empereur? — Pardonnez-moi: on m'a prêté le N°. XIV. — Eh bien, qu'en dites-vous? — Ce que j'ai dit mille fois: que cette manie de trancher aveuglement ſur les productions des Beaux-Arts, fait hauſſer les épaules aux Artiſtes, même les plus médiocres, & à tous les hommes de bon ſens. — Cependant, ſi je n'euſſe pas vu l'ouvrage avant d'avoir lu la feuille, j'aurois, à quelques égards, donné raiſon au journaliſte: mais ce que j'ai vu ne reſſemble point à ce que j'ai lu. — Voilà le danger de ces critiques hazardées, & annoncées d'un ton magiſtral. Elles obſcurciſſent, elles pervertiſſent le jugement d'un lecteur ſéduit par le ſtyle. On trouve une déciſion toute faite, on l'adopte d'autant plus volontiers, que l'Auteur eſt reconnu pour éloquent, pour homme d'eſprit, & qu'il entretient la pareſſe de ceux pour qui il écrit. Peu de ſes lecteurs diſent : *mais pour ſavoir s'il a raiſon, il faudroit voir l'objet qu'il cenſure, & ne pas s'en tenir à un homme qui parle, qui parle, qui parle.* — Auſſi verrai-je à Strasbourg le mauſolée du Maréchal de Saxe. Il y a là une certaine pierre *rejettée* ſi déraiſonnablement, qu'elle *défigure* la compoſition. — Je vais faire les frais du voyage, & vous montrer la gra-

vure de ce monument..... Vous voyez que cette pierre ne doit point ſe rabattre ſur les pieds du guerrier, comme l'aſſure fauſſement le journaliſte. Elle gliſſe entre le ſocle & le haut du Sarcophage, enſorte qu'en la ſuppoſant levée perpendiculairement ſur la largeur, elle ſeroit de quelques pouces au deſſous de la derniere marche; c'eſt-là qu'elle ſera, quand le Maréchal aura tout deſcendu. La diſtance & la profondeur, formées par cette gorge qui regne autour du bord extérieur de la tombe, laiſſe entre elle & le ſocle, un enfoncement qui ſuffit de reſte. Voilà pourtant ce qu'on appelle un des plus grands défauts de cet ouvrage, *celui qui eſt inexcuſable.* Comme cela eſt vu! — Et moi j'appelle cette maniere de voir, un des plus étranges phénomenes de la viſion qu'on ait jamais lu. — C'eſt auſſi de cette prétendue faute, mille fois reprochée, que vous trouvez dans des *Mémoires ſecrets : Il faut convenir, malgré tout ce qu'on dit pour excuſer l'Artiſte, que c'eſt une faute de bon ſens.* Voilà comme ces Meſſieurs voient, parlent & informent le public qui les lit, & ne connoît pas l'ouvrage (*b*). — Revenons à la

(*b*) Voyez Mémoires ſecrets, Tom. V. page 173. annales 1771.

ſtatue de Pierre le Grand, ou plutôt à ſa baſe, pour le tranſport de laquelle on a fait, dit-on, des *dépenſes énormes.* — Ce reproche a d'abord un vice, en ce qu'il paroît s'adreſſer à moi, qui n'eus aucune part ni au tranſport, ni à la dépenſe. J'avois cru que cette baſe ſeroit conſtruite de pieces de rapport bien appareillées, & les modeles que j'avois faits de toutes les coupes ont reſté aſſez longtems dans mon attelier, pour atteſter qu'une pierre d'un ſeul bloc étoit loin de ma penſée. Mais on me la propoſa; j'admirai & je dis: apportez, la baſe n'en ſera que plus durable. — Vous conviendrez au moins, qu'on a mis à ce tranſport bien de l'argent perdu. — Bien de l'argent perdu! Mais vous n'y penſez pas. Quand un Souverain fait exécuter de grands travaux par des ouvriers de ſon pays, il fait vivre eux & leur famille; c'eſt de l'argent qu'il diſtribue à la plus néceſſiteuſe partie de ſes ſujets, & qui rentre par les canaux accoutumés, dans les coffres du Prince, comme par l'achat de quelques marchandiſes, dans la circulation générale. — Aſſurément: mais ne ſont-ce pas autant de mains enlevées à des travaux plus utiles? — La Pierre fut tranſportée pendant les hivers; ſaiſon où l'ouvrier de l'eſpece qu'il falloit, ne peut travailler aux bâti-

mens en Russie. Aucuns travaux d'ailleurs ne souffroient de retard, soit l'été, soit l'hiver; car le transport à part, on travailloit aussi l'été, mais peut-être avec moins d'hommes; dans le fort du travail, on en employa plus de mille. — Je conviens que ces dépenses, loin d'être perdues pour un Souverain, réunissent le double avantage d'occuper son peuple en soulageant ses besoins. Belle ostentation! sur-tout quand, par leur sagesse, les Rois y joignent tout ce qui peut assurer la félicité publique. Mais encore, combien a couté ce transport & le travail pour former la roche selon le modele que vous avez fait? — En tout, jusques à présent, 70000 Roubles, ou environ 315000 Livres. Supposons qu'en faisant la base de plusieurs morceaux, il en eût couté la moitié moins, il résulteroit que 157500 Livres de moins auroient été réparties sur des ouvriers Russes. Et parce qu'une Souveraine, dont les ressources sont immenses, aura répandu le double sur un millier de ses sujets, on oseroit le trouver mauvais! Ce seroit le comble de la déraison & de l'inhumanité. Mais le travail d'un appareillage eût presque autant coûté que le transport d'un seul bloc, & le monument n'auroit pas été à beaucoup près aussi solide. Ajoutons d'ailleurs, que

les matériaux reſtans après le travail qui a donné la forme & la proportion à la baſe, peuvent monter en valeur à preſque la moitié des dépenſes. — J'ai toujours penſé que ſi deux ou trois honnêtes gens vouloient s'accorder, ils pourroient confondre mille détracteurs. — Je voudrois bien ſavoir ce qu'eût dit le nôtre, s'il eût fait des journaux du tems de Sémiramis. Qu'eût-il penſé de cette pierre qu'elle fit, dit-on, tranſporter depuis les montagnes d'Arménie, juſques vers Babylone? Le bloc, en ne comptant le pied cube qu'à 200 livres peſant, devoit être de ſeize millions de livres; nous le ſuppoſons quarré dans toute ſa longueur. Si dans la carriere, il avoit été taillé en obéliſque, il n'étoit plus que de ſix à ſept millions. Quelque parti que nous prenions, c'étoit au moins le double de notre bloc de trois millions de livres (*c*). — Vous me rappellez le trait, mais j'ai oublié la meſure de la pierre. — Elle avoit 130 pieds de longueur ſur 25 d'épaiſſeur, & autant de largeur. Le trajet qu'elle fit, tant par terre que ſur le fleuve, (l'Euphrate ſans doute) dût être au moins de 300 lieues, tandis que la nôtre ne fit que ſix verſtes par terre, environ

---

(c) Voyez Diodore de Sicile, liv. II. chap. II.

une lieue & demie, & quatorze par eau, environ cinq lieues. Allez comparer nos 315000 Livres avec les frais de ces travaux! Mais ces ames-là n'étoient pas rétréciés, quand il s'agissoit de leur gloire; la mesquinerie n'étoit pas leur toise : & par le seul endroit où nous les envisageons, elles ont encore de quoi nous étonner (*d*). — Laissons Sémiramis & quelques autres de sa trempe, qui ont fait de belles & grandes choses en plus d'un genre, & revenons à votre ouvrage. N'avez-vous pas été bien humilié, quand vous vous êtes vu reprocher *l'ambition de fondre une statue colossale d'un seul jet avec le cheval*, puisque vous avez été ensuite *forcé d'en revenir au procédé sûr que des Artistes plus vulgaires suivent sans orgueil?* —

(*d*) Les *Mémoires secrets* déja cités, disent en toutes lettres, que la Pierre de Pétersbourg, *calculée selon les proportions de sa masse entiere, donne un résultat de trois milliards deux cent milliers.* Ils disent aussi; *le transport de ce Rocher énorme, trainé plus de quarante lieues de loin, surpasse de plus de deux tiers les travaux des Romains en pareil genre, puisque l'Obélisque le plus énorme qu'ils ayent voituré, n'avoit que neuf cent milliers de poids* (tom. VI. page 31.) D'où il est démontré que ces Mémoires *secrets*, pourroient l'être encore davantage.

Ajoutez donc, comme ce Journaliſte, que *ſi je n'avois pas eu la gloire de paroître étendre les bornes de mon art, je n'aurois pas eu la honte auſſi de me voir forcé réellement de reculer.* Depuis plus d'un ſiecle, toutes les ſtatues équeſtres & coloſſales, fondues en Europe, ſont d'un ſeul jet. Les Kellers, célebres fondeurs de profeſſion, réuſſirent fort mal à la ſtatue équeſtre de Louis XIV. Celle de Bordeaux manqua juſqu'à la moitié, & la partie ſupérieure qu'on y rejoignit, le fût préciſément comme j'ai rejoint la mienne: auſſi n'y paroît-il pas plus à l'une & à l'autre, pour la jonction du bronze & pour la ſolidité de la ſtatue, que ſi elles euſſent entiérement réuſſi du premier jet. Le mauvais quolibet du journaliſte, *il n'y paroîtra preſque pas*, eſt donc un de ces mots inſpirés par un motif que je ne dois pas nommer.

Les ſtatues pédeſtres ne ſont pas exemptes de tout accident, puiſque M. Meyers, très-bon fondeur Suédois, manqua, ſans reſſource, la ſtatue de Guſtave Vaſa. Je vous en dirois bien d'autres; mais paſſons. Je fais une choſe honnête, riſquable & pénible, à laquelle on m'engage; il y arrive un accident; je redouble de ſoins pour la réparer, j'y réuſſis (ce qui en aucune langue ne s'appelle *reculer*) & ce Jour-

naliſte me parle de honte ! Il ne ſait donc pas qu'un accident qu'on répare, ne fut jamais un déshonneur ? Pourquoi oſe-t-il parler de honte ? Pourquoi dit-il ce qu'il ne ſait pas, ſans qu'on l'y oblige ? Hélas, à qui prête-t-il ſa plume (*e*) ! Sans qu'on l'y oblige, avez-vous dit. Je le veux croire ; mais que ſavez-vous, ſi on ne l'y a pas engagé ? Tout ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'il a mal entendu ſes inſtructions, ou qu'elles étoient fort gauches. Nous allons voir s'il a mieux compris le reſte.—Ne vous y attendez pas. Un homme qui annonce le déplaiſir que lui font les éloges d'un ouvrage qu'il ne connoît pas, & qui débute par l'envie de rabattre ces éloges, eſt jugé ſur l'étiquette. Si je parlois avec le Journaliſte, voici ce que je lui dirois ; " Vous n'avez pas vu mon ouvrage, „ vous ne pouvez donc en parler que ſur un

(*e*) Daniel de Volterre eut un pareil accident, *ma*, dit Vaſari, *non dimeno*, *conſiderato il toutto trovò la via da rimediare a tanto inconveniente. Ecoſi..... gettando la ſeconda volta, prevalſe la ſua virtù a gli impedimenti della fortuna.* Pourquoi ce langage eſt-il ſi différent de celui de M. Linguet ? C'eſt que Vaſari n'eſt ici qu'un homme ordinaire, & qu'il dit la choſe comme elle s'eſt faite.

» rapport. Jusqu'à votre feuille, les rapports » étoient favorables à l'idéal de cette composition : » vous en convenez, puisque vous vous présen- » tez *pour rabattre*, dites-vous, *une partie de* » *l'enthousiasme avec lequel on a célébré le monu-* » *ment de Pétersbourg*. Etes-vous bien sûr que » ceux d'après qui vous parlez, n'aient aucun » reproche à se faire ? Car j'aime mieux vous » croire trompé que trompeur de votre chef". Je pourrois lui demander encore, s'il est honnête de déchirer publiquement un ouvrage avant qu'il soit public ? Mais on lui a prodigué des éloges. C'est, peut-être, qu'il y a moins à rougir de risquer trente éloges que de hazarder une injure.—Votre argument, quoique bon, pourroit ne pas aller au fait ; car un papier Anglois raisonne, m'a-t-on dit, à peu près comme le François ; mais enfans d'un même pere, que nous importe lequel soit l'ainé ? Disons hardiment, si cela est, *cœci sunt & duces cœcorum* ; laissons-les tomber dans la fosse, & continuons notre conversation.

Que direz-vous de votre *Cavalier emporté par sa monture*, quoique chacun voye que le cheval arrêté par la main du héros, en est à son dernier pas, & qu'il exprime l'instant d'immobilité qu'on voit toujours, & qui est nécessaire

dans l'arrêt de ce galop? Pour peu qu'on ſoit Ecuyer, ſans l'être même, on apperçoit auſſi le léger mouvement d'élévation d'un cheval retenu dans ſon galop. Mais l'expreſſion de la croupe, des jarrêts & des jambes de derriere, eſt d'une telle évidence, que le prononcé du Journaliſte fait pitié à ceux qui voient la ſtatue. On ſent bien qu'écrivant de ce qu'il n'a pas vu, de ce qu'il ne connoît pas, il doit mal en raiſonner; avec un peu de ſens ou de réflexion il l'auroit ſenti, il n'auroit pas pris ce ton déciſif & docte, qui n'en impoſe qu'aux ſots.—Puiſque cela eſt ſi viſible, je n'aurois qu'à prendre notre léger Ariſtarque par la main, & l'amener, tout en cauſant, juſqu'à Pétersbourg: il y verroit que ſon reproche n'a pas l'avantage d'être juſte.—Il a bien un autre avantage, & tout auſſi mal-adroit. En croyant cenſurer votre cheval, ce Journaliſte blâme tous ceux dont la bride lâchée leur donne, quoique ſur le bord du ſocle, l'air de marcher toujours; d'aller par conſéquent ſe précipiter homme & cheval, & de ne pas reſter comme le vôtre, ſous les yeux du Spectateur. Je ſuis loin de blâmer vos confreres: ſans doute ils ont ſenti l'invraiſemblance, & ſe ſont ſoumis à l'uſage tout abſurde qu'il eſt. En faiſant un cheval

arrèté par le cavalier, ils eussent pu répondre du moins à la question, *où va-t-il?* Ainsi du reproche inconsidéré que vous fait le Journaliste, il résulte que votre ouvrage répondant aux deux questions, *d'où vient-il?* & *où va-t-il?* ne présente aucune invraisemblance. Mais chaque Héros n'offre pas toujours au Statuaire ce que le vôtre vous inspira.—Je n'ai pensé qu'à rendre mon sujet le plus naturellement qu'il m'a été possible; & si mon talent eût égalé sa sublimité, je lui aurois donné bien plus d'ame encore..... Mais pour sentir la valeur de cette décision, *c'est trop associer son cheval au succès de ses efforts*, consultons premiérement la nature; puis rappellons-nous ces beaux vers du grand Racine:

Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.

& laissons dire M. le Journaliste; puisqu'un cheval peut *associer* sa pensée au bon ou au mauvais succès de son maître.—Vous êtes heureux de n'avoir pas été des premiers à mettre une couronne de laurier sur la tête d'un Héros sculpté; car on vous eût dit: *c'est trop associer*

des feuilles d'arbres aux succès de ses efforts. Je veux vous dire encore quelques mots, qui en valent bien la peine. *Ces courbettes & ces airs de manège*, que vous auriez pu donner au coursier de Pierre le Grand, n'auroient-ils pas mieux rappellé le caractère de votre Héros qu'un galop naturel? *Ces fondrieres qu'il eût été facile de creuser, & ces roches bien pointues, qu'il falloit élever sur ce plan que la monture impériale devoit fouler aux pieds*, comment vous en pourrez-vous tirer? Voilà le grand, le sublime de votre art; & c'est ainsi qu'on l'enseigne aux Artistes *ambitieux*, qui font *de petits précipices;* quoique votre base, dont la pente est douce, n'en ait aucun. Répondez-moi sans rire.—J'aime mieux en rire avec vous; (car je ne sais rien de plus risible), & vous donner un problême à résoudre. Le Journaliste avertit, par une adresse qui enveloppe tous ses cahiers, que *les principaux événemens du siecle y sont consignés avec des réflexions très-impartiales;* & pourtant le seul article que nous examinons, est un petit répertoire d'erreurs & de partialité.—Tout cela peut s'accorder. S'il est impartial, il est très-ignorant en fait de Beaux-Arts: s'il n'est pas ignorant, il est très-partial; choisissez. Mais n'oubliez-pas que les injures, même spirituelles,

ne gâtent pas plus une bonne production que les éloges outrés n'en raccommodent une mauvaise.—C'est-à-dire que me voilà tout aussi avancé que je l'étois avant ma question. J'avois tort aussi de vous la faire, puisque ceux qui sont réduits à dire, que *les statues sont faites pour conserver à la postérité les traits d'un homme célebre*, & qui s'en tiennent là, déclarent leur ignorance sur l'objet des statues héroïques. Vous érigez-vous en Législateur? n'en sachez pas moins que ceux à qui vous donnez des loix. Savez-vous écrire? ne donnez pas à vos phrases un tour équivoque; ne dites pas que la statue d'un homme célebre *ne doit causer d'autre sensation au Spectateur que celle de la curiosité satisfaite.* Mettez alors *populace ignorante* à la place de *Spectateur*; car il peut s'en trouver qui exigent de l'art tout ce qu'il doit présenter à l'esprit.

Belle *Atalante!* votre course légere va vous dérober à nos yeux; & depuis tant de siecles que vous courez si bien, sans changer de place, nous n'avons pas encore eu l'esprit de vous briser! Postérité sotte que nous sommes! nous applaudissons à tant d'autres statues, dont *l'impulsion tend à nous en dérober la vue*; quelle est notre démence!—Je dois vous avertir que si

l'envie vous prenoit *d'ébranler le mont Athos*, vous n'alliez pas le transporter en *Syrie* dans l'Asie; car nous serions obligés de le remettre en Europe, dans une des presqu'isles de la Macédoine : le transport seroit de trois cent lieues pour le moins, soit que nous prenions par terre, ou que nous préférions l'embarquement.—Ne craignez rien; ce tour de force ne me sera pas reproché, ne me fallut-il, pour y réussir, qu'un coup de plume (*f*): & j'aime autant que le

---

(*f*) Un pareil tour de force surprendroit donc M. Falconet? Et que diroit-il, s'il voyoit M. Linguet transporter, d'un coup de plume, la Tamise à Douvres, ou faire naviguer M. de la Condamine sur le Fort Pauxis comme sur une riviere? (*) Ces faits paroissent en effet assez inconcevables; mais un de ces hommes qui ne doutent de rien, en donne une solution fort naturelle. Si avec un grain de foi, dit-il, on transporte des Montagnes; avec une bonne dose d'ignorance & d'impudence, on met tout sens dessus-dessous. Et pour donner encore plus de poids à ce qu'il en dit, il renvoye, on ne sait trop pourquoi, à un Avertissement qui se trouve à la tête de la *Théorie des Loix*; au N°. III. page 135. des *Annales politiques*, & à la *Traduction* d'un certain passage de Gro-

(*) Lettre de M. Linguet à M. de la Condamine, *Mercure de France*, 1770.

mont Athos continue de porter ſon ombre juſqu'à Lemnos, dans le marché de Myrrhine, & même quelques ſtades au-delà.—Ajoutez donc l'ancien proverbe : *le mont Athos obſcurcit le bœuf de Lemnos :* il étoit applicable à ceux qui par leurs calomnies s'efforçoient de ternir mal à propos des réputations, & de jetter du ridicule ſur les productions des Beaux-Arts. L'étonnant Michel-Ange vouloit, rapporte ſon Hiſtorien Condivi, exécuter à l'inſtar du Macédonien, un coloſſe que les navigateurs euſſent pu voir de fort loin ſur les montagnes de Carrare : il regretta toujours de n'avoir pas réaliſé ce projet. Comme un auſſi grand Artiſte eût regardé en pitié le N°. XIV !

Nous aurions bien encore quelque choſe à dire ſur les allégories & les déciſions du Journaliſte à ce ſujet ; ſur *un cheval animé qu'on ſouffre dans quelques tableaux*, mais qu'il n'eſt pas

tius. Dans l'un, M. Devaux qui a bâti le *Waux-Hall* de Londres, (ce qui veut dire la Salle de Waux ou Dewaux) eſt métamorphoſé en M. Hall ; dans l'autre le *Nieſter*, au lieu de *Dnieper*, en *Boryſthene* ; & dans le dernier le *Poteſtas Patria* en *Puiſſance qu'on appelle* Patrie. (*Note du premier Editeur.*)

pas permis de sculpter. Nous parlerions aussi des deux pierres du fronton du Louvre, & de pareils raisonnemens, que vous avez pulvérisés d'avance dans vos remarques sur Pline & ailleurs, si je m'en souviens bien. Nous admirerions sur-tout que votre *prétendu rocher*, *quelque prodigieux qu'il soit*, *n'est cependant qu'un amas de pierres*. Savez-vous que c'est là un trait de sagacité digne du plus profond Naturaliste? mais vous regardez votre montre, & je vous quitte.—Si le bronze de Pierre le Grand ne m'appelloit pas, nous causerions plus longtems.—Adieu; je reviendrai vous voir avant mon départ, & nous pourrons nous entretenir de choses plus amusantes.—Mais à condition que ceci doit rester entre nous; car on m'accuseroit de plaider ma propre cause—Qui voulez-vous donc qui la plaide? Votre ouvrage seroit le meilleur Avocat; mais il ne sera pas vu par tous ceux qui lisent un Journal, & qui par inattention, ou autrement, vous jugeront sur une feuille mensongere. Je sais qu'il est plus flatteur d'être défendu par la voix générale que par soi-même, & que la saine raison vous a déja justifié en partie; mais comparez le petit nombre de ceux qui ont vu la statue, à celui des autres qui ne la viendront pas voir, & qui n'en déci-

deront pas moins. Vous trouverez alors qu'il y a plus d'orgueil à laisser les hommes dans l'erreur, quand on peut les en tirer, qu'à faire soi-même son apologie dans certaines circonstances. Vous ne dites pas : *mon ouvrage est parfaitement beau :* cette vanité grossiere n'est pas logée dans votre tête ; mais vous remarquez qu'on attaque tout à contre-sens un monument qu'on ne connoît pas. Qui pourroit donc vous empêcher de publier notre conversation ? Seroit-ce l'aigreur que nous y mettons ? mais il n'y en a point. Est-ce le défaut d'énergie ? nous n'y prétendons pas. La vérité seule est notre partage : offrez-la au Lecteur sensé, puisque la calomnie vous déchire où vous n'êtes pas.—Hé bien, parlons donc à tous ceux qui voudront nous entendre.

à St. Pétersbourg, *Février* 1778.

Les mêmes connoissances, la même exactitude ayant conduit la plume du même Journaliste dans ses décisions sur le mausolée du Maréchal de Saxe, on me permettra de transcrire le morceau en original, comme j'ai transcrit celui qui me concerne. Ce que j'en ai dit au commencement de l'entretien suffit pour montrer le peu de foi que mérite cet oracle des Beaux-Arts,

qui, dit-on, n'a prononcé que comme la Prêtresse de Delphes qui philipisait (*h*).

« Le mausolée consacré à sa gloire (du Ma-
» réchal de Saxe) ayant été entiérement fini,
» on vient derniérement de le placer dans ce
» temple qu'il devoit embellir. On y a renfer-
» mé les restes du Maréchal avec une pompe
» digne de lui.

» Ce mausolée a été longtems exposé aux re-
» gards du Public à *Paris*. Le Sculpteur ouver-
» tement protégé par une cabale, qui dispose
» arbitrairement des renommées, n'a pu man-
» quer de recevoir bien des éloges, & il en mé-
» ritoit quelques-uns, mais de plus modérés.

« J'ai déja autrefois fait des observations sur
» la statue *commandée* à son ciseau par l'effer-
» vescence des amis de M. de *Voltaire*. Je me
» suis recrié contre la nudité scandaleuse, &

(*h*) On dit aussi que mon nom déplut à M. Linguet, à cause de M. *Falconet* l'Avocat. On ajoute que dans un voyage que fit ce Journaliste à Paris, on lui représenta que toutes ses observations respiroient la fausseté ; à quoi il répondit : c'est qu'apparemment j'ai été trompé ; mais il ne parla, ni de *honte*, ni de *rétractation*.

» la difformité dégoûtante qu'il a données à la
» repréſentation de cet homme célèbre.

» Il y auroit des critiques auſſi bien fon-
» dées à faire du monument du Maréchal de
» *Saxe :* je ne m'en permettrai qu'une.

» On a beaucoup exalté la nobleſſe, la poëſie
» de la compoſition. Le Héros eſt figuré deſ-
» cendant avec intrépidité les marches qui me-
» nent au tombeau. La mort enleve la pierre
» d'une main, & de l'autre lui préſente un *ſa-*
» *ble*, pour lui indiquer que l'heure d'y entrer
» eſt arrivée. Cette idée eſt peut-être plus pué-
» rile que frappante. La mort ainſi perſonni-
» fiée n'eſt pas un effort de génie, & ce petit
» inſtrument qu'elle ſemble montrer avec ma-
» lice, a quelque choſe de meſquin, dans un
» pareil ſujet.

« Mais ce n'eſt pas là le plus grand défaut.
» Celui qui eſt inexcuſable, c'eſt que la pierre
» levée par le ſpectre, ſe rejette du côté par
» où vient le Guerrier, & doit, par la diſ-
» poſition des figures, ſe rabattre ſur ſes pieds ;
» de ſorte que pour arriver où la mort l'ap-
» pelle, il faut qu'il faſſe, ou une enjambée ri-
» dicule, ou un détour incompatible avec l'or-
» dre terrible qu'il reçoit ; défaut fâcheux qui
» défigure ce que ce grand morceau peut avoir

» d'eſtimable. Il eſt ſurprenant qu'aucun des » amis de M. *Pigal* ne le lui ai fait apperce- » voir, quand il les a, ſans doute, conſultés, » ſur ſon modèle. N°. XIV. page 377."

P. S. Après avoir envoyé cet Entretien, j'ai vu le N°. XVIII, & j'ai lu, pag. 98. *Je n'ai jamais rien contredit, ſans juſtifier ma contrariété par des titres embarraſſans pour les cenſeurs, parce que je ne me ſuis jamais décidé que ſur des faits.*

M. Linguet voudra bien excepter de cette regle, ce qu'il a dit du monument de Pierre le Grand; puiſque n'étant *jamais* entré dans mes Atteliers, n'ayant jamais ſuivi aucune de mes opérations, ni vu, ſoit deſſein, ſoit gravure qui lui en ait pu donner une idée, je peux le défier de juſtifier, par des *titres* irréprochables, ſa *contrariété.* S'il eût vu mon ouvrage en original, ce ſeul *titre* & ce ſeul *fait*, n'auroient peut-être pas encore ſuffi pour le *décider*, ni pour *embarraſſer les Cenſeurs* de ce qu'il en auroit pu dire.

M. Linguet auroit-il pris pour un de ſes *titres*, un miſérable libelle inſéré dans le Journal Encyclopédique, Juillet 1776? Ce mot qui le termine,

ce mot dicté par la démence : *c'est au public à juger* ; l'auroit-elle *décidé ?* Mais non, puisqu'il n'y a pas un homme de bon sens qui ne dise : *pour prononcer, il faudroit que j'eusse vu & suivi les opérations de cet ouvrage, & c'est ce que je n'ai pas fait.* Quoiqu'un des deux Interlocuteurs ait déja supposé ce raisonnement, il me paroît si juste, que peut-être on me pardonnera de le répéter ici.

N. B. Je suis depuis huit jours à la Haye ; j'y ai lu le N°. XXVII. de M. Linguet., où j'ai trouvé cette assertion singulière : *Je supplie pour la millieme fois, le Public d'observer que je n'ai* JAMAIS ÉTÉ *aggresseur de ma vie.*

Ce Public ne pourra *jamais* vous croire, quand il saura que je ne vous avois *jamais* attaqué. Si pourtant j'avois commis cette imprudence, je vous adjure, Monsieur, au nom & à la face de ce même Public, de le déclarer, & chacun avouera que vous ne faites pas ici un des plus hardis mensonges.

La nuit je dors tranquillement à la Haye, parce que la paix m'environne, mais dans un de mes songes, occupé du N°. XIV, j'entendis mon *Voyageur*, qui me disoit : « Quoi,

» mon cher Statuaire, vous pensez encore aux
» injures de M. Linguet ! Etes-vous plus re-
» commandable & plus à l'abri de ce que vous
» savez, que l'illustre Montesquieu ? Voyez
» avec quel ton de mépris il est désigné, page
» 134. N°. XXVII : & quand vous trouvez
» que cet homme rare y est qualifié sans plus,
» *d'Ecrivain Gascon*, oseriez-vous trouver étran-
» ge que le même M. Linguet injurie votre ou-
» vrage " ?

Et je crois si bien que mon *Voyageur* avoit raison, qu'on pourroit désormais tenir à grand honneur les invectives de M. Linguet, mais non pas ses éloges.

A la Haye, 18 *Novembre* 1778.



PETIT DIFFÉREND.

SUr mille perſonnes qui verroient ceci, peut-être n'y en auroit-il pas deux ou trois tout au plus, qui s'intéreſſeroient au petit différend qu'il y eut entre M. de Betzky & moi, quelques jours avant mon départ de Péterſbourg. Suppoſons ces deux ou trois perſonnes, & communiquons-leur la lettre que j'écrivis à ſon Excellence, & ce qui en réſulta.

Monſieur,

J'ai appris par M. Velten (*a*), que V. E. ne jugeoit plus à propos, que l'entretien de ma maiſon continuât d'être payé. C'eſt donc qu'on n'a plus beſoin de mon ſervice; car vous n'ignorez pas que je dois être logé & défrayé juſqu'à ce que mon ouvrage ſoit entiérement fini. Permettez-moi de vous mettre ſous les yeux l'article XV de mon contrat. *S'il arrivoit, que par maladie, ou par quelques autres accidens,*

(*a*) M. Velten eſt un Architecte Allemand, homme de mérite dans ſon art, & de plus ſerviteur de M. de Betzcky, juſqu'à ce jour.

le têms & les travaux se trouvassent prolongés au-delà de huit ans, il (le Sr. Falconet) s'en rapporte du tout à l'équité & à la bienfaisance de Sa Majesté Impériale, aux dépens de laquelle il continueroit d'être logé & défrayé, ne pouvant être garant d'accidens qu'il n'a pu prévoir (*b*).

Mon ouvrage n'est pas achevé, puisque la tête & la queue du serpent, qui ne peuvent être modelées que sur la pierre, quand la statue sera posée, ne sont point faites, & que moi seul je sais comment doivent être placés ces deux objets qui font partie de mon ouvrage. Ma tâche n'étant donc pas finie, cet article de mon contrat ne peut souffrir aucune difficulté (*c*).

Un autre objet, dont je prie S. E. de s'occu-

(*b*) Conditions qu'on auroit pu stipuler encore, n'eussai-je pas refusé la moitié de ce que m'offrit le Ministre de Russie, de la part de sa Cour.

(*c*) D'où l'on voit qu'à une bagatelle près mon ouvrage étant fini, je voulois sortir du sac; mais je n'étois pas assez simple pour le dire; attendu que les entrailles de M. de Betzky, me disoit-on à Pétersbourg, en auroient tressailli de joie. Il veut quitter, auroit-il publié: laissons-le faire; ne le retenons pas, & répandons qu'il a tort, on nous croira.

per, c'eſt la fonte que j'ai faite de la ſtatue. Vous n'ignorez pas, Monſieur, que par une lettre, Sa Majeſté Impériale, daigna m'inviter à conduire moi-même cette fonte ; vous ſavez auſſi que j'en ai une de V. E. pour le même objet. Cependant, un Fondeur vint, travailla peu, fut renvoyé ; je pris alors la conduite de cette opération (*d*).

Deux aides, parlant françois, que je retins, reſterent, & je me ſoumis à la condition de donner à chacun 15000 Liv. de gratification ; ils en ont mon billet (*e*) J'eus l'honneur de vous écrire alors pour vous faire obſerver, Monſieur, que le Fondeur dont le marché étoit de 140,000 L. ayant reçu 60,000 Liv., les 80,000 Liv. reſtantes me revenoient de plein droit, puiſque

(*d*) On verra plus particuliérement dans un Ecrit ſur les fontes en bronze, pourquoi j'ai conduit celle de mon ouvrage.

(*e*) L'un étoit encore à Pétersbourg, & le lendemain qu'on m'eût payé, je lui donnai ſes 15000 L. de gratification promiſe. L'autre qui alors étoit à Paris, reçut auſſi-tôt que ma lettre y fut arrivée, la même ſomme de 15000 L. pour pareille gratification. Ma lettre partit au plus tard, cinq ou ſix jours après celui où je fus payé.

je m'y bornois pour faire l'ouvrage, qui à peine étoit commencé. Ma lettre est du 5 Octobre 1774.

Enfin, votre réponse, 20 Novembre 1774, fut encourageante & déterminante pour moi: elle contient ces propres paroles. *Travaillez donc à terminer cet ouvrage le plus promptement possible, & dès que la fonte sera faite avec succès, vous aurez infailliblement la juste récompense qui vous sera due.*

J'insistai par une lettre du 22 Novembre même année, dans laquelle je dis: "vous ajoutez, „ Monsieur, que *dès que la fonte sera faite avec* „ *succès, j'aurai infailliblement la juste récom-* „ *pense qui me sera due.* Le mot de succès mé- „ rite un peu d'attention, & je suis sûr que „ vous ne l'entendez pas autrement que vous „ ne l'entendiez dans votre lettre du 14 Août „ 1769, dont voici les termes: *Quoiqu'à la vé-* „ *rité, il y ait des exemples que d'habiles ouvriers* „ *ont quelquefois manqué des fontes de conséquen-* „ *ce, cela ne doit point vous décourager sur celle* „ *dont il est question: ceux qui étoient dans le cas,* „ *n'avoient peut-être pas vos lumieres ni votre* „ *capacité*".

Mon observation étoit si juste, si naturelle, & si bien la répétition de vos paroles, que vous

ne la réfutâtes point. Ainsi je dus travailler avec la plus entiere confiance, & je le fis, bien appuyé d'ailleurs par la lettre de Sa Majesté Impériale, & par la vôtre du 14 Août 1769 (*f*).

Cette fonte fut faite, & les accidens qui y survinrent ont été réparés ; j'en demande & j'en attends le payement. J'ai déja formé cette demande au Comptoir des bâtimens, qui m'a fait répondre par M. Velten, que les sommes pour le monument étoient épuisées ; ce qui ne peut me regarder, puisque je n'ai reçu que L. 8333 6 f. 8 d. au-delà des 200000 Liv. auxquelles je me bornai lorsqu'il m'en fut offert 400000 de la part de la Cour, par le Prince de Gallitzin (*g*).

(*f*) Quand on a des preuves pleinement victorieuses, on peut regarder en pitié la vile calomnie. On trouvera quelques-unes de ces preuves dans l'Ecrit sur les fontes en bronze.

(*g*) M. Pajou demandoit 600000 L. M. Coustou 450000 L., & M. Vassé 400000. (voy. Gazette universelle de littérature aux Deux-Ponts, ann. 1772, num. 82.) Au surplus, on peut voir ici, qu'après avoir engagé ma bonne foi à promettre 30000 L. de gratification, une autre bonne foi qui n'étoit pas la mienne, se proposoit de ne pas me mettre en état de m'acquitter. On ne voulut point me faire d'Ecrit; & j'en

De plus, si le fondeur eût continué l'ouvrage, il auroit reçu 140000 Liv. immédiatement après sa fonte. En me payant 80000 Liv. pour le même objet, on ne dépense donc que la même somme. Si ce Fondeur n'eût pas réussi, il eût eu 10000 Liv. par an pour recommencer la fonte; son marché est précis sur cet article, & les autres frais d'attelier eussent été les mêmes. Si la fonte eût manqué totalement, ces frais eussent été plus forts, & ne l'eussent pas davantage regardé. Je n'exige donc pas autant à cet égard, que ce qu'on avoit stipulé avec ce fondeur (*h*).

---

fis deux: j'avois en particulier la parole de l'Impératrice, mais j'eus sans qu'on s'en doutât, occasion d'étudier & de connoître *une bonne foi toute contraire à la sienne.* La somme de 8333 L. 6 f. 8 d. dont je viens de parler, & que par une erreur de Comptoir, j'avois reçue de trop, me fut décomptée comme de raison, en me payant mes quatre années des travaux de la fonte. J'avois averti le Comptoir depuis longtemps, que ce décompte devoit m'être fait quand on me délivreroit les 80000 L. convenues.

(*h*) Parce que le desir de terminer l'ouvrage, me fermoit encore les yeux sur l'intérêt pécunier, on crut que celui qui se contentoit de peu, devoit se contenter de rien; & même qu'il tireroit 30000 L. d'où

V. E. croit bien que je n'ignore pas la conduite & les procédés des Cours Souveraines, pour les Artiſtes diſtingués qu'elles ont appellés, & qui ont auſſi faits des ſtatues équeſtres. Je la prie de me citer un ſeul exemple dans l'Europe & dans les ſiecles éclairés, où l'on ait attendu l'inſtant qu'on croyoit n'avoir plus beſoin de ces Artiſtes, pour vouloir les ſoumettre à des traitemens qu'on ne doit pas même faire éprouver aux ouvriers les plus communs, quand ils ont fait plus que leur devoir (*i*).

Les dépenſes pour la ſtatue ſont trop fortes, dit-on. Il faut donc, Monſieur, que je remette

---

il pourroit, afin de ſatisfaire aux engagemens qu'on l'avoit induit à contracter.

Elle demanda ſon ſalaire.
Votre ſalaire? dit le Loup:
Vous riez ma bonne commere.
Quoi, ce n'eſt pas encore beaucoup,
D'avoir de mon goſier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais ſur ma pate.

(*i*) Cet article fit dire par quelques perſonnes *honnêtes*, que j'avois écrit une lettre impertinente. Mais ces perſonnes honnêtes me laiſſerent la peine de la montrer, & de prouver ainſi mon impertinence.

ſous vos yeux une partie de celles qui furent faites à Coppenhague pour la ſtatue ſeule. A M. Saly pour ſon modele & ſes ſoins donnés au réparage du bronze 600000 Liv. [200000 Liv.] Il eſt vrai que cet article devint ſérieux, puiſqu'il y eût plûs de trois mille pieces, grandes & petites, à remettre à ce bronze, fondu par Goor. Une penſion de 5000 Liv. la vie durante de M. Saly, & dont il a joui deux ans après ſon arrivée à Coppenhague. [Il eut en penſion 9000 Liv. dont 4500 juſqu'à la fin de l'ouvrage, & 4500 autres par le Roi juſqu'à ſa mort.] Pour les deux voyages du Fondeur 40000 Liv. Par an au dit Fondeur 12000 Liv. & 2000 Liv. de rente après la fonte (*k*). Pour deux Ciſeleurs qui ont travaillé pendant cinq années au réparage du bronze 8000 Liv. par an chacun. Quatre ouvriers inférieurs employés au bronze à 2000 Liv. chacun par an, fait pour quatre ans qu'ils ont reſtés 32000 Liv. Ajoutons les frais pour les ouvriers du Statuaire, ceux pour le Mouleur, & tout ce qui fût dé-

(*k*) Il reſta quatre ans à Coppenhague, & en revint avec environ 200000 L. Il demandoit pour aller fondre à Pétersbourg la ſtatue de Pierre le Grand, 480000 L.

pensé pendant 19 ans [18 ans] que dura cet ouvrage, & vous sentirez, Monsieur, qu'il est bien étrange que je sois obligé de vous écrire cette lettre (*l*). Je ne parle pas de la statue de Paris, parce que j'en ai oublié les détails: mais Bouchardon avoit une pension de 15000 Liv. par an; il en a joui quinze ans, c'est-à-dire, jusqu'à-ce que la mort le surprit avant la fin de son ouvrage (*m*).

Quand V. E. aura lu ma lettre, & qu'elle en aura pesé les raisons, je la prie de me faire savoir

(*l*) Ce qui est trois fois entre deux crochets, doit être regardé comme exact en ayant pris de justes informations depuis que j'envoyai ma lettre à M. de Betzky. Comme il seroit injuste de laisser ces erreurs, il seroit, bien petit de n'oser, ni les avouer, ni les rectifier.

(*m*) Encore un article impertinent de ma lettre. La Compagnie des Indes avoit cependant dépensé pour la statue équestre de Fréderic V. à Coppenhaque, 2,200,000 L., à quoi le Roi ajouta, dit-on, 600,000 L., ce qui fait en tout, près de 3,000000; & le piédestal ne couta pas 315,000 L. & plus, comme celui de Pétersbourg. (Il aura coûté davantage, quand il sera fini.) Peut-être y a-t-il encore dans ma lettre, des articles de cette impertinence.

ſavoir ſa réponſe. Le premier objet eſt l'entretien de ma maiſon, juſqu'à la fin de mon ouvrage, conformément à l'article 15 de mon contrat. Le ſecond objet eſt le paiement actuel, ſoit en argent, ſoit en promeſſe équivalente des 80000 Liv. qui me ſont dues pour la fonte. Ces deux objets terminés, il vous reſtera, Monſieur, conformément à l'article 18 de mon contrat, de vouloir bien pourvoir, dans ſon tems, aux diſpoſitions pour mon retour, comme on y a pourvu à Paris pour mon départ (*n*).

Enfin, Monſieur, ſi ce n'étoit pas de moi que j'euſſe à vous parler, je vous dirois que les hommes ſe ſentent, qu'ils connoiſſent leurs droits

---

(*n*) Quand par l'ordre ſpécial de l'Impératrice, on ſe vit obligé de me payer les 80,000 L., on en fut bien ſurpris; & moi je le fus à mon tour, quand on me retint contre les conventions, 2500 roubles. C'étoit pour payer le fondeur d'Artillerie, qui vint mettre le bronze en fuſion, & le faire couler dans le moule: en deux fois il travailla huit à dix jours dans mon Attelier. Il eſt donc clair qu'ayant payé 30000 L. ſur 80000; & 11250 qui me furent ſouſtraites en comptant le rouble 4 L. 10 ſ., il ne me reſte pour les deux fontes que je me vis obligé de faire, que 38750 L. M. Saly qui ne fondit point, eut une gratification de 36000 L.

& ceux des autres, & je vous prierois de mettre à côté de la statue de Pierre le Grand, le traitement que vous vous proposez, m'a-t-on dit, de faire au Statuaire. Mais voici ce que je vous demande en mon propre & privé nom. L'éloge que Sa Majesté Impériale a toujours fait de mon ouvrage, doit-il être compté pour rien ? — Lorsque M. le Directeur & Ordonnateur général des Arts écrivoit au Prince de Galitzin, au Marquis de Marigny, à M. Diderot & à d'autres, & qu'il me répétoit à moi-même, que je faisois un très-bel ouvrage, cette voix d'alors la comptez-vous aujourd'hui pour rien? Cependant, cet ouvrage avoit moins de beauté qu'il n'en a, puisque n'étant pas achevé, il étoit loin de ce qu'il est devenu..... Mais ce ne seroit pas à moi à faire l'éloge de mes productions, en supposant qu'elles en méritassent, sur-tout après que Sa Majesté Impériale, vous, Monsieur, des Artistes éclairés & le public honnête, avez daigné me prévenir (*o*).

Je suis &c.

21 *Juin* 1778, *V. S.*

(*o*) En envoyant cette lettre à M. de Betzky, j'en envoyai copie à S. M. I, qui le 23 *Août* me fit payer. Ses ordres, ainsi que je l'en avois supplié, ne me fu-

rent plus annoncés par M. de Betzky, attendu que je ne voulois plus rien avoir à démêler avec lui. De vous dire comment il ne ſavoit d'où cela venoit; comment ſes gens étoient en campagne pour apprendre mon moyen de faire parvenir mes lettres à Péterhoff, où étoit l'Impératrice; comment il avoit fait dire partout que je ne ſerois jamais payé, &c. &c. &c. c'eſt de quoi nous ne nous occuperons pas: mais pour les 2500 roubles qu'on me retint, je ne puis croire que l'Impératrice en ait eu connoiſſance. A ces procédés bas & meſquins, nous ne reconnoiſſons point l'Impératrice des Ruſſies; & je défie qui que ce ſoit de l'y reconnoître; ainſi gardons-nous de croire qu'elle y eut aucune part.

Le 13 Juillet enfin, M. de Betzky me fit ſavoir *qu'il ne trouvoit rien qui puiſſe empêcher mon retour.* Il ne faiſoit pas attention à une petite difficulté de 80000 L. Il oublioit auſſi de parler au nom de ſa Souveraine & non pas au ſien, puiſque je ne lui demandois pas ſes ordres à lui: l'article 12 de mon Contrat s'y oppoſoit. Cet article porte: *il ne recevra* (le Sr. Falconet) *des ordres que de Sa Majeſté Impériale, ſoit par elle-même, ſoit par ſon Miniſtre.* Je partis, & quand j'eus paſſé Riga, je ſentis ma poitrine s'élargir, & mon ſang plus fluide, circuler avec une aiſance que j'avois preſque ceſſé de connoître.

M. de Betzky craignoit, m'a-t-on dit, que je n'allaſſe écrire contre tout ce qui eſt ſous ſa direction, c'eſt-à-dire, contre lui; ce qu'il appelloit écrire contre la Ruſſie. Quoique je connoiſſe un peu ces choſes,

l'envie d'en parler en bien ou en mal, ne m'eſt point venue, parce qu'excepté la peinture & la ſculpture, elles ne me regardent pas: cette crainte de M. de Betzky eut donc été gratuite.

Si lui ou ſes gens me répondoient des invectives, ou quoi que ce ſoit, j'ai l'honneur de les prévenir que ſi même à Pétersbourg, rien n'a pu m'avilir, à bien plus forte raiſon ſentirai-je ailleurs, qu'un homme titré qui offenſe injuſtement, n'eſt pour moi qu'un homme, & que j'ai l'avantage d'en être un autre, mais pour me défendre. Ainſi ſelon le beſoin, j'uſerai de ce privilege, ſur-tout quand il s'agira de repouſſer des calomnies qui en vaudront la peine, & jamais pour inſulter, ni calomnier.

Si dans cette lettre, ces Notes & dans l'Entretien qui précede, j'ai dit un ſeul menſonge, qu'on m'en faſſe la honte publique. Mais qu'on n'oublie pas d'être vrai, ſans quoi je ſerois obligé de l'être encore; je l'ai promis.

Pour m'acquitter en quelque ſorte, & pour montrer que M. de Betzky manquoit de mémoire, lorſque je demandois le payement convenu de mes derniers travaux, & qu'il diſoit; *cet homme-là veut toujours de l'argent, & ne demande que de l'argent*, je vais rapporter une lettre que je lui écrivis en Janvier 1767, bien perſuadé qu'il ne m'aura pas prévenu.

J'arrivois à la Cour de l'Impératrice, & l'on vouloit ériger auſſi un Monument en bronze à cette Souveraine. M. de Betzky, après les réſolutions du Sénat, me donna le ſujet & fut content de la mauvaiſe

esquisse que je lui en montrai. Il me demanda une lettre ostensible qui contint le prix que j'exigeois pour l'exécution de cet ouvrage, & je lui remis ouverte, ainsi que nous en étions convenu, celle qui suit.

" Monsieur, Votre Excellence veut une réponse „ précise où je lui marque la somme que je demande „ au Sénat, pour le Monument en bronze de S. „ M. I. je vais avoir l'honneur de vous satisfaire.

„ 1°. Le Sénat se chargera de tous les frais de „ matériaux, ustensiles, atteliers, ouvriers, fonte, &c; „ en sorte que je n'aie d'autres soins que celui d'étu- „ dier mes modeles, & d'en conduire les opéra- „ tions (*).

„ 2°. Lorsque je serai suffisamment instruit des con- „ venances de mon sujet (**), je supplierai le Sé- „ nat de me laisser l'entiere & indispensable liberté „ qu'il me faut pour opérer. Nulle entrave, nulle „ contrainte, que celles du bon goût & des conve- „ nances. Je suis bien éloigné par cette déclaration, „ de vouloir me soustraire aux avis. Je compte bien, „ comme je le dois, quand mon ouvrage sera en état „ d'en recevoir, le soumettre au Sénat, & le supplier „ de m'aider de ses lumieres.

„ 3°. Je reçois de S. M. I. 25000 L. par an, le lo- „ gement & la table, pendant les huit années que „ doit durer à faire la statue de Pierre le Grand. Cette „ somme, avec ce que je puis avoir en France, est

(*) *On voit dès-là, que je ne voulois pas être fondeur.*

(**) *On voit aussi que je n'admettois pas celui que M. de Betzky m'avoit donné.*

„ suffisante pour me procurer une vieillesse commode
„ & tranquille : je n'en ai jamais souhaité davantage,
„ pas même autant, & je n'ai pas besoin de plus. Je
„ puis encore avec ces moyens, être utile à quelques
„ honnêtes gens de mon espece.

„ Ajoutez, Monsieur, l'honneur & le plaisir déli-
„ cieux pour moi de célébrer CATHERINE SECONDE,
„ & vous concluerez que je ne ferai pas cher. Voici
„ mon prix.

" Si le Sénat m'honore de cet ouvrage, je ne lui
„ demande & ne veux rien, exactement ce qui s'ap-
„ pelle rien.

„ Je suis avec respect.

Janvier 1767.

Veut-on savoir la réponse que me fit M. de Betzky, après avoir lu cette lettre au coin de son feu ? la voici : *cela est fort adroit.* Je ne répliquai rien ; car je vis dans quel cabinet j'étois. Je détruisis l'esquisse, dont l'idée étoit injurieuse à Pierre III & à la Russie, j'en fis une autre digne de l'Impératrice ; elle ne représentoit point CATHERINE accourant soutenir l'Empire tombé en défaillance à ses pieds ; idée qui déplut à ceux qui virent le projet : & l'ouvrage ne se fit pas. Quoiqu'il en soit, voilà comment *cet homme ne vouloit toujours que de l'argent, & ne demandoit que de l'argent.*

Si ce reproche n'est pas d'accord avec ma lettre, il ne l'est pas davantage avec celle que M. de Betzky m'écrivit en 1769, & qu'on lira bientôt dans un discours sur les fontes en bronze. Elle commence ainsi :

„ Votre façon de penſer, Monſieur, & votre déſin-
„ téreſſement ne me ſont *que trop connus*, pour n'ê-
„ tre point perſuadé que tout ce que vous m'écrivez
„ n'ait entiérement pour point de vue le zèle pour le
„ ſervice de S. M. I. & la plus parfaite exécution de
„ l'objet que vous traitez".

On expliquera comme on voudra ces paroles : *que trop connus*. Pour moi je penſe qu'elles ne ſont autre choſe qu'une expreſſion vicieuſe ; car dans une lettre dont le but eſt de m'encourager à une aſſez grande entrepriſe, il n'y auroit pas lieu de croire que M. de Betzky eut commencé par me dire que ma façon de penſer & mon déſintéreſſement l'importunoient : aucune occaſion de l'en faire ſouvenir ne m'y avoit encore engagé.

Dans preſque tout ceci, mes intérêts pécuniaires ſont débattus avec aſſez d'attention, pour que mes ennemis en prennent occaſion de m'accuſer encore d'un vif amour de l'argent. Hélas ! qu'ils m'en accuſent tant qu'ils voudront, les hommes inſtruits & de bon ſens, ne me feront pas ce reproche. Ils verront qu'ayant été déſintéreſſé tout auſſi long-temps qu'il me fut permis de l'être, que même ayant porté cette diſpoſition de l'ame, juſqu'à l'extrêmité qui en fait un défaut, à la fin j'ai dû ſoutenir mes droits contre ceux qui en me les diſputant, vouloient me ravir ce que l'équité de l'Impératrice m'accorda ſans qu'il fût beſoin d'en réitérer l'inſtance.

SUR LES FONTES EN BRONZE.

LE travail de Pline, avec ses défectuosités, est encore précieux, en ce qu'il nous transmet des usages & des faits qu'on ne rencontre pas ailleurs: mais il est incomplet à quantité d'égards. Ce laborieux compilateur parle du transport des grands obélisques, & le décrit avec quelques détails. Mais quoiqu'il se soit beaucoup occupé de statues & de bronze, il nous a laissé dans l'ignorance du procédé des anciens Statuaires, & de la maniere précise dont ils exécutoient leurs fontes. Ils y étoient fort habiles, & je doute que nous les surpassions dans une partie qui demanderoit plus de connoissances & de combinaisons, qu'on ne doit en attendre du commun des fondeurs à qui nous confions nos ouvrages.

M. de Boffrand dit que les anciens, *veteres*, après avoir fait le modele, l'écorchoient & en ôtoient l'épaisseur qu'ils vouloient donner au bronze, qu'ensuite ils remettoient en cire, & travailloient cette épaisseur. Par le mot *anciens*, nous ne pouvons savoir ce qu'a entendu M. de Boffrand. Sont-ce les anciens Grecs? J'ignore

dans lesquels de leurs écrits on trouve ce procédé bizarre. Si par *veteres*, il faut entendre les Statuaires du quatorze, quinze & seizieme siecle, l'expression n'est pas exacte, & *priores* ou *majores* eussent été, je crois, plus convenables.

Je trouve dans les *annotations* de Vigenere sur Callistrate, qu'après avoir fini la figure en perfection, on doit y appliquer une chemise de cire, de la grosseur d'un doigt ou un peu moins. Le savant Blaise de Vigenere, qui n'épargne pas les autorités & les citations grecques & latines, pour appuyer ce qu'il dit, n'en produit aucune à ce sujet. Vasari dit à peu près la même chose que Vigenere, & ne s'appuye non plus d'aucune autorité. Ainsi, je pense que par *les anciens*, M. de Boffrand a voulu dire les Statuaires qui nous ont précédés vers le tems de la renaissance des Arts en Italie. Mais est-il croyable qu'après avoir étudié, fini un modele, on l'écorche pour y plaquer ensuite une épaisseur de cire? Ne seroit-il pas plus vraisemblable que Vasari, Vigenere & M. de Boffrand étoient mal informés.

Si nous lisons dans un écrit imprimé en 1751, que le grand modele & le moule d'une statue équestre colossale doivent être faits *dans la fosse*

où l'ouvrage sera fondu; si nous y lisons aussi, que le fourneau se construit lorsque tout est disposé pour la fonte *dans la fosse.* Si dans une description imprimée en 1768, on lit qu'aussitôt après l'écoulement des cires, on va boucher *dans la fosse* les orifices intérieurs du moule, d'où partoient les tuyaux de cuivre par où les cires s'écouloient, (je supprime la réponse à ces trois instructions) pourquoi Vasari, Vigenere & Boffrand n'auroient-ils pas aussi donné dans quelques erreurs? Il ne faut qu'un premier, les autres le copient, & souvent l'estropient en ne croyant que le copier.

C'est aussi du seizieme siecle qu'il faut dater la méthode de fondre les grandes statues par le bas. *Fra Gulielmo della Porta* fut, dit Vasari, le premier qui, par de judicieuses observations, imagina ce moyen pour la statue de Paul III. *Messe il metallo nel bagno da basso, per venire abbeverando di sotto in sopra* (*a*). Qui peut assurer que cet Artiste n'ait pas vu quelque fragment de bronze antique, où des restes de jets encore adhérens, lui auront fait connoître, par le sens dont ils étoient posés, que les Statuai-

(*a*) Vasari, *vita di Leone Leoni.*

les Grecs ou Romains fondoient leurs ſtatues par le bas ? Il ſe peut auſſi qu'il en ſoit l'inventeur ; car les modernes ne doivent pas tout aux anciens. Nous pouvons donc remonter pour ce procédé juſqu'à 200 ans, & nos recherches au-delà feroient vaines.

M. Patte, Auteur des *monumens érigés en France à la gloire de Louis XV*, n'avoit pas lu cet endroit de Vaſari, lorſqu'il aſſuroit, pag. 33, qu'on doit cette invention au fondeur Goor. *On ſe ſouviendra, dit-il, à jamais, que le monument érigé au Roi par la ville de Paris, eſt l'époque de la perfection de cet art.* M. Patte ignoroit auſſi que le monument de Rennes, fait par M. le Moyne, & poſé en 1754, étoit fondu ſelon cette méthode, avant que celui de Paris le fut en 1758. Si l'on vouloit une époque de nos jours, c'étoit la fonte de 1754 qu'il falloit citer. M. Patte, qui a daigné louer mes foibles talens, voudra bien me pardonner ce petit *errata* que me ſuggere l'amour de la vérité ; il n'exclut point ma reconnoiſſance.

Quoiqu'il en ſoit, nous ſavons fondre, & fort épais, des morceaux de 15 à 20 pieds de hauteur. C'eſt peut-être en ſavoir aſſez, puiſque nous ne hazardons pas des ſtatues de 110 ou 120 pieds, comme celle que fondit Zénodore.

Etoit-elle d'un ſeul jet, ou fondue par aſſiſe ? nous n'en ſavons rien. Pline auroit dû nous dire ſi la ſtatue de 110 pieds étoit ou non de pieces de rapport. Il en avoit vu les modeles grands & petits, chez le Statuaire Zénodore.

Pline ayant ignoré comment ſe faiſoient de pareilles fontes, ou n'ayant pas jugé à propos d'en parler, je hazarderai l'idée que je me fais de cette opération. Si je m'en occupe un inſtant, c'eſt pour tranquilliſer ceux qui ne conçoivent pas comment on pouvoit fondre des coloſſes de plus de 100 pieds de hauteur, & qui croient que *les anciens n'étoient pas aſſez inſtruits dans l'art de la fonte, pour jetter des machines conſidérables* (*b*). Je ſuppoſe que mon lecteur ſait ce que c'eſt qu'une fonte, & je ne prétends rien enſeigner aux Statuaires.

Quand le modele d'une ſtatue qui doit être en bronze eſt fait, on place au bas un fort chaſſis de charpente, qui ſert à porter le moule de plâtre; il ſert également à le remonter ſur la place où doit être fondu la ſtatue. Si par derriere le modele, que je ſuppoſe de 100 pieds,

(*b*) *Eſſai ſur la ſculpture*, par M. Dandré Bardon, pag. 97.

on éleve d'à plomb ce même chaſſis, que le moule s'y joigne dans toute ſa hauteur, & qu'enſuite il ſoit remonté ſur le chaſſis poſé horizontalement, la hauteur du moule ainſi diſpoſé ne ſera plus que de 25 ou 30 pieds, ſelon ſon épaiſſeur, (je ſuppoſe une figure pédeſtre) & la longueur ſera de plus de 100 pieds, en y comprenant l'épaiſſeur du moule. Comment faire parcourir le bronze dans cette étendue? La difficulté ne ſeroit pas inſurmontable: on conſtruiroit deux fourneaux, trois s'il le falloit; le métal au même degré de fuſion, les fourneaux partiroient enſemble, & la ſtatue ſeroit tout auſſi bien fondue, que ſi elle n'avoit que 25 ou 30 pieds de hauteur. Pouvons-nous répondre que les anciens qui faiſoient tant de ſtatues en bronze, ne ſurent pas quelquefois fondre ainſi leurs ſtatues pedeſtres? l'idée n'eſt pas fort ſinguliere.

Pour être plus clair, il faudroit entrer dans les détails: mais ne faiſant pas un traité des fontes, je renvoie ceux qui voudroient plus d'éclairciſſement, au grand ouvrage de MM. l'Empereur & Mariette; ils y trouveront fort en détail les procédés d'une fonte. Mais comme dans ce livre, il y a quelques erreurs & beaucoup d'inutilités, (où n'y en a-t-il pas?) les

Artiſtes qui voudront en faire uſage, le liront avec précaution. L'ouvrage de M. de Boffrand eſt écrit avec netteté & ſimplicité: mais il eſt aujourd'hui trop imparfait pour ſervir de guide; il y auroit même du danger à s'y fier, ſi on vouloit fondre uniquement d'après ſes inſtructions. Je ne connois, ſur cette matiere, aucun autre écrit qui puiſſe être utile, & j'ai lu, ſi je ne me trompe, tout ce que nous en avons imprimé depuis 1579 juſqu'à préſent.

J'ai dit que les Anciens étoient fort habiles dans la fonte, & je ne l'ai pas dit ſans preuve. On a vu dans le cabinet de M. le Comte de Caylus, un pied de bronze antique & coloſſal. Il a, autant qu'il m'en ſouvient, près de deux pieds de longueur, en ſuppoſant le talon qui manque; & la fonte peut avoir deux lignes d'épaiſſeur: ainſi la figure étoit de quinze à ſeize pieds de proportion. La ſtatue équeſtre de Marc-Aurele n'a pas deux lignes d'épaiſſeur; on en a vu la preuve dans une des notes ſur Pline. Il y a préſentement à Voorburg, village à une lieue de la Haye, une ſtatue de bronze que l'on ſait poſitivement être antique. Cet endroit s'appelloit du tems des Romains *Forum Adriani*, & la ſtatue pourroit bien repréſenter l'Empereur Adrien; ce qui n'eſt que conjectural cependant:

car quoiqu'elle ne ſoit pas à plus de ſept à huit pieds dans terre, & qu'on puiſſe la découvrir aiſément, cette facilité & d'aſſez inſtantes ſollicitations, n'ont déterminé perſonne encore, à ce que j'ai appris en Hollande, à s'en aſſurer. Une main de cette ſtatue fut trouvée dans un verger de la maiſon de campagne de l'Imprimeur des Etats; (M. Scheltus) & le Prince Gallitzin, Envoyé extraordinaire de la Cour de Ruſſie à la Haye, m'a fait paſſer cette main à Pétersbourg, où chacun a pu la voir longtems chez moi. Elle a un pied de long en la ſuppoſant étendue : la figure doit donc avoir plus de neuf pieds. Hé bien, cette main, qui témoigne pour toute la ſtatue, n'a qu'une ligne d'épaiſſeur, & le dedans eſt d'une beauté de fonte preſque ſans exemple. Quantité d'autres bronzes antiques répandus dans l'Europe, concourent auſſi à prouver l'intelligence des Anciens, pour fondre minces des ouvrages coloſſals. Cette ſtatue de quarante coudées, dont parle Pline, & qu'on pouvoit mouvoir à la main, n'en feroit-elle pas encore une preuve? Elle étoit de Lyſippe.

Mais, diront nos Statuaires, épaiſſes ou minces, que nous importe, ſi nos fontes réuſſiſſent, & que l'empreinte en ſoit belle? Pardonnez-moi, cela peut quelquefois importer beaucoup.

Si un ouvrage coloſſal a des parties conſidérables en avant & ſans ſoutien, n'eſt-il pas vrai que plus leur poids ſera léger, moins on aura ſujet de craindre; & qu'au contraire, la peſanteur d'un bronze fort épais, feroit appréhender ſa chute? Il ſeroit donc prudent que les Ordonnateurs & les Statuaires obligeaſſent les Fondeurs à entrer dans ces vues, & à quitter, quand il le faut, leur routine.

Nos Statuaires ne doivent pas oublier que l'intérêt d'un Fondeur n'approche pas de celui qu'ils doivent prendre à leur propre ouvrage. Ils ont, ſoit par trop de confiance, ou ſoit par l'emploi du tems conſacré à leurs études, laiſſé prendre à leurs Fondeurs des libertés qui leur ſont devenues quelquefois douloureuſes. Feu M. Saly ne me démentiroit pas; mais c'eſt un exemple trop particulier pour en tirer des conſéquences. Interrogez les Statuaires, vous en trouverez peu qui n'aient eu à ſe plaindre de quelques Fondeurs. Ceux-ci ne manquent pas, s'il arrive des accidens, de les rejetter ſur celui qui les emploie, pour peu qu'il ait donné ſon avis pendant la fonte, les accidens fuſſent-ils arrivés par d'autres cauſes, Le réſultat eſt du ſcandale, des calomnies groſſieres, (on penſe bien de quelle part) & la déplaiſance pour l'Artiſte,

tiste, s'il a l'esprit assez foible pour s'y livrer.

N'y auroit-il donc pas de moyen pour prévenir ces inconvéniens? Peut-être y en a-t-il un. J'ai lu avec attention ce que les anciens Auteurs ont dit concernant les statues de bronze, & j'ai vu que les Statuaires dirigeoient eux-mêmes les fontes de leurs ouvrages. La discution de ce fait seroit longue, & je la supprime. Si pourtant on étoit curieux de savoir ce que j'en ai appris, on pourroit consulter Pline, Pausanias, & les autres Ecrivains qui en ont parlé. On sait que presque tous les Statuaires Italiens prenoient aussi la peine de conduire leurs fontes, & que Des-Jardins fondit le monument de la place des Victoires. J'en citerois plusieurs autres en différens pays. Mais pour montrer que cette idée n'est pas nouvelle en France, voici ce que Vigenere en écrivoit dès l'année 1579, dans ses *Annotations* sur Callistrate. " Il y a „ d'autres considérations encore qui méritent „ qu'on y prenne garde, sans du tout se re- „ mettre aux Fondeurs d'artillerie, & de clo- „ ches, ni autres: car encore que la maniere de „ fondre & jetter l'alliage du bronze pareille- „ ment, soient presque tous uns & semblables „ aux uns & aux autres, le plus seur sera néant-

„ moins que le Sculpteur ſoit auſſi verſé en cela „ & bien entendu " page 877.

Ce n'eſt pas que chez les Grecs, les Romains, les Italiens & ailleurs, il n'y eût des Fondeurs de profeſſion, & qu'on ne les employât dans les grandes fontes; mais c'étoit ſans leur en abandonner la conduite. En un mot, les ouvriers, quels qu'ils fuſſent, étoient ſubordonnés au Statuaire. Les fontes manquoient, ou réuſſiſſoient comme aujourd'hui, ſoit que le Statuaire ou le Fondeur de profeſſion les conduiſît. Les erreurs des atteliers, les tracaſſeries du moment, ſont anéanties comme le ſeront les nôtres. Malgré les *Antiphile* & les *Menon*, qui publioient des libelles contre Apellès & Phidias, malgré ceux qui les écoutoient, les noms de ces grands Artiſtes flétriſſent encore aujourd'hui leurs vils calomniateurs : mais ils ont bu dans la coupe amere, & nous l'ont paſſée. Terminons ce paragraphe, & diſons : puiſque c'eſt ordinairement ſur le Statuaire qu'on rejette le blâme, quand une fonte réuſſit mal, ne vaut-il pas mieux qu'il ſoit chargé du tout? on lui attribuera du moins la réuſſite quand elle aura lieu.

Qu'il me ſoit permis de traduire un paſſage de Bellori : une fonte en eſt l'objet. " Alexan-

„ dre Alegarde ayant terminé ſon modele & ſes „ cires, il arriva que par accident, ou par quel- „ que méchanceté d'un ouvrier en qui il avoit „ trop de confiance, la fonte ne réuſſit point, „ & la ſtatue fut manquée. O foſſe diſgrazia, „ malizia d'alcuno per la ſoverchia confidenza, „ che egli teneva in un'operario, il getto non „ riuſci altrimenti, e la ſtatua andò mal. Ale- „ garde, profondement affligé de ce malheur, „ croyoit avoir perdu ſa réputation, & ſe ſcroit „ perdu lui-même, ſi la bonté du Pape (Inno- „ cent X) ne l'eût prévenu. Ce Pontife, na- „ turellement ſévere, devenoit très-humain, „ quand il le falloit. Il fit venir l'Artiſte, & au „ lieu de le blâmer, il le conſola, le careſſa, lui „ donna cinq cens écus d'or, le décora de la „ croix de Chevalier de Chriſt, en y ajoutant „ une chaîne d'or de trois cens écus. Alegarde, „ ayant retrouvé ſon courage dans la faveur & „ la libéralité du Pape, recommença la fonte, „ qui réuſſit heureuſement". *Vita de Pittori, Sculptori, &c. page 396.*

Cela eſt beau, cela eſt grand; c'eſt dans le malheur que l'encouragement eſt ſublime, & qu'au contraire le ſilence du Prince affaiſſe l'ame. Mais trouverons-nous toujours des Innocent X? N'y aura-t-il pas auprès d'un Souverain de ces

Miniftres ou froids ou malveillans?—Et que feriez-vous, s'il s'en trouvoit qui, loin de feconder un monument glorieux pour le Prince, qui le fait ériger, vous noirciroient auprès de lui, & qui fourdement exciteroient tout ce qui peut troubler l'ame d'un Artifte qui travaille, & l'accabler?—Si je ne fuccombois pas, voici ce que je ferois. Je chercherois le moyen de m'éloigner d'un tel Prince, & certes je m'en éloignerois; & lui de fon côté ne s'en inquiéteroit guere. Pour l'autre homme que vous fuppofez, je le vouerois à tous les fentimens qui lui feroient dûs. Enfin, je tâcherois, fi je voulois être fage, de fuivre le confeil d'Epictete: ce qui ne dépendroit pas de moi, je ne m'en affecterois pas.—Mais cette Hydre a tant de têtes! l'opinion publique!—Dépend-elle de moi? J'attendrois donc le jour où je puiffe dire: à la fin je refpire, & je puis mourir loin du laboratoire où l'on broie le poifon.—Mais ils vous le feront parvenir! — Il aura perdu fa force avant d'arriver.

Voilà donc notre Artifte qui prétend inftruire les Rois. Non, il dit feulement qu'Innocent X n'avoit pas à rougir devant fon Statuaire. Le voilà donc qui voudroit que les atteliers fuffent remplis de Philofophes? Eh! non, vous dis-je:

qui penſe à cela? Il ſouhaiteroit ſeulement à ſes confreres honnêtes la ſatisfaction qu'ils ont droit d'eſpérer de leurs beaux ouvrages, & voudroit qu'on ne leur imputât pas les fautes qu'ils n'auroient pas commiſes. Il ne prétend pas non plus qu'on doit n'avoir aucun déplaiſir de la part des ouvriers d'attelier; mais il croit qu'en les choiſiſſant, & en les traitant convenablement, on peut en trouver de raiſonnables, ſur-tout quand on n'eſt pas à ſix ou ſept cens lieues de chez ſoi. Nos Artiſtes ne diront pas qu'ils ne pourroient conduire une fonte qui prend beaucoup de tems, & produire des modeles & des marbres; car ils ſavent que les Statuaires qui fondoient, produiſoient auſſi des modeles & des marbres. Qui pourroit donc retenir les nôtres? la difficulté? Les fontes ſont aujourd'hui paſſablement bien connues. Nos tons, nos mœurs, nos habitudes? Je l'ignore, & n'ai rien à en dire; mais j'oſe aſſurer que ſi j'étois d'âge à rentrer dans cette carriere, je ferois une grande fonte, je ne dis pas les yeux fermés, mais auſſi bien que quelque Fondeur que ce ſoit.

Les grandes fontes m'ayant occupé deux fois bien différemment, je demande la permiſſion d'en rapporter ici quelques circonſtances: une invitation des plus déterminantes m'a porté à

connoître mieux que par théorie, cette opération de la ſtatuaire.

J'avois entrepris & conduit la fonte de la ſtatue coloſſale de Pierre le Grand, mais ſans prévoir que trop de confiance, non pas en moi, me feroit manquer la partie ſupérieure. J'ai réparé ce mal, en refondant, depuis les genoux du Cavalier & le poitrail du cheval jusqu'au haut de la ſtatue: car après un examen qui n'avoit pu ſe bien faire à l'inſtant que la premiere fonte fut achevée, l'ouvrage ſe trouva plus ou moins défectueux jusques-là. Mais à la ſeconde fonte je n'ai eu que des ouvriers honnêtes & dociles: s'ils ont pu quelquefois ſe méprendre, ce fut toujours ſans conſéquence. Auſſi la fonte eſt-elle venue, à bien peu de choſe près, comme j'avois lieu de l'attendre (*c*). Ne laiſſons point d'équivoque: ce *peu de choſe* étoit des trous & des gerſures à un des côtés du col & à une des ganaches du cheval; il convient à la vérité & à moi de dire que c'étoit ma faute: de petites fontes ſur place y remédierent, & le mal fut ſi

---

(*c*) J'ai déja obſervé en répondant à M. Linguet, que mon procédé pour réunir les deux bronzes, fut le même que celui de M. le Moyne, & qu'il eut une auſſi bonne réuſſite pour le moins.

bien réparé qu'on n'en apperçut rien. Ainsi, à cet accident près, & à ceux de la premiere fonte, qu'il fallut aussi retravailler, le reste de l'ouvrage a conservé son empreinte & l'originalité du modele. En un mot, le ciselet & la lime n'en ont pas alteré les plus intéressantes parties.

Il est indifférent au Lecteur de savoir de quelle terre j'ai fait l'enterrage du moule: cependant, comme la calomnie a publié par la voie d'un journal, que la fonte a manqué, *parce que l'enterrage n'avoit été fait qu'en sable* (*d*), je dois accuser à mon tour que *le même* prétendu sable m'a servi pour la seconde fonte, & que la fosse avoit dans-œuvre quatorze pieds de long, sur onze de large & plus de douze de hauteur. Voilà le cas que j'ai fait de la calomnie, & comment j'ai cru, sur ce point, devoir lui répondre.

Elle a dit encore cette calomnie tout aussi mal adroite que mal avisée: *Cet Artiste a cru se mettre au dessus de ses confreres, en réunissant à l'art du Statuaire celui du Fondeur* (même journal.) Et quand cela feroit! n'est-ce pas l'envie de surpasser leurs confreres qui entretient

(*d*) Journal encyclop. Juillet 1776, pag. 158.

l'émulation des Artistes, & perfectionne tous les talens ? Ce reproche est donc fabriqué par la grossiere ignorance, qui ne veut pour juges que la sottise & la méchanceté de la lie du peuple. Cependant je fus déterminé par une autre cause, & je vais la dire.

Après deux années & demie vainement passées dans l'attente d'un Fondeur, j'avois mis en question, s'il ne conviendroit pas que je conduisisse moi-même la fonte, plutôt que de passer mes jours à attendre; mais j'y étois si peu déterminé que je changeai presqu'aussi-tôt d'avis. On me sollicitoit alors, & je ne voulois plus y entendre. J'avois beaucoup parlé de fonte pendant les années de mon impatience; car je m'étois trouvé plus d'une fois à ces travaux chez M. Le Moyne. J'avois dit aussi que l'intérêt pécuniaire ne m'y auroit pas engagé, si j'avois eu à fondre mon ouvrage : je l'écrivis même à M. le Général de Betzky; & j'ai prouvé, quand je m'y suis vu engagé, que cet intérêt ne me dominoit pas (*e*). Enfin, un jour S. E. m'envoya cette lettre.

(*c*) Cette preuve est de n'avoir exigé que 80000 L. restantes du prix fait avec un Fondeur qu'on avoit remercié; & de m'être engagé sur une promesse ver-

“ Votre façon de penser, Monsieur, & votre
„ désintéressement ne me sont que trop connus,
„ pour n'être point persuadé que tout ce que
„ vous m'écrivez n'ait entiérement pour point
„ de vue le zele pour le service de S. M. I. &
„ la plus parfaite exécution de l'objet que vous
„ traitez.

„ Il seroit à souhaiter que vous dirigiez vous-
„ même, Monsieur, la fonte de la statue équestre

---

bale de cette somme, à donner 30000 L. de gratification aux deux ouvriers François que je retins pour m'aider. Cette preuve est aussi d'avoir fait les obligations de ces 30000 L. trois années avant que d'être payé, & d'avoir donné deux Ecrits sans avoir aucun Ecrit pour m'assurer moi-même. Il est vrai que la confiance dûe à la parole sacrée de l'Impératrice me détermina. S. M. I. me répondit, lorsque je lui parlai, & des moyens qu'employoit M. de Betzky pour éluder sa promesse, & de la franchise avec laquelle cependant je m'étois engagé: *Craignez-vous que la Couronne manque à sa parole?* Voilà ce que le Public doit savoir pour juger en partie, des libelles que la noire impudence fabrique à Pétersbourg contre moi, & débite sous le nom d'un de mes ouvriers. Si dans ma citation, je disois un mensonge, l'Impératrice seule pourroit me confondre: il n'y avoit que S. M. I. & moi dans son sallon de l'*Hermitage*.

„ de Pierre le Grand. Cet ouvrage, conduit
„ par vos ſoins, par votre vigilance, ne nous
„ peut inſpirer que la plus grande confiance:
„ par conſéquent, autoriſé à cet égard en tout
„ ce qui pourra vous mettre à portée de le mener
„ à la perfection, vous jouirez de plus de con-
„ fiance en raſſurant la nôtre.

„ Quoiqu'à la vérité, il y ait des exemples
„ que d'habiles ouvriers ont quelquefois manqué
„ des fontes de conſéquence, cela ne doit point
„ vous décourager ſur celle dont il eſt queſ-
„ tion. Ceux qui étoient dans le cas n'avoient
„ peut-être pas vos lumieres ni votre capacité;
„ dans lequel cas, *Monſieur*, vous devez être
„ parfaitement raſſuré: celle-ci vous devant ſer-
„ vir de barriere & de réplique contre ceux dont
„ vous pourriez craindre les traits mordants.
„ J'ai l'honneur. *Signée* J. Betzky, 14 Août 1769.

Cette lettre, à beaucoup près, ne m'ayant pas déterminé, la queſtion fut agitée, ſans doute, chez l'Impératrice; car un mois après S. M. I. voulut bien auſſi attaquer ma répugnance par une autre lettre dont voici l'extrait.

“........ Vous me direz auſſi pourquoi vous ne
„ voulez plus fondre la ſtatue: car, ne vous en
„ déplaiſe, dans la lettre à M. Betzky, il n'y a
„ aucune bonne raiſon; je m'imagine que vous

„ en avez de meilleures *in petto.* Mais s'il étoit „ possible de vaincre les obstacles, ce seroit une „ bonne & utile chose. Et de quoi l'homme „ de génie ne vient-il pas à bout! Outre cela, „ qui vous dit qu'un Fondeur de profession fera „ mieux que vous? Souvenez-vous de tant „ d'habiles Fondeurs qui n'ont pas réussi.. Vous „ me direz que c'est leur affaire; mais aussi je „ n'imagine pas que vous auriez du plaisir à „ voir gâter votre ouvrage par un autre. Je suis „ persuadé que si vous vous donnez la peine de „ conduire la fonte, elle réussira, & que vous „ aurez moins de déplaisir que vous n'en auriez „ avec tel ou tel autre Fondeur. Au reste, „ Monsieur, je ne prétends point gêner votre „ opinion; uniquement & sincerement, je vous „ dis ce qui me paroît être la vérité. Nous trai„ terons cette matiere plus au long un de ces „ jours. 18 Sept. 1769."

Et vous n'allâtes pas le même jour dire à l'Impératrice que vous fondriez?—Pas un mot de tout cela. Mauvais courtisan, comme à mon ordinaire, je persistai dans mon refus; & deux ans après, quand un Fondeur alloit arriver de la part de M. la Guêpiere, sans que je m'en fusse mêlé, j'eus la mal adresse d'en parler à l'Impératrice dans une de mes lettres. Il n'étoit plus

tems, je l'avois fâchée; aussi S. M. I. me répondit-elle à cet article: *Pour ce qui regarde le Fondeur, je vous ai déja dit, que je ne m'en mêlois pas; mais aussi encore une fois, j'aimerois mieux les choux de mon jardin.* 20 Mai 1771.

Ce fondeur, venu enfin en 1772, construisit le fourneau, prépara la potée, & fut renvoyé en 1774, malgré les propositions que je fis pour l'engager à travailler convenablement. Il réside à Pétersbourg un M. Velten, qui dans son ame & conscience, doit savoir ce qu'il me répondit pour me faire agréer le renvoi du fondeur: mais je ne crois pas qu'il le dise tant que M. de Betzki vivra (*f*). Quoi qu'il en soit,

---

(*f*) Voici pour y suppléer. Le Fondeur Ersman alloit montrant un morceau des cires que je faisois faire à trois lignes d'épaisseur, & disoit à toutes les portes, que j'étois un fou de vouloir exécuter une chose qui ne s'étoit jamais faite: que cette foible épaisseur feroit manquer indubitablement la fonte; & que lui fondeur en étoit certain. Voilà ce que M. Velten m'assura lui être revenu; à quoi il ajouta que malgré mes propositions & mes représentations, il alloit demander à M. de Betzky, l'ordre pour renvoyer sur le champ, un homme qui en recevant toujours de l'argent, publioit que la fonte qu'il alloit commencer, manqueroit. Je fus contraint de me rendre, & je ré-

n'ayant plus de fondeur, il me fallût prendre le parti de le devenir, & donner raiſon à l'Impératrice; & j'avoue qu'il ne falloit pas moins que ſa volonté perſévérante, encore dans la lettre du 28 Mai 1771, pour me déterminer. Voilà comment *j'ai cru me mettre au-deſſus de mes confreres*, & où la ſtupide calomnie eſt réduite.

Je ne la ſuivrai pas dans tous ſes détours; ils ſont ſi pitoyables! mais voici un article concernant le fondeur, qu'il faut, en paſſant, démaſquer. Prenez le journal déja cité, vous lirez à la page 134: *M. Falconet prétendit qu'il lui fût en tout ſubordonné, & qu'il ne fit abſolument rien que par ſes ordres. Il prétendit de plus, qu'avec de telles entraves, le fondeur lui répondit du ſuccès. Celui-ci, qui ſans doute ne préſumoit pas aſſez des lumieres de M. Falconet dans cette partie, refuſa de ſe charger imprudemment d'un ouvrage de cette importance.*

On pourroit croire que je vais dire comment, lorſque mes cires furent faites, je préſentai la clef de l'attelier au fondeur, en lui

---

pondis: *faites donc ce qui vous ſemble raiſonnable, je ne m'y oppoſerai plus.* Le même jour on ſignifia l'ordre d'excluſion au Sieur Erſman.

ajoutant : " M. Erſman, c'eſt ici chez vous maintenant, & je n'y dois plus entrer qu'après la fonte ". On pourroit croire auſſi que ce fondeur, voulant expulſer l'homme qui fait écrire des libelles, ayant imaginé pour ſe mieux enfermer, de bâtir le mur de la foſſe autour de mes cires réparées, je vais dire comme quoi je ne le voulus pas, & comment je l'invitai à garder ſon ouvrier (*g*); car j'aimois la paix & la conſervation de mes cires. Non, je ne perdrai pas mon temps à ces ſortes d'explications. Si je répondois en détail à toutes les fauſſetés dont eſt rempli ce libelle, ce ſeroit faire honneur à l'impoſture, & lui donner du poids. Je tranſcrirai ſeulement un article des conditions du Sr. Erſman avec la Cour de Ruſſie. *La réputation &*

(*g*) M. Diderot le ſait bien, puiſque ce fut dans ſa chambre que je trouvai le Sieur Erſman qui vint un matin invoquer ſon crédit, pour que cet ouvrier fût abſolument renvoyé, ne pouvant, diſoit-il, & ne voulant plus le ſouffrir. M. Diderot & moi lui fîmes une exhortation à la paix & à la concorde; mais après nous avoir dit ſes raiſons, il ne voulut rien entendre : ſon ouvrier, que dès ce moment il exclut de l'Attelier, n'y rentra qu'avec moi, quand j'eus pris la conduite de la fonte.

l'honnêteté de M. Falconet me sont assez connues pour que je regarde non seulement comme une satisfaction, mais aussi comme un devoir, d'être de son avis; persuadé de trouver par là, des moyens de mieux réussir dans un si grand ouvrage. Je ne rejetterai point les conseils, encore moins ceux de M. Falconet, dont l'esprit prouve qu'ils sont bons. Etoit-ce sur Homère, Pline ou Cicéron, que ce fondeur vouloit mes conseils, ou bien sur la fonte?

Le pédant est, dit-on, un sot, & le charlatan un fourbe; ne soyons ni l'un ni l'autre. Ne donnons pas trop de valeur à des bagatelles, & ne surfaisons pas des choses communes, que nous connoissons parfaitement pour telles. Mais en exposant la vérité & notre pensée, ceux qui pourront s'y intéresser, en jugeront comme il leur plaira. Je vais dire encore quelques mots de mes fontes; & comme c'est en fondeur que j'écris, je n'insisterai sur rien que je n'aie pratiqué, qui n'ait réussi, ou du moins qui n'ait dû réussir.

La nature du sol marécageux de Pétersbourg n'ayant pas permis de creuser une fosse, le fourneau fut construit de maniere à dominer le moule, comme fut celui de Girardon. Si c'eut été mon affaire alors, je l'eusse fait bâtir huit

pieds plus bas, & la fonte eut été faite presqu'à rez de chaussée ; car il y auroit eu à craindre les inondations jusqu'à deux ou trois pieds au dessus du sol. A cela près, j'ai eu lieu de comparer toutes les difficultés des travaux faits dans une fosse, avec la grande facilité d'agir librement autour d'un grand modele de cire & d'un moule, qui ne sont point engagés dans quatre murailles.

Peut-être seroit-ce pour épargner les dépenses, peut-être aussi n'est-ce que la routine qui fait qu'on s'enterre à 20 ou 30 pieds de profondeur, & qu'on s'y donne gratuitement bien des peines. On fond le canon dans une fosse ; nous employons des fondeurs de canons, ou des ouvriers qui ont appris à fondre avec eux ; & du maître à l'apprentif, l'usage passe aux statues colossales. Nous ne pensons pas nous-mêmes à la différence des objets, ni que l'attelier pour le canon est d'un usage continuel, tandis que celui du colosse ne sert ordinairement qu'une fois dans le même lieu.

Comment faudroit-il donc faire ? Elever le mur de la fosse de quatre pieds d'épaisseur ; par les trois côtés qui ne sont pas appuyés sur le massif du fourneau, le flanquer de forts éperons de brique, le bien faire sécher, & fondre hardiment.

diment. J'aſſurai mon mur, à la ſeconde fonte, avec de fortes pieces de bois poſées horizontalement contre le mur de l'attelier, par un bout, & par l'autre contre la foſſe; ces étaies nombreuſes & que le beſoin preſcrivoit, répondirent de tout. De forts liens de fers placés vers le haut & vers le bas du mur, & enclavés dans le milieu de ſon épaiſſeur, contribuerent encore à en aſſurer d'autant plus la ſolidité.

Ce mur qui compoſoit la foſſe, ne fut élevé, comme de raiſon, pour l'une & l'autre fonte, qu'après l'entier achevement du moule de potée, & la poſe des fers qui l'entouroient. Je ne fis point ce qu'on appelle un mur de recuit, parce que je ſavois ſon inutilité. Quoique la ſtatue de Louis XIV, par Girardon, ait été fondue hors de terre comme celle de Pierre I, on fit le mur de recuit, & l'on ſe trompa: mais on n'eut pas la ſtupidité de le conſtruire, tandis que les cires étoient encore découvertes. Puiſqu'elles ſe préſentent ici, je parlerai de leur réparage, c'eſt-à-dire, de la ſorte d'échafaud que j'y employai.

Le moule de plâtre qui contenoit & environnoit les cires étant fait par aſſiſes de niveau, j'ai dit: voilà de tous les échafaudages le plus ſolide, comme auſſi le meilleur, pour garantir

les cires des accidens qui pourroient les endommager pendant le travail du réparage. Ce moyen ſimple me parut auſſi le plus prompt, & je l'employai, quoique je n'euſſe encore vu perſonne en faire uſage. J'ai d'abord fait ôter des rangs d'aſſiſes juſqu'à hauteur d'homme, afin de pouvoir travailler le haut de la ſtatue, & en trois différentes repriſes, le moule a diſparu. Les pieces des dernieres aſſiſes ne tenoient pas davantage à la cire que celles des premieres. Tout cela eſt fort ſimple, dira-t-on, & chacun en eût fait autant. Comme je n'ai vu qui que ce ſoit y penſer avant moi, je demande pourquoi on n'avoit pas encore fait une choſe auſſi ſimple ?

Les quatre ou cinq traverſes de gros fer, miſes ordinairement pour ſoutenir, dit-on, le moule & le noyau, furent ſupprimées comme inutiles, & même comme fort embarraſſantes. L'idée de cette ſuppreſſion raiſonnable appartient, je crois, à l'habile ſerrurier (M. Fugner) qui a fait & raiſonné l'armature pour la fonte avant qu'elle fût ſous ma direction. Pour moi, j'ai ſupprimé les murs de traverſe qu'on fait ordinairement autour du moule. J'ai prévu leur inutilité, & je ne me ſuis pas trompé, puiſque du côté du fourneau, rien dans la fonte, n'a fait le moindre mouvement.

L'armature qui reſte dans le bronze, & qui ſoutient le cheval ſur ſes pieds de derriere, eſt auſſi ſolide qu'elle eſt ſimple. Le beſoin & l'apropos m'ont ſuggéré cette opération ainſi que d'autres dont je ne parle pas: cette armature fût penſée dès Paris. Puiſque j'avois fait avant d'en partir, l'eſquiſſe de la ſtatue & de ſa poſition, il falloit bien qu'en même tems je penſaſſe au ſoutien de l'ouvrage.

Dans la ſeconde fonte, l'échenau fût conſtruit avec le moule: contenu par les mêmes liens de fer, il faiſoit partie du moule; il étoit enfermé & retenu dans la même cage. Auſſi ne fit-il aucun mouvement, & ne creva-t-il pas comme le premier ſi négligemment travaillé, qu'il s'ouvrit n'ayant à peine reçu que deux ou trois pouces de bronze. L'échenau fait d'avance avec le moule, procure un autre avantage; il donne au métal tout le tems qu'il faut pour la fuſion, & pour les préparations qui dépendent de la foſſe & du moule. A l'inſtant qu'on va fondre, on n'a pas trop de loiſir; j'oſerois donc conſeiller l'échenau comme il fût fait à ma ſeconde fonte.

Beaucoup d'autres parties ont été ſimplifiées à la premiere, & encore plus à la ſeconde fonte. Si je n'en parle pas, c'eſt que l'Artiſte intelli-

gent qui voudra mettre de côté plusieurs articles de certains catéchismes, & s'affranchir un peu de la routine, fera beaucoup mieux que je n'ai fait s'il veut y penser. J'ai appris deux choses en fondant deux fois, l'une que le talent de fondre des statues colossales n'est pas encore perfectionné chez nous, & l'autre, que si nous voulions il le feroit. La preuve qu'il ne l'est pas se trouve à tous les colosses fondus depuis, & y compris le Louis XIV de Paris (*h*). Cette

---

(*h*) L'Auteur des *Monuments érigés* &c. pag. 106, dit : *Ce grand ouvrage de fonderie fut jetté en bronze par Jean Balthazar Keller, Fondeur Suisse, sur les desseins & d'après les modèles du célèbre François Girardon.* Si ces paroles ne signifient point que Girardon conduisit la fonte, j'avoue que je ne les entends pas, ne sachant trop ce que c'est que de fondre, *sur les desseins & d'après les modeles*, à moins que ce ne soit les instructions données par celui qui conduit la fonte. M. Patte auroit-il eu des Mémoires que je ne connois pas ? Il est possible que Balthazar Keller n'ayant pas encore fait de pareille fonte, Girardon l'aida par les connoissances qu'ont nécessairement les Sculpteurs, & par cet esprit de combinaison acquis par l'habitude & les grands travaux de leur Art. Nous savons tous que M. le Moyne forma Varrin, le conduisit, & lui apprit à devenir Fondeur de statues colossales ; & Boffrand les aida tous deux.

fonte par les Kellers, très-habiles dans les moyens bronzes, n'a pas autant prouvé leur mérite pour les coloſſes, & les Fondeurs venus depuis eux, ne les ont ſurpaſſé ni à Bourdeaux, ni à Paris, ni à Coppenhague. C'eſt donc un de ces propos dénués de ſens, que de citer les Kellers quand il s'agit de coloſſe, puiſqu'on ſait par une tradition certaine, que le ſeul qu'ils fondirent éprouva des accidens, qui obligerent à tailler, dans la maſſe du bronze, des épaiſſeurs conſidérables, pour former la ſtatue que nous voyons à la place de Louis le Grand, & la faire reſſembler au modele. Dites au public les plus groſſiers menſonges ſur des faits qu'il ignore, il y croira: détrompez-le enſuite, les ſeuls hommes honnêtes & ſenſés vous entendront.

Je ne dois pas omettre un exemple moins récent à la vérité, mais qui prouve, avec ceux que j'ai déja rapportés, que les Statuaires ſont fondeurs quand ils veulent; qu'ils ſavent fondre léger, & qu'ils remédient à leurs fontes quand elles manquent en tout ou en partie. Daniel de Volterre fit & fondit un cheval à *Monte Cavallo:* mais le poids du métal fit ouvrir le moule, & la matiere ſe répandit. L'Artiſte ayant trouvé le moyen de remédier à cet

accident, refondit ce qui avoit manqué. Le bronze étoit également léger par-tout, & d'une belle impreſſion. La ſtatue ne peſoit que vingt milliers, quoique plus grande au moins d'un ſixieme que celle de Marc-Aurele. *Gettando la ſeconda volta, prevalſe la ſua virtù à gli impedimenti della fortuna. Onde conduſſe il getto di quel cavallo (che è un ſeſto, ò più, maggiore, che quello d'Antonino, che è in campido glio) tutto unito, & ſottile ugualmente per' tutto. Et è grand coſa, che ſi grand' opera non peſa ſe non venti migliaia.* Vaſari, vie de Daniel Ricciarelli de Volterre.

Enfin, ſi le Statuaire emploie un autre que lui pour conduire la fonte, cet autre lui dira : ſans moi, votre ouvrage ne paſſeroit point à la poſtérité. Vous vous moquez, dira le Mouleur, je vous défie tous deux de produire ſans moi votre ſtatue de bronze. Un paſſant leur dira : vous Mouleur & vous Fondeur, que mouleriez-vous & que fondriez-vous ſans le Statuaire? Souffrez donc, puiſque vous dépendez également de lui, qu'il vous emploie & vous dirige également.

UNE LETTRE DE PÉTERSBOURG ET LA RÉPONSE.

QUe direz-vous, Monſieur, d'un homme qui vous aime, quand vous recevrez cette lettre qu'il auroit dû vous écrire plutôt? Je vous ſavois à la Haye où vous employez bien votre tems, & où l'amitié vous retient agréablement. Je voulois auſſi que ma lettre contint des nouvelles qui puſſent vous intéreſſer: il m'a donc fallu laiſſer paſſer quelques mois, afin de vous en apprendre davantage.

Les honnêtes gens ont vu avec bien du plaiſir, l'intérêt que le Grand Duc a marqué pour vous & pour votre ouvrage, la veille de votre départ, & on l'aime encore plus, en lui voyant apprécier le mérite & le talent. Vous avez eſſuyé ici des tracaſſeries d'un inſtant, que déja vous devez avoir oubliées. Mais votre monument reſte, & il vivra dans la premiere fleur de ſa beauté, lorſque les ouvrages du grand homme, auquel il eſt conſacré, ne ſeront plus. L'homme que ſes talens élevent trop au-deſſus de la claſſe commune, entend ſiffler autour de lui les couleuvres de l'envie: mais il peut dire

à celui qui excite les impuissans reptiles; *tu vas mourir, & je vivrai.*

A peine étiez-vous parti, que déja la voix de la haine fut étouffée; exceptons-en toujours quelques sots obscurs & de misérables salariés; vous n'ignorez pas de quels fonds. D'ailleurs, ceux qui se montroient les plus acharnés contre vous, vous rendent justice, & disent hautement que votre ouvrage a subi l'examen le plus sévere, sans qu'on y ait trouvé de défauts; c'est ce qu'on a souvent répété. Mais la pierre sur laquelle votre bronze, est maintenant bien affermi, reste toujours pour certain estomac de votre connoissance, un morceau d'autant plus indigeste, qu'il a perdu de son informe & premiere masse.

Mais voici un trait qui n'attendoit que votre absence pour être lâchement lancé contre vous; encore faut-il que vous ne l'ignoriez pas. Lorsque M. de Betzki vous fit demander indirectement par le Sr. Velten Architecte, &c. comment on faisoit la dédicace des statues héroïques, vous copiâtes, comme auroit pu faire un autre à votre place, les relations connues de ce cérémonial, c'est-à-dire, celles des ouvrages de M. Bouchardon & le Moyne, & vous me fites voir votre feuille avant de l'envoyer à

l'agent de M. le Général (*a*). On ne montre pas ce papier, mais voici l'ufage qu'on en a fait.

Déconcerté par le fuccès de votre ouvrage, battu par les éloges qu'en ont fait les Diderot, les Thomas, les Luberfac, & d'autres écrivains qui ne font pas François, on répand ici, que vous avez exigé (car vous êtes pètri d'orgueil & de vanité) que le Sénat vint en députation vous chercher, & vous conduire en pompe, le jour de la cérémonie, jufqu'à la ftatue. Vous voyez comme cela vous reffemble, & comme ils font habiles à donner des ridicules. Auffi tous ceux qui vous connoiffent ici, & qui ont vu jufqu'à quelle baffe fureur on vous y a calomnié, n'ont-ils pas manqué d'en hauffer les épaules. Pour moi, j'ai toujours cru que les méchants le feroient moins, s'ils avoient le jugement plus fain.

Convenez cependant, que vous n'auriez pas

(*a*) Cet agent ou courtier eft un nommé *Jean Clpacowskoy* dont Pomel & fes adhérens firent paroître dans le Journal Encyclopédique un certificat qui fans doute leur fait honneur, où ce Jean *attefte fur fon honneur* que je n'avois pas payé 15000 livres, quoique j'en euffe la quittance depuis plus d'une année avant la publication de cet article dans le Journal.

imaginé qu'un acte aussi simple de votre part, dût etre aussi peu sensément empoisonné. Mais vous avez des torts bien capables d'allumer la haine & la vengeance contre vous. Tantôt le Roi de Suede vient chez vous & dans vos atteliers, sans plus de façon qu'il n'en mit à vous faire inviter à sa table, & il n'en demande pas la permission. Tantôt le Grand Duc vient, par une distinction très-marquée, voir avec vous le bronze achevé, & vous n'en obtenez pas la permission. Tantôt vous répondez méritoirement à de pitoyables écrits fagotés contre vous, & vous détruisez la joie de ceux qui vous lâchent des dogues & des roquets. La voie simple qui vous fit obtenir le payement de vos fontes (car ce fut en vous adressant à l'Impératrice même) n'a-t-elle pas été, par son effet, le coup le plus rude que vous ayiez frappé sur la poitrine de ces gens là; je vous assure qu'ils ne vous y attendoient pas. Mais vous saviez que là où réside la justice, là vous deviez vous adresser, & vous le fites sans y employer qui que ce soit.

Renfermons tous vos torts dans un seul. Vous avez voulu que votre ouvrage fut entiérement de vous, ainsi que M. le Comte Carburi voulut enfin que le transport de la pierre fut de lui. Vous avez tous deux peu complaisamment fa-

vorisé des prétentions annoncées à quelques verstes à la ronde. De quel œil, après cela, prétendriez-vous que l'oiseau déplumé vous regardât l'un & l'autre? Quel intérêt aussi voulez-vous qu'il prenne à des travaux sur lesquels vous ne laissez pas d'équivoques, puisque vous avez démontré que ce ne furent même aucun de ses conseils qui dirigerent votre ouvrage?

Dans un autre instant, je pourrai vous marquer d'autres particularités qui vous concernent, si vous en êtes curieux. Aujourd'hui je me borne à vous dire que l'attelier de brique est abattu; que la statue sur sa base est environnée d'un angar de planches, & qu'on ne la voit plus. Laissons vivre & mourir, & ce monument que la postérité doit contempler, reveillera dans son ame l'idée de tout ce qui constitua votre Héros. Je ne fais là que vous répéter ce que dit M. Thomas, & c'est ce que je pense moi-même. Adieu, brulez ma lettre, & croyez que je suis sincérement votre ami.

A St. Pétersbourg, $\frac{4}{15}$. Sept. 1779.



RÉPONSE.

JE ne brule pas votre lettre, mais je fais mieux : après l'avoir tranſcrite, je vous la renvoye en original. Ainſi, Monſieur, ſoyez tranquille, votre nom ne paroîtra pas, & pourtant on vous lira. Ce que vous m'écrivez m'intéreſſe trop pour le laiſſer dans un tiroir : on l'imprimera dans quelque tems avec ma réponſe. Il ſera beau de voir la vraie, l'incorruptible honnèteté ſe plaire à dire le bien qu'elle ſait ; & l'amitié dénoncer à propos les manœuvres obliques de la haine contre la droiture ; & j'oſe dire auſſi, contre le talent.

Si l'intérêt que prit S. A. I. à l'Artiſte & à ſon ouvrage, fut pour moi, comme je vous l'ai dit en vous quittant, un jour de douceur, vous devez croire que je ſuis bien flatté de voir applaudir au ſentiment de ce Prince. Il eſt bon, à ce que je vois, d'avoir été mal-à-propos tracaſſé, on trouve à la fin des vengeurs ; & la voix empeſtée de la haine & de la calomnie, n'attend pas toujours le tombeau de l'homme perſécuté pour s'éteindre.

Mais ſoit que le tems & l'éloignement affoibliſſent en nous certaines de nos affections, ſoit

que nous nous lassions de broyer du noir, & de nous punir ainsi du mal que nous font les autres, je vous dirai que je n'ai plus pour l'homme dont vous me parlez, que des sensations très-modérées: je me borne à le plaindre; & vous allez convenir que j'ai raison. N'est-il pas vrai que si vous rencontriez un homme qui, avec une sarbacane, s'obstineroit à singler des pois contre une roche, & qu'ils lui revinssent chaque fois sur le nez, vous finiriez par rire ou plaindre le souffleur de pois. Voilà, Monsieur, comme je vous invite à voir maintenant la personne dont les vexations sont le sujet de votre lettre, & comme je la regarderai tant qu'elle & moi pourront exister. Si l'on cesse d'emploier contre moi la mauvaise foi, ma résolution est prise de ne plus tracer une ligne concernant cette personne, ou ce qui peut lui appartenir; c'est aujourd'hui mon dernier mot.

Quand j'écrivois avec d'autres idées, j'étois encore à Pétersbourg; c'étoit peut-être aussi deux ou trois mois après en être sorti. Les idées d'alors, je les laisse comme elles me vinrent, parce qu'elles me paroissent assez justes. A Pétersbourg, j'aurois dit à ces Mrs. *Montrez-moi la feuille que vous me demandâtes, & que je vous donnai; mais que ce soit en présence de bons té-*

moins, afin qu'on voye s'il est vrai qu'elle contienne quelques impertinences. Il eſt vrai que moi préſent, on n'eût pas fait cette imputation; l'Impératrice étoit là : ils n'attendoient que mon départ. Quoiqu'il en ſoit, je ne vois plus rien à préſent que de riſible dans la conduite de ces Meſſieurs.

La ſtatue eſt entourée de planches, & n'eſt plus viſible, me dites vous. Hé bien, qu'eſt-ce que cela nous fait? Peut-être ne veut-on la faire paroître qu'après le nivellement de la place, & l'achevement des bornes qui doivent entourer mon ouvrage. Si même, par quelque cauſe que ce ſoit, mais qui ne viendroit pas de ma part, nous apprenions un beau jour qu'il eſt renverſé, je ne pourrois rien ſavoir de plus déſirable; (je ne parle que pour mon amour propre) & un enthouſiaſte honnête de la poſtérité ne manqueroit pas de vous dire à ma place, & en ſoupirant: *Hêlas! ce bonheur ne m'arrivera pas; mes fautes ne ſeront pas ſi-tôt couvertes!* Vous demandez ſans doute ſi c'eſt l'âge, ou quelque autre accident qui m'auroit fait devenir entiérement fou. Je n'en ſais rien, & vous en allez juger.

Si la ſtatue étoit détruite, comme tant d'autres, la poſtérité qui liroit les éloges contem-

porains que vous nommez, prendroit le change. Elle penſeroit qu'un Statuaire François fit en Ruſſie un des beaux ouvrages du dix-huitieme ſiecle. Peut-être apprendroit-elle auſſi comment cet ouvrage auroit été détruit; & de ſiecle en ſiecle, ne ſerois-je pas eſtimé comme ceux des anciens Artiſtes, dont nous ne voyons plus que l'éloge dans quelques Ecrivains? Dites à préſent ſi je ſuis devenu plus fou que de coutume.

Mais ſans aller ſi loin dans l'avenir, j'ai un aſſez bon deſſein de mon ouvrage; il eſt fait pour la gravure; & ſi, rendu à mes foyers, ce projet s'effectuoit, le monument ne ſeroit-il pas ſuffiſamment répandu? Je ne vous dirai pas comme Pline, quand il loue la belle découverte de Varron: *etiam Diis invidioſi*; mais ſi quelqu'un avoit à en être jaloux, ce ſeroit peut-être ceux qui, l'inſtant avant mon départ, envoyerent un Exécuteur du Comptoir des bâtimens, pour me débarraſſer de ce deſſein qui, par un don de l'Impératrice, m'appartenoit; & qui furent un peu déconcertés, quand ils apprirent que depuis trois ans il étoit à Paris hors de leurs atteintes. Voilà ce que vous ignoriez, & qu'ils vouloient ſans doute le faire graver eux-mêmes. Reſtons-en là, & ne croyons pas le chef des Beaux-Arts capable de détruire la ſtatue. S'il

le vouloit, que lui couteroit-il de faire un bain d'eau forte au bas des gros fers qui soutiennent le bronze? Rien ne lui seroit aussi plus aisé que de placer, en attendant l'effet, un support à volonté sous le poitrail du cheval, & de répandre qu'on est obligé d'y avoir recours, afin de prévenir la chute de l'ouvrage. Mais cette supposition est trop odieuse pour que vous & moi puissions nous y prêter, pour qu'on puisse supposer qu'on y ait pensé à Pétersbourg: on l'a dit à Paris, comme on y fait d'autres contes qui y naissent & y meurent: celui-ci y est né, il mourra aussi (*).

J'ai encore quelques méfaits sur mon compte, & dont vous ne me parlez pas, & avant de nous revoir, je pourrai vous en remettre une partie

(*) Il est vrai que l'inventeur n'en est pas François; que ses courtiers sont actifs & vigilans pour verser le poison qu'il prépare; je les connois, je pourrois les nommer; mais il ne me reste pour eux de sentiment que la pitié; c'est le seul que le ressentiment m'inspire. La statue se voit aujourd'hui à découvert à Pétersbourg; elle s'y soutient sans étaie, & pese sur le vilain Russe, qui m'a si stupidement, si criminellement calomnié. Puis-je en desirer une autre vengeance?

partie ſous les yeux: car vous les connoiſſez preſque tous, mais il ſera bon que je les diſe au Public; ne m'en écrivez donc plus, je vous prie. Parlez-moi de vous. Dites-moi que vous êtes heureux. Entretenez-moi quelquefois des hommes honnêtes que j'ai laiſſés à Pétersbourg: le ſouvenir de ceux-là n'altérera pas la douce tranquillité d'ame qui déſormais doit être, ou je ſuis fort trompé, le partage de votre ami

FALCONET.

A la Haye, 28 *Octobre* 1779.



(a) LETTRE DE M. BERENGER, A M. DENTAN,

Citoyen de Geneve.

IL vous ſouvient, mon Ami, je le vois par votre demande, de l'étonnement & de l'indignation que vous reſſentîtes à la lecture du Mémoire contre M. *Falconet*, inſéré dans le Journal Encyclopédique de Janvier 1780? J'aime à me rappeller les ſentimens qui vous agiterent,

(a) J'ai cru devoir placer ici cette Lettre pour ſuppléer à deux Ecrits relatifs au même objet, & que M. Falconet a cru devoir ſupprimer. J'ai penſé qu'il étoit utile de connoître juſqu'où des hommes vils peuvent porter l'impudence, & quand il n'y auroit pas d'utilité à le ſavoir, on me permettra de m'honorer en défendant l'homme de bien qui vient de s'éloigner de moi, que je ne reverrai plus peut-être, mais dont l'amitié ne ceſſera jamais de m'être chère & le ſouvenir précieux. D'ailleurs, l'amitié le demande, l'équité l'exige. M. Falconet voudra bien me pardonner d'inférer ici ſans ſon aveu une Lettre qui renferme des expreſſions dont ſa modeſtie auroit été bleſſée. Qu'il m'en gronde, mais ne m'en aime pas moins. Les hommes honnêtes m'abſoudront de ſes cenſures.

aujourd'hui que je connois l'homme respectable qu'on y calomnioit : ils me frapperoient moins qu'alors ; ils ne m'étonneroient pas, & peut-être serois-je plus indigné encore.

" Quoi ! disiez-vous, on ose traduire en pu-„ blic comme un vil fripon, un homme aussi „ connu par sa probité que par ses talens ; un „ homme âgé qui, dans sa vie entiere, n'a pas fait „ un acte qui puisse le faire soupçonner d'avi-„ dité, d'avarice, qui fut toujours d'une exacti-„ tude scrupuleuse à s'acquitter, à prévenir „ même les dettes les plus légeres !

„ Celui dont la bonté facile l'exposa souvent „ à être dupe, qui sacrifia toujours l'argent à „ sa tranquillité ; qui fit des actions généreuses „ sans éclat, sans ostentation, sans penser à les „ faire, ni qu'il les faisoit ; qui par désintéres-„ sement refuse deux cents mille livres que l'hon-„ neur, la délicatesse lui permettoient d'accep-„ ter comme un salaire légitime, & qu'on lui „ offroit de la part d'une Souveraine qui n'ai-„ moit pas être économe, en payant les tra-„ vaux de l'homme de génie : cet homme, dis-„ je, satisfait de sa fortune, auroit voulu s'a-„ vilir gratuitement jusqu'à chercher, par des „ détours médités, par des subterfuges hon-„ teux & méprisables, à priver un ouvrier d'un

„ ſalaire qui lui ſeroit dû? Dans un tems où „ il vivoit dans l'obſcurité, ſi jamais l'homme „ à grands talens peut y être; où il n'étoit „ connu que par des ouvrages publics; où le „ fruit de ſes veilles étoit apprécié & ſa perſonne „ preſque ignorée, il fut toujours honnête & „ juſte; & quand un ouvrage célebre aſſure ſa „ gloire & le met, en quelque maniere, ſous les „ yeux de l'Europe entiere, c'eſt alors qu'il „ iroit ſe déshonorer par une baſſe avidité, par „ une filouterie infâme! Lorſque la bienveil- „ lance d'une Souveraine & des Amis puiſſans „ pouvoient lui perſuader qu'on fermeroit les „ yeux ſur ſes injuſtices, il ſe montra toujours „ bienfaiſant, généreux, d'une probité ſévere; „ & c'eſt quand il eſt environné de malveuillans, „ d'hommes jaloux, d'ennemis ardens, qu'il „ leur auroit donné ſtupidement les moyens de „ le perdre & de le diffamer!

„ Ces contradictions frappantes rendent l'ac- „ cuſation abſurde, & cependant on trouvera „ des Journaux pour la répandre, des Lecteurs „ pour la croire, & l'homme de bien deviendra „ la riſée des méchans; il ſera mépriſé des gens „ honnêtes, mais crédules. Mon ami, vous „ éprouvâtes des injuſtices; mais c'étoit dans „ des tems malheureux où les diſſentions pou-

„ voient faire méconnoître la vertu même, & „ dans ces injuſtices, on reſpecta pourtant tou„ jours votre probité ; mais ici on l'attaque avec „ noirceur ; & ce n'eſt pas dans des momens de „ délire ; c'eſt dans le calme que la méchanceté „ ourdit ſa trame pour ravir l'honneur à un „ homme ſenſible & fier, qui le regarde comme „ la récompenſe inappréciable de ſoixante ans „ employés à le mériter. De telles atrocités „ peuvent bien, de l'indignation qu'elles inſpi„ rent, faire paſſer à quelques inſtans de dégoût „ pour la vie ".

Voilà ce que vous penſiez alors : ces conſidérations auroient bien ſuffi pour repouſſer la calomnie auprès des ames honnêtes qui ſeules en ſentent le poids : mais enfin, elles n'étoient que des conjectures. Aujourd'hui, j'en puis parler par moi-même. Je n'ai pu vivre quelque tems avec M. Falconet ſans m'attacher à lui, ni m'y intéreſſer, ſans lui parler du Mémoire publié dans le Journal. Il me répondit : " Vous „ me parlez là d'une accuſation qui a longtems „ peſé ſur mon cœur, & dont pour mon repos je „ me ſouviens trop encore : je n'ai pas beſoin „ de la détruire auprès de vous ; mais tenez, ſi „ vous voulez mieux l'apprécier, voilà les pa„ piers qui y ſont relatifs ". Je puis donc ré-

pondre à votre desir ; je les ai sous mes yeux ces papiers, & c'est d'eux que je tirerai le récit simple que je vais vous faire & que vous me demandez. Vous connoissez les principaux faits ; vous en avez été instruit par M. Falconet lui-même & par ses amis ; mais, je le sens, vous ne pouvez l'être avec le détail, l'ordre & la précision qu'on peut y mettre lorsqu'on a les pieces justificatives devant soi, & sur-tout quand des occupations diverses viennent effacer & troubler la suite des faits dans notre mémoire surchargée.

Vous savez comment M. Falconet fut choisi pour faire la statue équestre de Pierre le Grand : la convention faite & signée par M. le Prince de Gallitzin au nom de sa Cour, & par M. Falconet, ne parloit point de la fonte de la statue : cette fonte ne le regardoit pas.

Avant même qu'il fut tems de s'en occuper, la Cour de Pétersbourg desira qu'il s'en chargeât encore. Sa Majesté Impériale lui en écrivit ; M. de Betzky l'en sollicita : il lui disoit dans une lettre, qu'en se chargeant de ce travail, il jouiroit de plus de confiance en rassurant la leur : il le mettait à couvert des reproches qu'on pouvoit lui faire si le succès n'étoit pas heureux, & cependant il ne put y décider

M. Falconet; il s'y refusa. Alors on fit venir de Paris un Fondeur, nommé *Bénoit Ersmann*, indiqué par M. de la Guépiere, Architecte. Le Comptoir des bâtimens convint avec ce Fondeur, qu'il lui donneroit 140000 livres pour faire cet ouvrage; il s'engagea de plus à donner 4000 livres par an au premier ouvrier qu'il amenoit avec lui, 3000 au second, 2000 au troisieme; à payer 1200 livres pour leur voyage, & autant pour leur retour. Ersmann se reservait le droit de renvoyer celui ou ceux d'entr'eux dont il seroit mécontent. M. Falconet n'entroit pour rien dans ce traité; il n'y étoit, sous aucun rapport, envisagé comme une partie contractante.

Ersmann n'acheva point son ouvrage: il ne put, ou ne voulut pas donner au devant du cheval l'épaisseur de trois lignes, légéreté nécessaire dans le plan général. Il fut renvoyé après avoir reçu 60000 livres pour ce qu'il avoit fait. M. Falconet n'eût d'autre part à ce renvoi que d'y avoir consenti, lorsqu'on lui en eût fait voir les raisons.

Ce fut alors seulement que M. Falconet consentit à se charger de conduire la fonte de son ouvrage; satisfait pour le prix des travaux qu'il alloit s'imposer de recevoir les 80000 livres qui

restoient du prix convenu avec Ersmann, somme modique pour l'ouvrage qu'il entreprenait, & qu'il rendit bientôt plus modique encore par sa générosité.

Le premier ouvrier d'Ersmann resta aux mêmes conditions que le Comptoir des bâtimens avoit stipulées pour lui. Un Mouleur que M. Falconet avoit déja employé dans les travaux de son modele, resta aussi; & pour ajouter un nouveau motif à leur activité, pour les intéresser au succès de son ouvrage, & par bienveillance pour eux, il leur promit à chacun 15000 livres de gratification sur les 80000 qui lui devoient revenir, lorsque la fonte seroit terminée. Il ne leur en fit pas un écrit, lui-même n'en avoit pas.

L'un de ces ouvriers étoit un Savoyard, nommé *Pomel*, homme vain, arrogant, tranchant du capable, & dont le caractere avoit fatigué Ersmann, qui alloit le faire renvoyer lorsqu'il le fut lui-même. Cet homme d'abord satisfait de la promesse verbale de M. Falconet, voulut ensuite qu'elle devint un engagement par écrit, & pour l'obtenir, il feignit de vouloir se retirer: on lui offroit, disoit-il, un grand ouvrage à Paris, on l'appelloit en Espagne: il n'obtint pas ce qu'il demandoit, & ne partit point.

L'attrait de 15000 livres promiſes le retient; mais il ne cherche pas à les mériter. On lui fait des reproches ſur ſa négligence, il répond: " qu'il ne s'eſt jamais gêné, & ne veut pas ſe „ gêner davantage ". Ménager de ſes ſoins, il n'étoit prodigue que de jactances & de propos impertinens. Aux approches de la fonte, au moment où il devoit redoubler d'activité, au lieu de veiller à ſon tour, il ſe jette ſur un matelas dans une voute & s'y endort. M. Falconet arrive dans le milieu de la nuit, il viſite les travaux, il voit que, contre ſes ordres, Pomel a fait entaſſer le bois & le charbon dans la grille du devant de la ſtatue, il craint que le moule ne ſoit brulé, & fait à Pomel, qu'on vient de reveiller, les reproches que lui dictoit ſon déſeſpoir; & celui-ci lui aſſure avec la même impudence, & qu'un tel feu ne peut bruler le moule, & qu'il n'avoit point ceſſé de veiller. Le moment de la fonte arrive, & l'*échenau* dont Pomel étoit chargé, que ſeul il avoit conſtruit, l'échenau qui conduiſoit le bronze dans le moule, s'ouvre, le bronze ſe répand dans l'enterrage, & ſans une opération prompte de M. Falconet, le métal ſe ſeroit perdu avant d'arriver dans le moule; par elle la fonte ne fut manquée qu'en partie. Tous ces faits ſont atteſtés

par l'autre ouvrier mouleur, par deux Eleves de l'Académie employés dans les travaux de la fonte, par d'autres ouvriers encore : leurs témoignages signés, & sur lesquels l'Ambassadeur de France apposa son sceau, sont dans mes mains, je les lis au moment que j'écris ; & cependant vous avez vu dans le Journal Encyclopédique un Mémoire où l'on ose dire que M. Falconet les a demandés & n'a pu les obtenir.

Sans doute, Pomel auroit desiré qu'il ne les eût pas ces témoignages, qui prouvent les faussetés qu'il avance sans pudeur, mais non sans inquiétude. Il assure que M. Falconet, voyant la matiere sortir du moule crêvé, s'enfuit, & que Pomel seul resta, tandis que ces témoignages prouvent précisément le contraire. Il ose affirmer qu'il a voulu lier & assurer sur le flanc du cheval un évent destiné à indiquer la hauteur du métal dans le moule, & que M. Falconet ne le voulut pas, ce qui fit manquer la fonte dans cette partie ; cependant ces pieces authentiques attestent que cet évent fut lié par un des Eléves de l'Académie, qu'il fut contenu, assuré par l'ordre de M. Falconet, que Pomel vit faire cette opération sans la desirer ; qu'après la fonte il fut trouvé en bon état, qu'alors seulement on en détacha le lien de fil de fer

qui l'avoit maintenu & le maintenoit encore. Il dit dans un Mémoire publié en 1776, que le moule creva, parce que l'*enterrage* avoit été fait en ſable, non en terre forte, comme il l'avoit conſeillé: dans un autre Mémoire en 1780, il dit que le moule creva, parce qu'il n'avoit pas été enduit de plâtre: s'il avoit un nouveau Mémoire à produire, le même accident y auroit peut-être quelque nouvelle cauſe encore. Si la derniere n'eſt plus la même que celle qu'il aſſigna d'abord, c'eſt que la ſeconde fonte avoit détruite celle-ci de la maniere la plus convaincante: l'enterrage avoit été pareil à celui de la premiere fonte; M. Falconet s'étoit ſervi de la même terre pour le même uſage, & le moule n'avoit point crevé, la fonte avoit réuſſi; il falloit donc en imaginer une autre, vraie ou fauſſe, vraiſemblable ou non, il en falloit une. Deux jours après la premiere fonte Pomel fut renvoyé comme *inutile;* car on vouloit être honnête. Le Comptoir des bâtimens qui l'avoit appellé & dont il dépendoit, le ſatisfit. M. Falconet mécontent, irrité même contre lui, pouvait ne pas confirmer la promeſſe d'une récompenſe qu'il étoit loin de mériter: il le devoit peut-être; mais il étoit ſi éloigné de chercher un prétexte pour priver un ouvrier d'une gra-

tification promiſe, qu'il ne voulut pas même ſe ſervir de ſon droit pour éviter de lui en faire un engagement formel. C'eſt alors qu'il fit le billet ſuivant:

Lorſque j'aurai achevé la fonte de mon ouvrage, & que la Cour m'aura payé pour cette fonte la ſomme de 80000 livres reſtantes, je donnerai à M. Simon, comme récompenſe, la ſomme de 15000 livres, ainſi que je la lui ai promiſe avant que de commencer les travaux de la dite fonte. Et quoique j'aie lieu d'être fort mécontent, & que je le ſois de la conduite de M. Pomel, rélativement au dit ouvrage, je lui donnerai pareille ſomme de 15000 livres que je lui ai auſſi promiſe, aux conditions ci-deſſus.

A St. Pétersbourg, le $\frac{1}{12}$. Sept. 1775.

Signé FALCONET.

Ce billet étoit ce qu'il devoit être: on y récompenſoit le mérite; on y aſſuroit à Pomel les 15000 Liv. promiſes, lorſque l'ouvrage auquel il avoit travaillé, au ſuccès duquel il avoit nui, auroit été payé: on n'y pouvoit témoigner de la ſatisfaction; elle ſeroit retombée ſur l'homme foible qui par indulgence y auroit avancé une fauſſeté; il étoit une grace, & on

l'y annonçoit. Croiroit-on que dans un de ses mémoires, Pomel citoit ce billet comme s'il l'avoit justifié? " Il m'assure ma récompense, disoit-il, il n'avoit donc aucun reproche à me faire ". Il est vrai qu'il n'avoit garde de dire quelles étoient les expressions mêmes de ce billet.

Pomel, qui peu de tems auparavant, étoit pressé de partir, qui étoit appellé en différens lieux pour y faire des entreprises avantageuses, congédié, payé par la Cour, muni du billet de M. Falconet, ne part point encore. Il demeure pour noircir, s'il lui est possible, celui qu'il devoit regarder alors comme son bienfaiteur : appuyé par des malveuillans, qu'un grand Artiste a toujours quand il a l'ame élevée & ne sait point ramper devant le pouvoir, il fait circuler des écrits où il cherche à rejetter sur M. Falconet le mauvais succès de la fonte, où il dit avoir blâmé ce que des témoins instruits assurent qu'il approuva ; où il remarque des fautes que lui-même ne vit point & qu'il imagine ; où il reproche de n'avoir pas pris des précautions que cependant on a prises ; où cet homme enfin, qui peu de tems auparavant traitoit son maître Ersmann d'imbécile ; qui répétoit par-tout, que ni M. Falconet, ni les compagnons de son travail ne s'entendoient point à

la fonte, que lui ſeul connoiſſoit cet art, qu'il faiſoit tout travailler, tout réparer; qu'il dirigeoit ſeul toute l'entrepriſe, vient enſuite nous dire que n'étant qu'un inſtrument dans la main d'un autre, il n'étoit reſponſable de rien. Quoi! pas même des ſuites de ſa négligence, de ſon mépris pour les ordres qu'on lui donne! pas même lorſqu'exécutant toutes les parties de détail dont il ſe charge, & qu'il connoît mieux qu'un autre, il abuſe de la confiance que, pour le bien de la choſe, on dût avoir en lui!

Mais ne nous traînons pas ſur ces viles manœuvres. Je le demande à tout homme de ſens: quand M. Falconet n'auroit pas à oppoſer des autorités qui décident contre Pomel, pourroit-il balancer un inſtant entre l'ouvrier vain & méchant qui, pour ſe diſculper, accuſe celui qui l'emploie; & le grand Artiſte, qui s'étant toujours montré juſte & vrai, dédaigne les efforts de cet homme pour le calomnier, & répare avec ſupériorité le malheur auquel il l'expoſa?

Pomel demeura encore un an à St. Pétersbourg: c'eſt-là qu'après avoir répandu ſes plaintes injuſtes, ſes calomnies dangereuſes, il s'adreſſa à M. Falconet pour le prier: d'abord, de vouloir bien demander à la Cour les 15000 Liv. qu'il lui avoit promiſes quand il ſeroit payé lui-

même, & ensuite pour demander qu'il voulut bien changer le terme indéterminé de son billet en un terme certain & peu éloigné. L'homme généreux & humain auroit pu le faire pour un infortuné, pour un pere de famille dans la souffrance: mais à quel titre devoit-il cette faveur à Pomel? Parce qu'un homme attaqua vainement notre honneur, lui doit-on encore son bien? Il promettoit à ce prix de garder le silence; ç'auroit donc été lui rendre un double service. Mais avoit-il droit de l'espérer de M. Falconet?

Il partit enfin après avoir tenté inutilement & de nuire & de se faire payer de ce qu'on ne lui devoit point encore. Il vint en France continuer les mêmes manœuvres, & répandre le même venin. Un moment d'indignation fit dire à M. Falconet, qu'il ne le payeroit que lorsqu'il auroit été décidé par les tribunaux s'il le devoit faire. Puis rejettant l'idée d'une vengeance, même permise, il n'eût pas plutôt reçu les 80000 Liv. que la Cour lui devoit, qu'il en envoya 15000 à son fils pour les livrer à Pomel: il le fit, & en reçut la quittance suivante.

J'ai reçu de M. Falconet, pere, par les mains de M. son fils, la somme de 15000 Liv. contenue en l'engagement ci-dessus, dont je le quitte,

& de toutes choses quelconques. A Paris, ce 23 Novembre 1778. *Bon pour quittance finale, signé Pomel.* L'original est déposé chez M. Baron, ancien Notaire à Paris.

Par-là, tout devoit être fini entre cet homme & M. Falconet, & rien ne l'étoit encore. Il continue à répandre les mêmes calomnies, & treize mois après, dans le Journal Encyclopédique, où l'on ne devroit pas s'attendre à trouver des accusations de ce genre, qui ne peuvent être que du ressort des Magistrats, on assure que M. Falconet, *par d'indignes moyens, veut priver Pomel de* 15000 *Liv. qu'il lui a promises par écrit.* Sans doute, on peut tout dire, tout faire imprimer; mais il faut n'avoir plus de décence à observer, plus de honte à craindre, quand on cherche à se déshonorer d'une maniere si scandaleuse.

C'est dans ce mémoire où l'on ose citer le certificat d'un Russe, qui assure à St. Pétersbourg que Pomel n'a point été payé à Paris, que le mauvais succès de la fonte vient de M. Falconet; & ce témoin est un homme peu connu, peu digne de l'être, & qui se donne une qualité qu'il n'a pas: c'est-là qu'on assure que l'original de ce certificat est déposé à Paris dans les mains d'un Commissaire, qui cependant ne l'a jamais

vu;

vu ; c'eſt-là qu'on trouve d'autres menſonges tous auſſi honnêtes.

Pomel ne s'étoit pas borné à la demande des 15000 Livres ; il en avoit formé une autre. Il avoit prétendu que M. Falconet lui devoit encore 5200 Livres ; ſomme formée de 1200 Liv. qu'on lui devoit, diſoit-il, pour les frais de ſon retour en France, & de 4000 Liv. pour une année qu'on lui avoit fait perdre à St. Pétersbourg. Jettons un coup d'œil ſur ces prétentions.

D'abord, pour les 1200 Livres, on ne voit point pourquoi il les reclame auprès de M. Falconet : ce n'étoit point lui qui l'avoit fait venir en Ruſſie ; ce n'étoit point lui qui l'avoit formellement congédié. La Cour avoit contracté avec Erſmann ; ſeule elle s'étoit engagée à payer le retour des ouvriers : c'eſt donc à elle ſeule qu'il falloit s'adreſſer pour obtenir les frais de ce retour. On peut même aſſurer qu'il l'a fait, & qu'il en a obtenu ce qu'il avoit droit de demander. Le certificat qu'il en reçut eſt conçu en ces termes : *Le 13 Juillet 1776, a été donné le préſent certificat à Pomel, compagnon fondeur.... Le Comptoir des bâtimens & jardins n'en ayant plus beſoin, l'a congédié, & lui a donné les ſatisfactions convenables, conformément au contrat*

du dit Erſmann. Signé, George Welten, Conſeiller de Cour & Architecte. L'expreſſion eſt déciſive. Et ſi Pomel n'avoit pas reçu ces 1200 Liv. de la Cour, pourquoi ne les a-t-il pas demandées, tandis qu'il étoit à St. Pétersbourg? Pourquoi n'en parle-t-il point dans ſes lettres à M. Falconet? Pourquoi n'en parle-t-il pas au moins dans celle qu'il lui écrivit deux jours avant ſon départ? Falloit-il être en France pour ſe ſouvenir qu'il ne pouvoit s'y rendre qu'avec les 1200 Liv. promiſes à St. Pétersbourg?

La même réponſe eſt applicable à la demande des 4000 livres: c'eſt la Cour qui lui devoit & qui lui a payé 4000 livres par an, pendant qu'il avoit été occupé par elle au Monument qu'on élevoit. En lui diſant qu'elle n'a plus beſoin de lui, elle met un terme déciſif à ſa promeſſe, elle la remplit & l'anéantit à la fois. Mais il eſt demeuré encore un an à St. Pétersbourg. Qu'importe? Il pouvoit partir dès le lendemain de ſon congé; il pouvoit y demeurer auſſi longtemps qu'il lui ſembloit convenable; & s'il avoit jugé à propos d'y reſter pendant ſa vie, lui auroit-on dû une rente viagere de 4000 livres? Si la Cour avoit bien voulu mettre ce prix à ſon travail, le devoit-on à ſon oiſiveté? Qui le retenoit? A quoi l'employoit-on?

M. Falconet devoit-il lui payer ſi chérement le temps qu'il avoit conſumé en d'impuiſſans efforts pour lui nuire & le calomnier ? Enfin, s'il faut un titre pour détruire une prétention abſurde, peut-il redemander qu'on lui paye le temps qu'il a perdu volontairement en 1776, lorſqu'il a ſigné en 1778, qu'il tenoit *quitte* M. Falconet de *toutes choſes quelconques ?*

Il ne ſe borne pas à cette réclamation injuſte, il oſe avancer en Septembre 1779 dans une Lettre à un Seigneur reſpectable, qu'il en a un billet conditionnel. Ce billet étoit celui des 15000 livres, & il en étoit payé. Qu'eſt-ce donc que ce nouveau billet conditionnel qu'il lui plait de créer pour appuyer ſa demande des 5200 livres? Une nouvelle impoſture à laquelle on eſt préparé par celles qui ont précédé. Il n'a cité, il n'a montré ce titre nulle part: il n'oſe pas même imprimer la prétention qu'il appuye, & dans une note manuſcrite ajoutée à ſon Mémoire, après la Lettre dont nous venons de parler, il ne parle plus du billet; il ſe borne à dire que cette ſomme lui avoit été promiſe: puis dans le Journal Encyclopédique de Janvier 1780, ce billet conditionnel redevient celui des 15000 livres qu'il réclame encore, après les avoir reçues treize mois aupa-

ravant. Et pourquoi toutes ces viles menées, tous ces Mémoires ? N'y a-t-il pas des Juges, des Tribunaux ? M. Falconet eſt-il ſi redoutable qu'on ne puiſſe l'attaquer que dans des Journaux, dans des Ecrits clandeſtins, dans des tavernes ? (*b*)

(*b*) Pourquoi en effet ſe borner à des injures, à des calomnies, quand on a le droit d'une réclamation juridique ? Pomel ſavoit bien que M. Falconet avoit un domicile, qu'il avoit à Paris un Agent chargé de répondre pour lui par une procuration ; il le connoiſſoit, & même avant que M. Falconet eût été payé par la Cour, il eſſaya de ſe faire payer par lui de ſes 15000 livres. Il ſe rendit chez *M. Baron :* c'eſt vous, Monſieur, lui dit-il, qui avez entre les mains les affaires & l'argent de M. Falconet ? — Pourquoi me le demandez-vous ? — C'eſt qu'il me doit 15000 L., & depuis long-temps : cependant il ne veut pas me payer. — Cela me paroît difficile à croire : avez-vous un titre pour réclamer cette ſomme ? — J'en ai un billet, — Voyons-le. — Je ne l'ai pas, je-je vais le chercher. Il ſortit, conſulta ſes dignes ſuppôts, & revint avec le billet. M. Falconet eſt-il payé de ſa fonte, lui dit M. Baron ? — Je ne le crois pas.... Non, il ne l'eſt pas. — Il ne vous doit donc rien encore : ce n'eſt qu'alors que votre titre aura quelque force, & croyez qu'il ne ſera pas néceſſaire de le produire pour être ſatisfait. Je connois M. Falconet, il ne ſait pas devoir. Et il le congédia.

On ne peut concevoir cette démence de la mauvaise foi. Pomel n'est pas assez imbécile pour ne point sentir que des prétentions aussi déshonorantes, exposées dans un Journal aussi répandu, ne pouvoient que lui attirer la honte & l'indignation publiques; que portées devant les Magistrats, elles ne l'auroient conduit qu'à l'infamie & à un châtiment sévere. Est-ce dans ce but qu'il se seroit donné tant de mouvemens, qu'il auroit supporté tant de frais, qu'il auroit employé ses Protecteurs? Car qui n'a pas ses Protecteurs? Pomel en a sans doute, puisqu'un des Auteurs du Journal Encyclopédique se justifie d'avoir parlé de son Mémoire sur ce que des *personnes de considération* l'ont desiré. Des personnes de considération appuyer un Mémoire qui réunit ce que le mensonge, la mauvaise foi, le vol, ont d'odieux! Je le crois puisqu'on l'assure; mais, mon ami, félicitons-nous de n'être pas de tels hommes de considération, & de n'en pas même connoître.....

Lausanne, ce 20 Septembre 1780.

BERENGER.

RÉPONSE.

JE vous remercierois, mon cher ami, de votre complaiſance à me retracer les faits juſtificatifs que je vous demandois dans ma derniere Lettre, ſi je ne ſavois que le ſoin de dévoiler la trâme baſſement ourdie contre M. Falconet, eſt devenu auſſi cher à votre cœur, qu'il l'eſt au mien. Mais ſerai-je indiſcret en demandant quelque choſe de plus? c'eſt que vous trouviez un moyen de rendre cette juſtification plus efficace en la publiant. Vous ne devez vous faire aucune peine de donner au public l'apologie d'un honnête homme inſulté, & en rempliſſant un des premiers devoirs qu'impoſe la vertu à un cœur honnête, vous ſatisferez encore au deſir de l'amitié avec laquelle je ſerai toujours,

Votre ami

DENTAN,

Citoyen de Genève, & Membre de la Société des Sciences de Harlem (*).

Genève, ce 26 Septembre 1780.

(c) M. Dentan étoit auſſi Membre du Comité de la Société des Arts de Genève. Homme vertueux,

excellent Citoyen, il joignoit les qualités aimables qui font chérir les hommes dans la Société, à de grands talens, à des connoiſſances approfondies & très-étendues. Il aimoit tendrement ſa Patrie, il en eût fait la gloire & lui auroit donné la paix, ſi la raiſon & la ſageſſe pouvoient ſe faire entendre à l'orgueil, aux paſſions rendues plus opiniâtres par des préjugés enracinés depuis long-temps. L'énergie & l'activité de ſon ame uſerent trop tôt les reſſorts de ſon corps, & ont fait répandre ſur ſa tombe les larmes ameres de l'amitié. Il n'avoit que 31 ans quand il eſt mort. *Note de l'Editeur.*

FIN.

TABLE

Des Articles contenus dans le sixieme Volume.



